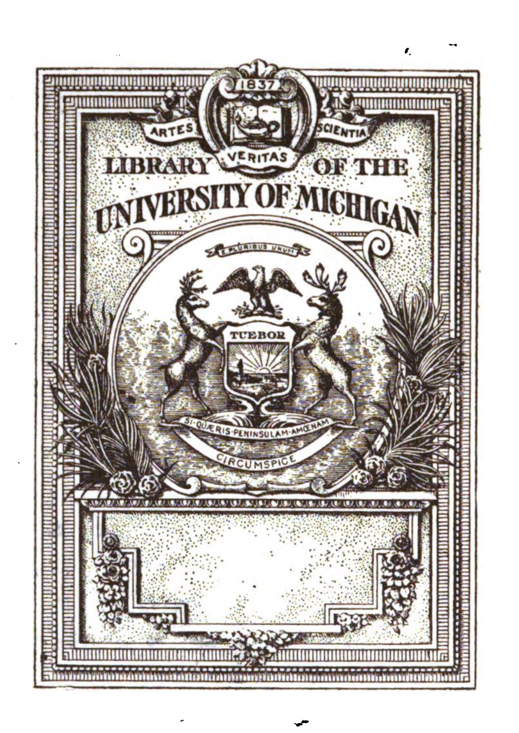

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

JEAN DES VIGNES ROUGES

BOURRU

SOLDAT DE VAUQUOIS

Ouvrage couronné par l'Académie française

VINGT-CINQUIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie

lajoration temporaire 30 °/₀ (Décision syndicale du 11 février 1

BOURRU

SOLDAT DE VAUQUOIS

DU MÊME AUTEUR

L'Ame des Chefs. *Méditations et Récits de Guerre.*

EN PRÉPARATION

Historique des Combats de Vauquois.

JEAN DES VIGNES ROUGES

BOURRU

SOLDAT DE VAUQUOIS

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1917

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

25 exemplaires numérotés sur papier pur fil à la forme des Papeteries Lafuma.

PREMIÈRE PARTIE

I

BOURRU

Bourru ! mais vous le connaissez bien ; c'est ce soldat que vous avez rencontré l'autre jour dans la rue. Il allait en permission à Bligny, un village de Bourgogne, et, ma foi, profitait de son passage à Paris pour examiner « la Ville Lumière », symbole de cette civilisation qu'il défend depuis deux ans, le fusil à la main : Ah ! on voyait bien qu'il est « cultivateur vigneron » comme le dit son livret militaire ; il marchait lentement, avec précaution, se méfiant des mille dangers que récèlent vos rues.

Vous l'avez regardé avec attendrissement parce que vous êtes patriote.

— Voilà un de nos bons défenseurs, m'avez-vous dit.

Quel visage honnête ! un peu maigre, mais dame, on n'engraisse pas dans les tranchées et ça ne l'empêchait pas d'avoir de la couleur aux

pommettes et deux yeux brillants sous un front obstiné. On devinait l'homme habitué à l'effort, rien qu'à la façon dont son menton avançait. Un beau gars de trente ans, ma foi, pas trop ahuri et qui même avait frisé sa moustache en croc, afin de prouver aux Parisiens qu'il n'est pas plus gourde qu'eux. Pas de barbe, ça ne se porte plus au front, à cause du masque pour les gaz asphyxiants; vous comprenez, les poils empêchaient l'appareil d'adhérer complètement à la peau, les gaz pouvaient filtrer... « Rasez-vous » a prescrit le général, et Bourru a coupé sa barbe.

Mais il avait toujours sa bonne vieille capote délavée par les pluies d'avril, déteinte par le soleil de juillet, ornée par la boue d'Argonne et qui prend si facilement des airs de guenille glorieuse à côté de vos ridicules vestons.

Et il s'en allait, mon Bourru, vers la gare de Lyon, d'une démarche balancée, la musette en bandoulière, le casque enfoncé jusqu'aux oreilles et l'âme lourde d'avoir contemplé tant de visions de mort.

— Comme ça m'amuserait, m'avez-vous confié, de découvrir quelques aspects de l'âme de ce soldat! On nous parle toujours de héros exceptionnels et, certes, on a raison de glorifier les hauts mérites, mais moi qui voudrais connaître

tous les dessous du grand drame et qui aspire à en vivre par la pensée les puissantes émotions, c'est un soldat comme ça que j'aimerais à suivre dans son existence de tous les jours, l'anonyme ouvrier de guerre, le troupier perdu dans les rangs, le paysan qui a quitté sa charrue pour le fusil, voilà le soldat sacré qui restera le type immortel du sauveur de la Patrie...

Vous parliez avec tant d'enthousiasme que j'en ai été ému, je l'aime tant ce Bourru, c'est un ami, un frère et quand vous l'admiriez, je me redressais d'orgueil. Aussi, à peine rentré moi-même de permission, j'ai pris un Bourru, je l'ai campé bien en face de moi et me voici en train de cogner sur ce papier à grands coups de plume, pour vous en sculpter une image à peu près ressemblante.

Mais, vous savez, nous n'avons pas le temps de fignoler ici, au camp n° 8; je n'attendrai pas que ma statue de Bourru soit bien polie et vernie; à peine dégrossie je vous l'enverrai... Ce sera comme un de ces frustes Saint-Martin de bois que vous avez rencontrés dans les vieilles églises de village, devant lesquels vous vous êtes attendri parce qu'il vous semblait voir encore le naïf ouvrier qui, dans les siècles passés, l'avait extrait d'un tronc d'arbre, armé de

sa piété sincère et de son couteau de berger.

Seulement, moi, je n'ai pas, hélas! cette sainte naïveté des bons imagiers d'autrefois. Que voulez-vous, je ne suis qu'un pauvre homme d'aujourd'hui : on m'a mis dans la main des outils compliqués et prétentieux, il faut bien que je m'en serve... C'est ainsi qu'un philosophe m'a persuadé que je ne saurais vraiment montrer l'âme de Bourru si je ne le « situais » dans son « climat », dans son « milieu »... Laissez-moi donc d'abord vous parler de cette atmosphère morale qui baigne le paysage de Vauquois et que Bourru respire depuis des mois.

II

LA DIVISION DEVANT LA COLLINE

Bourru, au début de la guerre, fait partie d'une division que rien ne distingue nettement des autres... Ils sont là une foule de soldats qui subissent les grands remous de l'armée, la marche en avant, puis le recul de la vague, qui bientôt reprend son élan, fouette les rochers ennemis, qui s'émiettent pour laisser s'avancer la ruée de nos soldats vers le nord. Jusqu'à ce moment, la division n'est qu'une grande unité de l'armée française, rien de plus... Ces hommes, errant à travers les prés et les champs de la Meuse, n'ont pas senti encore les influences secrètes qui jaillissent du sol pour rendre les âmes parentes et qui, plus tard, devaient faire de chaque secteur du front autant de petites provinces françaises.

Mais voici que cette division se heurte à une colline d'Argonne qui se dresse dans un cirque

de montagnes et de forêts : Vauquois ! L'ennemi en tient le sommet et résiste... Un frémissement se produit dans la foule...

Sachez que cette division, à cette époque-là, était composée surtout de Parisiens... Sentez-vous l'irritation qui monte ?... Paris, c'est la révolte contre ce qui se dresse sinistre et menaçant... Les poings serrés, on contemple la colline, piédestal noir pour les hommes dont, là-haut, les silhouettes déshonorent l'azur... Comment admettre de camper en bas, dans l'ombre ?

Peut-être que Paris tout seul eût fait une de ces sublimes folies dont s'illustre son histoire. Mais parmi la division, il y a aussi les « Bourrus », les bons vignerons de Touraine et de Bourgogne... les laboureurs de la Brie... Ceux-ci sont habitués à recevoir des leçons de la nature... ils ont regardé l'âpre paysage, les forêts silencieuses, les austères villages, et ont compris qu'ici la victoire appartiendra au plus patient. L'esprit de Paris et celui des campagnes se pénètrent, s'ajoutent, se corrigent... l'âme de la division commence à naître ; elle va grandir et se construire autour de ce point central : Vauquois !

Les journées passent, les tranchées se creu-

sent. Toutes convergent vers la base de la colline. On dirait des bras qui se préparent à l'enlacer... Pendant de longues heures, les hommes restent au créneau, à contempler le paysage... ses lignes s'incrustent dans l'esprit de tous. Le matin, au soleil levant, la colline est rose et lumineuse... Comme il doit faire bon là-haut, respirer, chanter et projeter son regard sur l'étendue magnifique !...

Dans les imaginations, Vauquois est une proie glorieuse, promise aux vaillants... Quand la prendrons-nous ?

Parfois, quelqu'un chuchote, mystérieusement : « C'est pour la semaine prochaine !... » Mais la semaine s'écoule, et l'ordre n'est pas encore venu de monter là-haut... L'obsession se précise... la volonté se tend... Le canon gronde-t-il un peu plus fort que d'habitude ?... Ça y est... l'attaque se prépare ! La joie éclate ; on vérifie ses cartouches, on passe amoureusement les doigts sur la lame de la baïonnette, on raidit son âme pour l'effort suprême... Mais qu'attend-on pour monter là-haut ?...

Cependant, que de raisons on a pour s'emparer de la position ! Ceux qui connaissent les raisons des choses aiment à expliquer que la butte sert d'observatoire à l'ennemi, d'où il

peut régler ses tirs d'artillerie par l'observation directe ; que toute la contrée est commandée par cette colline... que les Boches y attachent une extrême importance... Mais oui, approuvent les auditeurs, Vauquois doit être à nous, c'est là l'opération de guerre la plus considérable, la plus essentielle, c'est la seule qui importe en France...

« Vauquois sera à nous ! » se dit Bourru, « nous sommes 20.000 à le vouloir... » et le soldat pense avec orgueil à cette multitude de volontés toutes chargées d'un désir identique au sien... Cela fait une masse formidable, irrésistible, qui vient déferler au pied de la colline comme un flot puissant.

Mais il faut être patient : l'heure n'est pas encore venue ; le commandement, qui doit ordonner l'action en harmonie avec les plans supérieurs, attend l'occasion favorable. La destinée veut aussi sans doute que l'âme de la division s'achève, s'épanouisse, avant d'affronter le terrible assaut...

Comme tout y prépare les hommes ! les rudes travaux... les alertes... la canonnade... les épreuves de l'hiver... même le paysage... Ici il ne sollicite pas la volupté de vivre ; de l'Argonne, pays que l'histoire a arrosé de sang, il y a comme une invitation mystique au sacrifice...

Parfois, un régiment s'en va un peu en arrière de la forêt, dans un cantonnement de repos ; mais les soldats ont un tel besoin de voir Vauquois, qu'ils montent sur les sommets pour contempler de loin la colline tragique... ils en parlent et la désirent comme une terre promise.

L'âme de la division s'exalte de plus en plus... Si on demande à n'importe qui de ces hommes quel rôle il joue dans le grand drame de la guerre, il répond : « Je suis en face de Vauquois... » C'est la mission sacrée qu'il a acceptée de toute sa volonté... comme le paladin de jadis, chargé de délivrer une noble et touchante princesse que des barbares tenaient sous leur domination...

Oui, elle est là, la division, regardant bien en face la colline sur laquelle un jour elle bondira... Parfois, il passe des secousses nerveuses en elle... l'état de tension est trop grand... une impatience empoigne les bataillons, qui tendent les bras de désir vers la butte aimée...

Bourru se souvient d'une de ces crises... C'était le 17 février 1915. Dans le bataillon dont il faisait partie, une fièvre éclata tout à coup... C'était cependant une journée pluvieuse, mais l'aigre vent passant sur les collines excitait les nerfs...

Une certaine heure sonna. Sans doute annonçait-elle une mystérieuse convergence de forces... car à cette minute, d'un bond, ce bataillon se leva, au pied de la butte... Dans un élan fou de vaillance et d'amour, on le vit s'élever, ses chefs en tête, sur les flancs de la colline... En vain, les balles sifflaient... Hypnotisés, extatiques... les yeux levés vers le ciel... les hommes couraient délivrer la divine prisonnière.

Ascension sublime !.. la mort réclamait la rançon... sans compter, on la lui donnait... La terre d'Argonne, une fois de plus, buvait du sang afin d'être une leçon plus tragique encore et plus féconde, pour les enfants des siècles à venir...

Bourru est parmi ceux qui montent. A côté de lui, les camarades courent, bondissent, tirent des coups de fusil, escaladent des murs, traversent des nuages de fumée... les hommes crient... la terre, jaillie des explosions, entre dans leur bouche grande ouverte... ils en avalent... communion vivifiante... une énergie surhumaine les pousse plus loin... ils s'arrêtent dans un trou d'obus... en sortent, trébuchent... repartent... se dressant en des gestes fous de vaillance et d'orgueil...

Bourru agit comme eux... Mais est-ce bien lui

qui agit?... Non! c'est la volonté générale... Bourru n'est rien là-dedans qu'un fétu emporté par le vent... Aussi, plus tard, ne dira-t-il jamais : « J'ai été à Vauquois », mais bien : « Nous sommes montés à Vauquois. » C'est parce qu'il savait que les autres voulaient prendre Vauquois, qu'il l'a voulu aussi... et si les autres l'ont voulu si intensément, c'est que la pensée de Bourru était près d'eux pour les soutenir et les exalter.

Le bataillon ainsi grisé alla jusqu'au sommet de la colline, et donna à cette terre le grand baiser d'amour de ses enfants, pendant que, d'un ravin proche, la *Marseillaise*, lancée par la voix des cuivres, montait puissante...

A leur poste de commandement, intelligence et volonté tendues, les généraux dirigeaient les combattants... A un moment donné, comme à leur âme affluaient, en ondes subtiles, tous les désirs éperdus des mourants, tous les élans héroïques des vainqueurs, une larme d'attendrissement et d'admiration tomba des yeux de l'un d'eux. Et cela était bien, car c'est la noble coutume des chefs français, de faire planer sur leurs soldats non seulement leur pensée dominatrice, mais aussi une âme aimante... Et tous ceux que la mort frappait sur la colline, devinant que

cette larme tombait sur eux, s'endormaient avec la sérénité du héros qui sait que son sacrifice a été compris.

Cependant, cette journée ne devait être qu'une épreuve, glorieuse et amère, nécessaire sans doute pour achever l'épanouissement de l'âme de la division et lui donner la certitude de la victoire... Douze jours plus tard, la colline allait être définitivement conquise...

III

A L'ASSAUT DE VAUQUOIS

« Sûrement qu'on va remettre ça ! » se disait Bourru, en pensant à l'attaque de la colline, qui n'avait pas pleinement réussi ; et « ça » — c'est-à-dire quitter la tranchée, s'avancer sous les balles et les obus — apparaissait dans son esprit sous l'aspect d'une tâche à accomplir... Non pas une tâche héroïque, mais un travail rude, exigeant de l'énergie à la fois brutale et patiente.

Seul, celui qui plane très haut croit parfois distinguer de magnifiques lueurs d'héroïsme... Bourru, au cantonnement de repos, n'est aujourd'hui qu'un soldat grincheux, comme tant d'autres, parce qu'il pleut et qu'on va à l'exercice. On l'entend même dire qu'il « en a mare » : expression de mécontentement qui prouve bien la vérité de cette boutade que la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler ses véritables pensées... Car voici qu'on crie dans le canton-

nement : « Alerte !... Sac au dos... Rassemblement dans un quart d'heure !... » Immédiatement, les soldats entrent en trépidation. « Tiens ! s'exclament-ils, il y a du nouveau !... » Ce n'est pas de la joie qu'ils éprouvent — car, tout au fond des cœurs, une angoisse se lève — mais cependant les signes extérieurs de l'émotion ressemblent à ceux de la gaîté. Contradiction de l'âme humaine : elle redoute et aime à la fois ces terribles imprévus de la guerre qui l'enfièvrent.

On s'en va dans les bois des Allieux. Personne ne sait pourquoi...

— C'est pour attaquer Vauquois, dit Huguenin.

— Penses-tu ! répond Hubert. Notre bataillon a trinqué il y a dix jours... c'est pas notre tour !

L'incertitude tracasse les imaginations. Rien de plus irritant que de se mouvoir dans le mystère ; on flotte dans un brouillard qu'on voudrait déchirer, les suppositions se croisent ; quelqu'un parle-t-il sur le ton de l'affirmation, même si son hypothèse est invraisemblable, les visages des plus sceptiques se tournent vers lui avec des yeux où se lit le désir de croire.

« C'est pas tout ça ! dit Bourru. Puisqu'on a formé les faisceaux et qu'on a l'air tranquille ici, faut prendre ses précautions... »

Sortant un quignon de pain de sa musette, il mange ; puis, se roule dans sa couverture, s'étend dans le fossé et s'endort.

Le froid de la rosée le réveille vers cinq heures. A huit heures, la canonnade s'accélère... Personne ne s'y trompe, cette fois : l'artillerie prépare une attaque. On dirait une meute subitement déchaînée et qui fonce sur la bête avec de longs aboiements. « Ah ! sont-ils contents ces canons !... non, mais écoutez-moi ça... Allez ! crachez ! tapez ! pétez !... c'est pour Guillaume !... »

« En tout cas, dit le sergent, y a une chose certaine, c'est pas notre bataillon qui attaquera. Sans ça, on serait déjà dans la tranchée de départ... Nous devons être en réserve. »

Oui, c'est bien ça... le bataillon est en réserve. Une joie secrète — celle de la bête, la basse joie qu'on cache — tressaute dans le fond de certains cœurs. Ce n'est pas qu'on boude au travail, oh ! non, mais enfin... vous comprenez... dans un bois humide et froid, par un demi-jour jaunâtre, après une nuit passée sur le revers d'un fossé, pendant que les obus passent en rafales, on n'a pas la même chaleur qu'un spectateur de fauteuil réservé qui, au cinéma, se prépare à assister à un assaut... Il n'en perd

pas une miette, lui, de l'émotion héroïque. Mais, ce Bourru que je vous montre, c'est un soldat très ordinaire, « exemplaire moyen » de l'humanité, dirait Montaigne. Il monologue :

« Y a pas à dire... ç'aurait été chic, bien sûr, d'être de ceux qui seront les premiers sur la butte... Mais les ordres sont les ordres... et, puisque je suis en réserve, eh bien ! tant mieux ! ça me permettra peut-être d'économiser ma peau jusqu'à la prochaine occasion... »

Voilà donc le bataillon qui reste dans les bois. Il devrait être très calme, puisqu'il est composé de Bourrus... Mais vous allez voir comme les hommes en tas deviennent vite bizarres...

Pendant que la fusillade crépite et que la canonnade mugit, de l'autre côté de la hauteur, on attend, anxieux. « Ça va-t-il ? ça va-t-il pas ? » Point de renseignement. Enfin, des blessés passent, revenant de la bataille. Ils sont très exaltés et joyeux... On les interpelle.

« Ah ! ça y est, cette fois... Nous tenons Vauquois ! crie l'un d'eux. — Ça ne marche pas ! affirme un autre, avec une mine sombre. »

Un homme, qui a la figure pleine de sang, explique en gesticulant :

« Ah ! mon vieux, ça y est ! si tu avais vu les copains de mon bataillon... ça partait des tran-

chées, ça montait... les Boches n'existaient plus devant nous! On y est, à Vauquois! on y est, que je vous dis!... Et c'est nous, le ...e bataillon du ...e régiment qui y *sont* arrivés les premiers! c'est pas les autres... c'est Nous!... Nous!... »

Et son poing frappait sa poitrine bombée, un orgueil insensé illuminait ses yeux; il avait l'air grand, très grand, devant les pauvres petits soldats honteux de ce bataillon de réserve. Pour tout l'or du monde, il n'aurait pas essuyé le sang glorieux coagulé sur son visage... Imaginez cette scène en poète : voyez-vous comme s'effacent dans l'ombre les jolis héros d'autrefois, aux collets de dentelle, dont les portraits s'étalent dans les « Histoire de France ». Ils reculent en saluant ce petit-fils hirsute et débraillé qui, en marchant dans la boue, annonce une victoire dont le pays tout entier tressaillera demain.

Du coup, tous les hommes du bataillon se sentirent mordus au cœur par un regret. Le mauvais bonheur de l'homme à l'abri avait disparu. Avait-il même existé? Tous étaient convaincus que leur plus cher désir avait toujours été de faire partie de la première vague. Chacun s'efforçait de le prouver à son voisin et, en le prouvant aux autres, se le prouvait à soi-même.

Et les pauvres peureux, pour ne pas se sentir une monstrueuse exception au milieu de tant de vaillance, se dépêchaient d'affirmer plus fort que les autres qu'ils voulaient aussi attraper un peu de la belle gloire qu'on distribuait là-haut, dans le fracas du canon.

Bourru, bien que dépité, lui aussi, pensait sagement : « Il y a temps pour tout... Demain, y aura encore du travail. »

La nuit vient... Pas d'ordres nouveaux. On se recouche dans les fossés. A deux heures du matin, Bourru se sent secoué : « Hé ! là... debout ! »

On se passe les ordres d'escouade en escouade : « Laissez les sacs... Roulez en bandoulière les couvertures et les toiles de tentes... Distribuez deux jours de vivre, deux cents cartouches et deux pétards par homme... Les bidons pleins... un bidon de « gnole » par escouade. »

En silence, les soldats s'équipent automatiquement. On ne pense pas... il est trop matin pour avoir des idées.

En marche à travers les bois... Quelle boue, dans ces sentiers !... Et ces racines d'arbres en travers !... Vlan ! Grossou trébuche et donne un coup de tête dans le dos de celui qui le précède.

Bourru entend Lafut qui, dans sa marche somnolente, grommelle sans arrêt :

« Si c'est pas malheureux ! un bidon de gnole par escouade !... juste de quoi se mouiller la gueule... ration d'enfant de chœur... Faudrait au moins trois bidons par escouade... quatre... oui, quatre, quatre bidons... je dis quatre et je dis bien... Si c'est pas malheureux ! »

Et il recommence indéfiniment sa litanie...

Richard, le jeune homme de bonne famille, pense que, s'il est tué aujourd'hui, on remettra à sa mère la lettre qu'il a dans la poche et dans laquelle il lui recommande de ne pas pleurer.

Bourru, lui, se dit :

« Y va en rester, c'est sûr... c'est-y moi ? c'est-y un autre ?... Tant pis ! je ferai pour le mieux... Moi, je ne suis pas de ceux qui renâclent devant la besogne. Du moment que les Boches sont là-haut, faut les déloger, c'est sûr... »

On arrive au pied de la colline. En ce moment, pas de canonnade. Au petit jour, on voit ce qui s'est passé la veille. Les troupes ont bien pris Vauquois, mais n'ont pu s'y maintenir. Les Boches ont réoccupé leurs tranchées.

A un détour du chemin, la troupe aperçoit un tas de cadavres, ceux de la veille, qu'on a eu

le temps de réunir, mais pas d'enlever... Ouf! c'est comme si on recevait un coup de poing en pleine poitrine. Tout le monde devient pâle et muet... Plus tard, la légende dira qu'il y en avait trois cents, de ces cadavres en tas, comme des troncs d'arbres qu'on va mesurer au stère. Mais, vous savez... les yeux multiplient vite les objets, en ces circonstances...

La matinée se passe, les pieds dans la boue, le dos tendu à l'averse. Que va-t-on faire? Jusqu'à présent, aucun ordre n'est parvenu aux hommes. Tout semble faire croire qu'il s'agit d'attaque; mais, en somme, rien de précis.

Les compagnies se massent dans les parallèles de départ. Cette fois, c'est clair; on va attaquer...

« Ceux qui ont besoin de faire leur testament, crie gaîment un sergent, n'ont qu'à demander une permission de quinze jours pour aller voir leur notaire.

— Surtout, conseille le caporal, conservez un peu de « gnole » pour trinquer quand ce sera fini! »

A midi tapant, l'artillerie commence la préparation. Ah! c'est du beau travail! toutes les pièces cachées dans la forêt à huit kilomètres à la ronde, concentrent leurs feux sur les tranchées

boches. La terre pulvérisée gicle en l'air et retombe en pluie de cailloux et de boue. Parfois, un corps humain se balade dans l'air comme un vulgaire chiffon. Les obus de 270 arrivent en vitesse sur la butte; ils sont si gros qu'on les voit passer comme des bouteilles de Champagne, le goulot en avant. De leur éclatement, la butte tremble de fond en comble... mais, il faut se garer, car d'énormes blocs de pierre retombent jusque dans nos tranchées.

Les derniers vestiges du village, qui était bâti sur le sommet de la colline, disparaissent comme de la balle d'avoine prise dans un tourbillon de vent. Seul, le gros arbre de la place de l'Église résiste, déchiqueté, mais debout.

Le sifflement des obus dans l'air produit, à la longue, un énervement singulier : la peau du front se retrousse, les yeux clignent, les épaules remontent... on a les doigts agacés, — les dents veulent mordre, — les pieds tapent le sol... Oh! ce bruit! il vous râcle les nerfs, vous secoue la chair, crève les tympans, scie les entrailles, empêche de penser, affole... Vivement, que ça finisse!... et qu'on travaille à la baïonnette... dans le calme...

Bourru, lui, a des cellules nerveuses bien organisées qui ne se détraquent pas trop. Tout

en regardant le terrain en avant, il choisit des points de repère pour le chemin qu'il suivra tout à l'heure : « Là... je sortirai par ce trou... j'irai ici... je serai bien défilé... puis après, là... ensuite, derrière le petit mur... je pourrai bien monter dans ce petit ravin sans être vu du haut... »

A deux heures, l'artillerie allonge son tir. Les officiers passent devant les hommes.

« Les gars, il s'agit de monter là-haut... On compte sur vous, suivez-nous !

— Entendu ! » répondent-ils.

Les échelles sont dressées pour franchir les parapets. On se regarde, les mains se serrent... Il y a bien une petite émotion, mais elle se cache sous la gaieté :

« On y va, hein? Faut en finir ! »

Et on rit. Spontanément, l'organisme mental se défend, on refuse d'accorder son attention aux images tristes, on ne veut pas penser à la mort. Les plus fins psychologues, les plus habiles directeurs de conscience n'ont jamais rien trouvé de mieux à conseiller aux gens qui veulent assurer en eux-mêmes le triomphe de la volonté. Pour Bourru, la méthode se résume dans ce conseil qu'il donne à Huguenin :

« T'en fais pas ! »

Richard, lui, est étonné d'une chose : c'est de

ne pas être plus ému. Il a beau se dire : « Ça va être terrible. » Rien... les mots restent secs dans sa cervelle, comme des termes de géométrie. Pas d'émotion. Le psychologue expliquerait qu'il n'a, de la situation, qu'une compréhension intellectuelle et non « émotionnelle ».

Mais assez causé de choses compliquées, comme dirait Bourru. Le clairon sonne la charge, des hommes surgissent au-dessus du parapet, quelques-uns retombent lourdement... on s'aide, on se pousse... tous crient : « En avant!... Allons-y! les gars... Ayez pas peur... Vive la France! »

C'est curieux : chacun éprouve le besoin de rassurer ses voisins, en leur adressant des mots d'encouragement.

Bourru a foncé droit devant lui.

— Oh! ce que la pente est raide!

— Mince de trous de marmites!... On y tient debout...

— La tranchée boche! Oh! là, là! quel fouillis... Oh! le pauvre type! il a la moitié du corps enlevé... Tiens! les cochons, ils avaient des bouteilles de bon vin...

— C'est drôle, « ils » ne tirent presque pas. Ça ne va pas durer... Tiens! qu'est-ce que je

disais ? voilà que ça siffle... faut faire attention... Encore des cadavres !... Oh ! mais, ceux-là, c'est de la veille... voilà des copains... »

Les escouades, les sections, les compagnies sont éparpillées. Chaque soldat agit pour son compte, escalade la pente, grimpe aux murs, s'arrête, pour observer, dans les trous d'obus.

Les Boches restant, eux aussi, sont disséminés partout, se sauvent ou se cachent dans tous les coins. C'est la lutte morcelée... Canons, mitrailleuses, grenades, fusils sont au travail. L'atmosphère de la colline bourdonne de bruit comme celle d'une usine métallurgique en production intense.

A un moment donné, Bourru arrive en haut d'un mur. Deux Boches étaient en bas, au-dessous de lui, dans une sorte de trou, dissimulés comme des lièvres au gîte. L'un, blessé, tremblait... l'autre, debout, voyant apparaître la tête de Bourru, charge son fusil. Il est juste au pied du mur, les deux hommes sont tout près... l'un va tuer l'autre... Soudain, le bras du soldat français se détend... et v'lan ! la baïonnette, piquée dans l'épaule, entre dans le corps de l'Allemand, qui s'affaisse en hoquetant : « Hâhâhâ !... »

Vous croyez que c'est rigolo, vous, de tuer un homme... et dans un cas pareil, vous auriez

sûrement poussé le cri de triomphe du Sioux scalpant son ennemi... Mais ce pauvre Bourru, lui, n'a rien d'un héros. Jugez-en : de sentir sa baïonnette s'enfoncer dans du mou, voilà-t-il pas qu'il lâche son fusil... Quelle poule mouillée, hein!... Heureusement que l'autre Boche blessé n'en menait pas large, au fond du trou...

Ce ne sont pas les fusils qui manquent, il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser... Bourru se remet à grimper dans un sentier... « Zim! Boum! » voilà le canon de Cheppy qui commence à nous canarder. Il faut faire attention : les balles sifflent drû.

« Tiens! voilà un sergent qui crie pour rassembler sa troupe... Il n'y arrivera pas... »

Certaines sections sont allées plus vite; déjà des prisonniers descendent, l'air piteux. Ça donne courage...

Mais, qu'est-ce qui se passe là-haut?... Ah! c'est épatant! des copains sont déjà arrivés et, dans la joie d'être les premiers, les voici qui se mettent debout sur les pans de muraille, agitent leurs képis, appellent ceux d'en bas... au risque de se faire tuer cent fois. Magnifique! Sublime! le dernier des peureux se sent une envie folle de les rejoindre, comme s'il s'agissait de grimper au paradis.

Ces splendides exaltés, ce sont ceux-là même qu'à cette minute des milliers d'yeux virent, de dix kilomètres à la ronde, se profiler dans le ciel... Et, jusqu'au lointain des cantonnements d'arrière, à trente kilomètres, instantanément, on se criait, de village en village : « Vauquois est à nous!... Vauquois est à nous!... »

Au poste de commandement, le général, enlevant son képi, se retourna vers ses officiers d'état-major et dit :

« Découvrez-vous, Messieurs! »

On eût dit que ceux de là-haut entendaient les applaudissements de toute la contrée, car ils ne se lassaient pas de danser au-dessus de cette colline, au milieu des éclatements d'obus! A leurs pieds, les forêts, les vallées, les rivières se déroulaient à l'infini...

Un coin de mur... Tout à coup, Bourru recule d'horreur... Oh! là... dans ce renfoncement, le cadavre d'un lieutenant français, tué la veille. Il est criblé de coups de baïonnette, la figure mâchée par les talons de botte, ses mains et ses pieds sont attachés solidement avec du fil de fer... Bourru comprend le drame sauvage qui a dû se dérouler la veille.

« Oh! les salauds... Faut que j'en étripe un! »

Pan ! un coup de fusil vient d'être tiré, tout près, là... par un soupirail de cave... Bourru crie :

« Y en a dans la cave ! »

Prenant un pétard dans sa musette : tac ! il l'amorce et le jette dans la cave, par le soupirail... tac ! un autre pétard... Les Boches hurlent, là-dedans...

Un copain passe.

« Donne-moi tes pétards !... demande Bourru. »

Tac !... tac !... deux nouveaux pétards s'engouffrent dans la cave... Alors, on voit un monceau de décombres bouger et des Boches sortir, en levant les bras en l'air : « Kamarades... » Bourru a envie de tuer... Mais non, ça ne se fait pas...

« Tiens, emmène ces cocos-là, dit-il, à son camarade. »

Et il continue d'avancer...

Dzim !... « Aïe ! » Le soldat secoue sa main. Une balle vient de lui érafler le pouce de la main gauche. Rien de grave... Arrêt de cinq minutes dans un trou, pour mettre son pansement.

Dans ce même trou, un soldat français panse un Boche. Quelle drôle d'idée, en un pareil moment !... Le Boche rigole, vide sa poche, son porte-monnaie, veut même donner son mou-

choir à son infirmier improvisé — lequel refuse.

Mais l'un des soldats français, affaissé au fond du trou dit :

« Il faut que je regarde ce qui se passe... »

A genou sur le rebord de l'entonnoir, il observe. Tout à coup, il pousse un grand cri et se dresse debout, les bras en l'air, comme si un ressort se déclanchait en lui : une balle vient de le frapper en plein cœur.

Les médecins vous expliqueront que, parfois, la balle touche un centre nerveux et cela produit un réflexe de tous les nerfs et une détente de tous les muscles. C'est pourquoi il ne faut pas se moquer des images d'Épinal qui montrent toujours les soldats tombant en arrière, les bras en croix ou faisant de grands gestes. C'est souvent vrai.

Gagnant du terrain de proche en proche, la vague d'hommes arrive près de l'église. Tout à coup, on entend un cri épouvantable :

« Les Boches contre-attaquent!... nous sommes tournés... Sauvons-nous... »

On ne voit rien, mais l'accent d'angoisse a été tel que, sans réfléchir, on file... Mais oui, on file en arrière... Ah! je vous avais bien prévenu : ce sont de piètres héros, mes Bourrus... Tantôt, ça avance... tantôt, ça recule... Evidemment, il

vaudrait mieux avoir des bônshommes mécaniques qui avanceraient toujours; on n'aurait point de panique à craindre; ça serait bien commode!

Mais, tout à coup, regardant en arrière, Bourru n'aperçoit-il pas deux grands rouquins de Boches qui, au-dessus d'un mur, rigolent en montrant des dents jaunes? L'un fait un pied de nez...

Ah! ça n'a pas été long! je vous assure. On ne se moque pas impunément de mes Bourrus... Huguenin et Grossou se retournent, passent à droite, d'autres se dissimulent vers la gauche, Bourru rampe face au mur... Dix minutes après, les deux rouquins étaient allongés raide-morts. Jamais plus ils ne feront de pieds de nez.

D'autres venaient à la rescousse. L'escouade française ouvre un feu d'enfer, les Boches dégringolent ou se sauvent...

Dans un trou d'obus, tout près, un pauvre petit soldat de dix-huit ans, qui agonisait, disait à son sergent :

« Sergent, embrassez-moi comme le ferait maman... et vous serez bien gentil de lui dire que je suis mort en brave, en pensant beaucoup à elle... »

Grossou sort d'une cave qui servait d'abri aux Allemands. Il a les bras chargés de bouteilles,

de boîtes de conserves, de cigares. On le félicite. Mais, plus tard, ce que Grossou ne manquera jamais de dire, quand il racontera cette minute, c'est ceci :

« Oui, c'était bath, les bouteilles... Mais c'est là, dans c'te cave, que j'ai attrapé des poux, de vrais totos, pour la première fois... et j'ai jamais pu m'en débarrasser depuis ! »

Je vous montre des épisodes de cette bataille, mais il faut les multiplier par cent, par mille et surtout, pour bien comprendre, il faudrait voir de haut et de loin ces hommes qui montent la colline, submergent peu à peu la crête, pendant que la canonnade fait sonner tous les échos de l'Argonne. Mais personne ne peut voir une bataille dans sa totalité. Impossible de reconstituer la multitude de scènes allant du sublime au grotesque, qui se juxtaposent.

Dans chaque trou d'obus, refuge de blessés, l'essentiel des grands drames de l'humanité se déroule. L'un meurt en embrassant une photographie, l'autre crie : « Vive la France ! » un troisième murmure en regardant sa jambe mutilée : « Comment ferai-je pour labourer mes champs ? » Vaillance... amours... regrets... angoisse... dévouement : tous les sentiments

bouillonnent dans ces cuves de terre qu'ont creusées les morsures des explosions.

Derrière chaque pan de mur, des héros travaillent, font des créneaux, organisent une tranchée.

A un certain moment, la vague se soulève pour aller plus loin, de l'autre côté de l'église. Elle franchit des murs... Mais l'artillerie française ne connaît pas cet élan suprême, tous les fils téléphoniques étant coupés. Aussi, l'élan des soldats se heurte-t-il au terrible barrage que fait le 75 et qui, dans cette minute, crée une cloison étanche entre les ennemis... Il faut bien s'arrêter ici !

On attend... La nuit commence à venir...

Alerte !... Alerte !... Une contre-attaque allemande vient de rejeter une partie des troupes sur un espace d'un hectare environ. Mais l'artillerie a été prévenue. C'est foudroyant ! Sur les Allemands en colonne, les 75 pleuvent et s'enfoncent dans les hommes, dont les membres volent. On dirait qu'un géant donne des coups de botte dans une fourmilière... Et le gros capitaine Chartier qui, de la colline en face, commande le feu, est rouge, congestionné de plaisir. Il crie, jure, hurle, gesticule, trépigne :

« Allez !... au colimateur ! percutant ! par 10,

par 50, par 100! Fauchez! Accélérez! N'arrêtez pas! ça presse... Foutez-en!... »

Aux endroits où les obus tapaient, l'herbe a bien poussé, cette année...

« Ça n'est jamais perdu, de mettre de l'engrais dans la terre... » dit Bourru, qui s'y connaît.

La nuit survint — et sa paix s'étendit longuement sur la campagne. Mais Dieu, sans doute, ne trouvait pas que l'ombre fût suffisante pour voiler le travail des hommes, car la neige, doucement se mit à tomber, recouvrant toutes ces murailles écroulées, ces cadavres hideux, ces blessés geignant et les héros qui dormaient.

Toute la journée, la brutalité et le bruit avaient dominé ici. Une autre force — silencieuse, celle-là — prenait possession des choses. Et son emprise avait une telle majesté que tous ces soldats, immobiles maintenant, la subissaient avec l'âme religieuse d'un chartreux qui, par une nuit de lune blanche — statue sur un rocher — médite sur la fureur des cataclysmes d'où est jaillie, il y a des siècles, la beauté des paysages alpestres.

« Plus tard aussi, pensaient ces soldats, las de tuer, de nos rages d'aujourd'hui naîtra peut-être une splendeur que les hommes contem-

pleront en frémissant. » Terrible loi qui domine l'Univers! elle veut que toute beauté reçoive à son origine la marque de l'horreur et de la violence...

Immobile, près d'un tas de cailloux, Bourru guettait depuis trois heures un retour possible de l'ennemi. Pas un camarade ne se présentait pour le relever et, cependant, trois ou quatre dormaient à dix pas de lui. Malgré la nuit, il discernait très bien leurs corps abrités dans des trous d'obus.

« Oh! mais, tout de même... grommela le soldat. C'est leur tour de venir, aux copains... Je vais leur dire...

Il alla secouer l'un des dormeurs :

« Eh! là... viens me remplacer un moment... »

L'homme resta mou, immobile et froid. C'était un cadavre!

« Ah! pardon, mon vieux... murmura Bourru, en esquissant un salut. »

Les autres formes humaines, que recouvrait la neige, étaient aussi des cadavres.

« C'est bon, les copains... pensa Bourru. Soyez tranquilles... Je vais veiller pour vous et vous défendre. Les Boches ne vous auront pas... »

Et le soldat retourna derrière son tas de

cailloux. Il sentait que dans ses muscles l'énergie s'était multipliée, comme autrefois, le jour où son père mourant lui avait légué le devoir de bien labourer les champs et les vignes de la famille... C'est l'habitude instinctive, chez les Bourrus, de considérer la tâche à accomplir comme une sainte obligation à laquelle les individus, les familles, les races doivent se subordonner. Ainsi se traduisent pour eux ces élévations d'âme dont d'autres se font une joie orgueilleuse. C'est pourquoi notre soldat reste accroché en haut de cette colline de France, l'âme tranquille.

« Si je suis touché, pense-t-il, il y aura toujours bien un copain pour venir me remplacer et achever le travail !... »

IV

APRÈS L'ASSAUT

Vauquois est pris... mais il faut le garder ! Cet après-midi, au moment de l'assaut, les soldats ont dansé de joie sur la colline, malgré les balles et les obus ; levant les bras, brandissant leur fusil, il semblait que ces vainqueurs ne trouvaient pas que la butte fût un piédestal suffisant pour leur gloire. Plus haut ! encore plus haut ! Debout sur les ruines, dansons, bondissons ! Ah ! pouvoir planer dans le ciel, au-dessus des monts d'Argonne, comme des anges aux ailes d'or. Jouissance suprême !

Mais ce n'est pas cet envol dans la gloire qui les attend, la nécessité va imposer une dure loi : s'enfoncer dans ce sol conquis, s'y enfouir afin de le garder...

La conscience de cette rude tâche germe peu à peu dans l'esprit de Bourru. Vers deux heures du matin, il se dit :

« Si je ne veux pas me faire amocher comme un imbécile quand il fera jour, il faut que je fasse une tranchée. »

En effet, c'est le moment ; la contre-attaque de l'Église est terminée, tout est calme... la nuit n'est pas trop sombre... le soldat devrait organiser son trou là où le hasard l'a blotti.

Mais il est si fatigué ! Une torpeur invincible le cloue sur le sol ; la neige qui tombe le recouvre peu à peu d'une couche blanche qu'il n'a même pas le courage de secouer. Quelques heures avant, l'excitation de se sentir seul gardien de ces ruines et des camarades morts, l'avait soutenu, mais maintenant, c'est à peine s'il regarde de temps en temps du côté de l'ennemi, au delà de la pierre qui le protège. Inerte, il se laisse aller à la dérive. Les scènes de la journée défilent dans son esprit comme au cinéma, mais il n'est pas maître de la mécanique... invinciblement repassent les mêmes images : murs écroulés, cadavres étendus, fumée d'obus. Il entend des éclatements, des sifflements, des cris. Hébété, morne, Bourru écoute et regarde en lui... Il est si faible... depuis quatorze heures peut-être, il n'a pas mangé, et son dernier sommeil date de si loin !

De temps en temps, cependant, il se raidit :

« Je suis un peu là, tout de même, et les Boches ne passeront pas ! ».

Ils n'en ont pas envie, d'ailleurs. A vingt mètres de là, sur la pente descendante, on les entend gratter et remuer. Bourru les domine directement et, de temps à autre, lâche un coup de fusil dans la nuit, pour faire voir « qu'il y a du monde ».

Ces sursauts d'énergie durent peu. Il fait froid, le soldat ne sent plus ses jambes ; c'est presque un état agréable : la torpeur gagne l'esprit. Bourru pense : « Si je dormais un petit coup ?... Mais non, il vaudrait mieux que j'arrange mon trou... bah ! les Boches sont tranquilles !... mais non... si, rien qu'une petite minute... » Tiens, du brouillard. Il envahit toute la nature enclose dans l'âme de l'homme ; il submerge les choses qui, bien prises dans la ouate, restent immobiles et silencieuses... Bourru rêve à des béatitudes de chaleur douce et de nourriture succulente... Mais l'affreux cauchemar se glisse à son tour dans ce cerveau fatigué : soudain, le soldat s'éveille en balbutiant : « Attendez ! j'étouffe ! au secours ! j'arrive... »

« Tiens, mais je dormais ! » Bourru regarde autour de lui. La neige rend la nuit livide, et un goût amer persiste dans la bouche de l'homme, qui sent sa langue lourde

« Il faudrait que je commence à creuser une tranchée », pense-t-il.

Mais où sont donc les copains pour l'aider ? En vain il cherche à se rappeler à quel moment il les a perdus de vue. Ils sont peut-être morts, comme ceux d'à côté, qui ressemblent à des dormeurs, mais qui ne s'éveilleront plus...

Bourru se sent affreusement seul... « Et les Boches qui vont contre-attaquer demain, c'est sûr... Allons, au travail, creuse donc ton trou !... non... encore un petit quart d'heure de repos. Peut-être aussi qu'on va venir me dire de descendre de la butte. Et puis, à quoi bon lutter encore, jamais je ne la reverrai, va, ma maison qui dort au bord de la vigne, à l'ombre des grands noyers, et où la mère m'attend ! Ah ! malheur !... » Bourru a envie de pleurer.

Ne l'accablez pas de votre mépris. Peut-être êtes-vous de ceux qui n'admirent que les « surhommes » dont la volonté jamais ne s'abat : c'est votre droit, mais... chut, ne faites pas trop sentir à mon Bourru qu'il n'est qu'un homme, car, voyez-vous, c'est tout de même avec ces pauvres hommes-là qu'on prend Vauquois !

Mais non, je sais que vous le comprenez, ce soldat, notre frère à tous, et peut-être même que, par sympathie, vous partagez sa peur...

oui, l'affreuse peur qui tout à coup le saisit, quand une volée de balles vient soudain siffler à ses oreilles. Vous les entendez, hein ? ces balles hargneuses qui semblent vous cracher un mot de haine au passage... « Ah ! que je voudrais donc piquer dans ta viande... » Mais l'homme est bien aplati... De dépit, les balles claquent sur les pierres en coup de fouet furieux... Sous cette volonté mauvaise, acharnée à votre destruction, on plie d'abord en se faisant tout petit, la tête bien collée au sol... mais, à la longue, l'exaspération monte : « Non, tu n'entreras pas dans ma peau ! » dit-on.

Et c'est pourquoi Bourru sort enfin de sa torpeur. Saisissant sa pelle-pioche, pendue au ceinturon, sans cesser de rester étendu, il se met à gratter le sol... Une pierre est dégagée... bon... elle sert à renforcer le petit tas qui protège déjà le soldat.

Mais les Boches d'en face l'ont entendu travailler ; les balles redoublent à chaque mouvement bruyant.

Tout à coup, Bourru entend quelqu'un ramper près de lui... Veine, c'est Lachard !... Les deux soldats n'ont pas besoin de se concerter longtemps pour organiser leur chantier : l'un a constamment son fusil en joue dans la direction de

l'ennemi : dès qu'il voit une ombre remuer, il tire... souvent même il lâche son coup de fusil sans rien voir. Pendant ce temps, l'autre soldat pioche fiévreusement. Mais quel sol difficile ! A la surface, de la boue mélangée de neige, mais tout de suite au-dessous, des cailloux solidement enchâssés. On les arrache, cependant, et on les amoncelle devant soi. Mais il fait trop sombre pour les équilibrer et parfois ils retombent.

C'est dur de travailler dans la position allongée. Impossible de lever les bras en l'air pour faire prendre de l'élan à l'outil ; alors, il faut appuyer fort dessus, pour compenser... mais ça n'entre pas. Avec la pelle, ça ne va pas mieux... vous la passez sous un petit tas de boue, que vous voulez jeter devant vous... mais la boue, trop liquide, s'étale, dégouline, et c'est à peine s'il vous reste quelques grammes à lancer... De rage, vous la prenez avec vos mains, en échoppe : ça va mieux, mais il faut se dépêcher !

On se relève tous les quarts d'heure, l'un guettant, l'autre travaillant. C'est curieux : tout parisien qu'il est, Lachard, avec ses mains fines, remue les pierres et la boue comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie.

L'essentiel est de se dépêcher, de creuser un

trou, ici et non ailleurs, car on le voit bien, maintenant que le jour commence à poindre, l'endroit où les deux soldats se trouvent, sera plus tard une magnifique position de tranchée, d'où on surveillera toute la pente nord-est de la colline. Aussi hâtons-nous...

« Mais les copains, où sont-ils donc ? demande Bourru.

— Ils viennent, répond Lachard. »

En effet, d'autres ombres rampent sur l'alignement des deux soldats et se mettent, elles aussi, à gratter le sol.

Quand le grand jour inonda les monts d'Argonne, on ne distinguait plus de soldats à la surface du sol... Semblables à des blocs de terre invisibles, les hommes s'enfonçaient dans la colline. Désormais, leurs silhouettes ne se profileraient plus sur les lignes du paysage... La Mort, prise soudain de honte, se cachait en des souterrains pour continuer son œuvre...

V

ATTAQUE DANS LA NUIT

En somme, ça a été très facile, la prise de Vauquois, devez-vous penser après m'avoir lu et, ma foi, je conviens que Bourru est monté jusqu'au haut de la colline sans trop de dommage. Mais voici que j'ai un remords, je sens douloureusement tout l'artificiel de mes pauvres récits... Que d'émotions restent dans l'ombre, qui pourtant s'échelonnent sur la riche gamme qui va de l'exaltation sublime à la terreur folle ! Vous le savez bien, toute l'âme humaine avec ses beautés, ses laideurs, se montre dans les nuits sanglantes d'assaut. Mais osera-t-on jamais vous la montrer ? Votre piété pour les héros est si douce que l'écrivain sent parfois un voile d'idéalisme se poser irrésistiblement sur les visions qui se tordent dans son cerveau.

Pourtant, il ne faut pas que vous croyiez que les Allemands se laissèrent prendre Vauquois

facilement. Il y avait un coin du village où une troupe de Boches, plus ardents que les autres, s'était installée et tenait. Les vagues françaises avaient submergé la colline, sans ordre semblait-il, mais cependant la pensée des chefs guidait les soldats et, dans la nuit, le commandement eut la certitude que l'emplacement de l'église du village, à moitié démolie, était un centre de résistance important que, seule, l'initiative des petits groupes de combattants ne réduirait pas. Il fallait là une action coordonnée et énergique.

Vers le soir, deux compagnies reçoivent l'ordre de monter et de briser cet îlot de résistance.

Il fait nuit quand les hommes s'engagent dans les boyaux bouleversés ; ils enjambent des choses innommables, qu'heureusement la neige recouvre. C'est la première fois que ces soldats foulent ce sol.

« Où est la direction de l'ennemi ? demande l'un.

— Que va-t-on faire ? » s'inquiètent les autres.

Arrivé à un certain endroit, les ordres se transmettent à voix basse... on va attaquer l'emplacement de l'église à la baïonnette.

Mais où est-elle, cette église ? Partout, dans

la nuit, on ne distingue que des pans de murs écroulés et des trous. Un sergent place sa troupe juste dans la direction opposée.

« Voyons, vous tournez le dos à l'objectif, réprimande un officier.

— Vous croyez, mon lieutenant?

— J'en suis sûr. »

Le capitaine survient : « Mais non, ce n'est pas là, à droite, votre direction d'attaque, c'est là, à gauche, du côté de cette muraille. »

Les yeux s'écarquillent... tout le monde bute dans les cailloux; on se dispute à voix basse.

« Voulez-vous vous taire!

— Allons, approchez par ici... là, première section, placez-vous en ligne, sur un rang.

— Mais non, le commandant m'a dit de me mettre en ligne de sections par quatre, ici... »

Heureusement que les Boches ne se sont pas ressaisis; il n'y a que des claquements de balles, de ci, de là.

« Êtes-vous prêt, sergent? on attaquera dans une demi-heure quand tout le monde sera placé.

— Mais, ma montre est arrêtée.

— Surtout n'allez pas craquer une allumette pour voir l'heure, on doit agir par surprise. Une compagnie attaque, là, par la droite, nous, par la gauche. »

Depuis deux heures, on trépigne dans ce chaos. Vous voyez bien la scène, n'est-ce pas? des formes noires dans l'ombre, dissimulées derrière des pans de murailles... Il ne s'agit pas, ici, de faire mouvoir des hommes sur le papier ou des petits drapeaux sur une carte, il s'agit de prendre par le bras un homme fatigué, ému, affolé et de lui dire : « Mais non, mon vieux, ce n'est pas là qu'il faudra tirer, tu enverrais tes balles sur les copains, c'est par ici. » Les chefs doivent être partout à la fois; les capitaines courent d'une section à l'autre, les chefs de section, de demi-section, d'escouade, multiplient les recommandations, les ordres; ils vont d'hommes en hommes, parlent à voix basse, donnent à Paul, qu'ils n'ont pas reconnu dans la nuit, un ordre qu'ils destinaient à Pierre, ils rectifient la formation des troupes, contrôlent s'il n'y a pas un peureux qui, par hasard, chercherait à esquiver l'assaut en faisant le mort dans un trou... retiennent les impatients qui voudraient partir tout de suite... pour en finir plus vite.

Ah! c'était plus commode autrefois, quand le chef cambré sur son cheval se retournait vers sa troupe, rangée en ligne de bataille, face au soleil, et criait : « Messieurs, assurez vos chapeaux, car nous allons avoir l'honneur de char-

ger ! » Ici, rien que de l'obscurité, de la boue, des démolitions de maisons, d'où il faut faire surgir des hommes tous ensemble, à un instant précis... des hommes qui courront droit devant eux, sans rien voir et qui ne réussiront pas dans leur entreprise s'il n'y a pas une parfaite coordination dans leurs efforts.

Enfin... les sections ont l'air de se placer convenablement, les hommes sont rangés en ligne ; auprès d'eux, des blessés non ramassés de l'attaque de l'après-midi, geignent encore. On leur dit :

« Mais tais-toi donc, tu vas nous faire repérer, ça ne sert à rien de se plaindre. »

Onze heures du soir... Dans un quart d'heure, on part. Mais un nouvel ordre circule : l'attaque n'aura lieu qu'à minuit. Les hommes se couchent sur place.

« Je vais toujours bouffer tout ce qu'il y a dans ma musette, déclare un homme, comme ça, si je suis tué, les Boches n'en profiteront pas. »

Calme plat, à cette minute, au sommet de la butte ; la nuit semble se recueillir pour bien profiter du spectacle qu'on va lui donner.

Minuit moins cinq. .

« Baïonnette au canon ! » ordonnent les sergents.

Un blessé de l'après-midi, qui se plaignait, cesse de geindre, tire sa baïonnette et la tendant à un camarade prêt à partir :

« Tiens, mon vieux, v'là ma baïonnette ; j'avais juré de la planter dans le ventre d'un Boche, mets-la au bout de ton fusil et venge-moi... »

On doit partir dans le plus grand silence. Soudain, au moment où les hommes se levaient, le clairon retentit, sonnant la charge... Gaffe formidable ! Ah ! ce clairon qui par un zèle maladroit donna l'alarme aux Boches !... Vous pourrez en parler à tous ceux qui vécurent cette nuit-là, sur la colline ; quand ils pensent à cette sonnerie intempestive, leur visage se tord encore de dépit. Car vous pensez bien que les Boches comprirent instantanément ce qui les menaçait et les mitrailleuses crépitèrent...

Jamais on ne sut le nom de ce clairon. Je devine que c'était un esprit simple, plein de réminiscences de grandes manœuvres, d'images d'Épinal, de chansons populaires et qui crut conquérir d'un coup la grande gloire en embouchant sa trompette à ce moment pathétique. J'imagine aussi qu'il dut s'apercevoir, dans la suite, de sa faute et, puisque personne ne le connaît, il dut s'inscrire lui-même parmi ces « disparus » que les flancs de la colline bouleversée renferment encore.

L'attaque s'était déclenchée quand même, il n'était plus temps de la retenir. Ce fut bref ; de partout, les balles arrivaient en rafales... on ne voyait rien, que des ombres se profiler un instant dans le ciel, puis s'affaisser. Les deux compagnies tourbillonnèrent comme des feuilles prises dans un ouragan. Les sections se heurtaient, se confondaient ; des hommes fuyaient du côté de l'ennemi, croyant se replier, les officiers hurlaient des ordres qui n'étaient pas entendus, des soldats mouraient, que des mères et des épouses devaient pleurer.

Une demi-heure après, tout était fini ; chacun des adversaires regagnait ses positions. On jugea probablement inutile de recommencer l'attaque car, partout ailleurs sur le sommet de la colline, nous occupions tous les points importants.

Et, à la surface de l'Histoire de la grande guerre, ce minuscule incident ne provoquera même pas une ride, — épisode insignifiant, dira l'historien de l'avenir, et il passera à un autre document.

VI

LA GLOIRE QUI MONTE

En descendant de Vauquois, Bourru ne pensait nullement qu'il fût un héros, ma foi non ! La fatigue fait bien du tort dans nos âmes aux beaux sentiments ; gênés, ils ne peuvent s'y développer à l'aise. Un petit brin d'orgueil lève-t-il la tête ? tout de suite une sorte d'obscurité vient le submerger. On a beau dire : « Ça se pourrait bien, tout de même, qu'on a remporté une victoire », cette idée ne brille pas dans la conscience, elle ne s'épanouit pas comme ces belles idées vivantes, chaudes et rayonnantes qu'on porte en soi quand, bien reposé, on vient de déjeuner.

Ce soir, Bourru, lui, se laisse balloter dans les rangs qui le ramènent à A..., ; la tête basse, il s'avance en trébuchant dans les trous. Voilà plusieurs fois qu'il tombe et qu'il a peine à se relever. Comptez bien, ça fait trois jours et trois

nuits de travail et de combat... il y a de quoi rendre les jambes molles. Elles sont même si molles que Bourru n'a plus la force de les retirer de la boue où elles enfoncent jusqu'au genou. Ah ! cette glaise gluante, ce que ça colle!... En laissant un soulier, le soldat se tire de là, mais cent mètres plus loin, nouveau trou dans lequel il s'effondre. Cette fois-ci, c'est curieux, il lui semble qu'on est très bien dans la boue. Jamais il n'aurait cru que cela fût si agréable de rester immobile dans un trou. On ne remue plus, c'est délicieux. Bourru va s'endormir, enlisé.

« Allons, mon vieux, quoi! tu vas pas rester là? » bougonne François qui, saisissant Bourru par le bras, le remet debout.

Puis ils s'en vont bras dessus, bras dessous.

*
* *

Ce ne fut que vingt-quatre heures après, que Bourru se rappela qu'il était un de ceux « qui avaient monté à Vauquois ». Jusqu'à ce moment, il avait dormi dans un coin de la grange.

Déjà, des soldats écrivaient l'histoire... Ça se voyait aux longues lettres qu'ils griffonnaient en se servant de leurs genoux comme pupitre. Ils

en mettaient des pages et des pages. Ah! les « vieux », les femmes et les enfants auraient de quoi lire dans le village, là-bas...

Bourru fit comme les autres; il se figura qu'il avait là, devant lui, sa vieille mère et se mit à lui « en raconter ». C'est un des avantages de la guerre de tranchée : après un coup dur, on a le loisir de rassembler ses idées. Ça n'est plus comme au temps de la Marne, quand on marchait sans jamais s'arrêter.

Et, ma foi, il fallait bien que la mère de Bourru soit fière de son fils, là-bas, à Bligny, quand on lui dirait :

— Eh bien, avez-vous des nouvelles de Louis?

Elle n'aurait qu'à montrer la lettre et ils verraient : le père Chassagne, dont la trogne bourguignonne est si rouge, grand-père Causeret, toujours sérieux avec ses boucles d'oreille, le vieux « Pape », ainsi appelé parce qu'ancien soldat du Pape, ils verraient, tous ces anciens, ce dont les jeunes sont capables... et les filles aussi sauraient.

— Tiens, diraient-elles, il paraît que « le » Louis Bourru était un de ceux qui ont pris Vauquois. Ah! c'est un terrible, celui-là...

Jusqu'à M. Cyrot, le bourgeois du pays qui, d'une voix posée. demanderait : « Montrez-moi

donc la lettre de votre fils, Mme Bourru, vous lui direz de ma part qu'il est un brave et que le village est fier de lui. »

Et voilà comment l'orgueil d'être un héros commence à se glisser dans l'âme d'un brave homme. C'est en réfléchissant sur ce que les autres penseront de nous que notre personnalité se construit. Selon que nous supposons l'approbation ou le blâme chez autrui, nous devenons un héros épanoui ou un pauvre hère honteux.

*
* *

Vous ne pouvez vous figurer ce que c'est émouvant de flâner dans un village de la Meuse après un coup de chien... On contemple avec des yeux tout neufs la vie civilisée, c'est-à-dire des maisons de torchis, des instruments agricoles, les rails du chemin de fer à voie étroite. A Auzéville, il y a même encore quelques civils, et on se dit : « Hein ! j'ai bien failli ne pas revoir tout ça. »

Les rues sont pleines de soldats. Ne croyez pas cependant qu'il règne une gaieté folle, en réaction avec les heures dangereuses des jours précédents. Non, il est encore trop tôt. Les sol-

dats sont comme des gens sur lesquels il a plu, à l'abri maintenant, mais pas encore secs. Et puis, on ne pense pas qu'à soi.

« Qu'est-ce qu'est devenu Terrier ? demande-t-on à un camarade de la compagnie voisine.

— Disparu.

— Et Fauchois ?

— Tué ; juste près de l'église.

— Oh ! le pauvre type !... »

Ces phrases n'ont rien de l'éloquence des oraisons funèbres, mais quand, par elles, on apprend la mort d'un ami cher, elles secouent tout de même les nerfs et on reste là à balbutier : « Pas possible ! pas possible !... Ah ! que va dire sa pauvre femme ?... »

Puis on parle des péripéties diverses du grand événement qu'on vient de vivre. Déjà, de violentes contradictions s'opposent dans les récits.

« Qu'est-ce qu'il a fait, Faraud ? Rien, que je vous dis, il était « dans les pommes », tandis que moi j'ai couru sans m'arrêter jusqu'en haut.

— Qu'est-ce que tu racontes ? La première section n'était pas là, c'est nous, la quatrième section, qui étions dehors avant le coup de sifflet ; la preuve, c'est que les 270 tombaient encore et que j'ai écopé un éclat.

— Ah ! non, proteste un autre, ne me racontez pas d'histoires, ça n'est pas la ...° compagnie qui est arrivée la première à l'Est, c'est la nôtre... »

Puis les appréciations montent, on discute le rôle des bataillons, des régiments au cours du combat. Chacun défend la gloire de la collectivité à laquelle il appartient. Les « esprits » de section, de compagnie, de bataillon, de corps sont déchaînés et jusqu'à la consommation des siècles, vous trouverez quelqu'un qui vous affirmera que tel régiment a pris Vauquois à lui tout seul... Quand les survivants du combat seront morts, « l'esprit de corps » continuera à habiter chez leurs fils, petits-fils et arrière-petits-fils : « c'est la louable fierté de toujours honneur avoir », a dit un écrivain d'autrefois.

*
* *

Dans l'après-midi de ce jour de repos, il survint un grand événement. En ouvrant le journal, tous les soldats purent lire le récit officiel de la prise de Vauquois, accompagné de commentaires émus de journalistes éloquents. C'était le premier document de ce genre.

Du coup, Bourru se dit :

« Mais alors ? c'est pour de vrai, on a fait des choses épatantes ! »

Le récit fut lu et relu avec une religieuse attention. Il produisit un état d'esprit curieux : pas une de ces lignes ne fut mise en doute : c'était écrit. Il semblait que les événements des jours passés venaient d'être figés en bronze, ils prenaient du relief, s'inscrivaient dans le passé avec une autorité incontestable. C'était même un soulagement de lire ce récit, car maintenant on savait comment raconter ce qu'on venait de faire. Aucun de ces soldats, absorbé par sa tâche individuelle, n'avait vu la bataille telle qu'elle était décrite dans le journal ; ça ne fait rien, les phrases du récit étaient si bien cadencées qu'on les adoptait. Elles fourniraient les clichés convenables et solennels dont on aurait besoin, plus tard, pour raconter ses impressions et qui épargneraient l'effort de rassembler des mots pour exprimer réellement ce qu'on aurait vu et senti. Plus tard, les impressions réelles, non exprimées, s'estomperont, peu à peu, dans la mémoire, s'oublieront... ; par contre, les phrases « passe partout » fréquemment répétées, seront de plus en plus vivantes, une image fictive se substituera aux vraies et voilà pourquoi vous êtes tout étonné d'entendre mes Bourrus racon-

ter l'assaut de Vauquois avec de grands mots inexpressifs et pompeux.

Mais, si le journal gâte la fraîcheur des récits de guerre, il est cause, d'un autre côté, d'un grand bienfait. Grâce à lui, on commence à comprendre ce qu'est la gloire... De mains en mains, on se passait le journal dont les lettres semblaient flamber. On avait l'impression d'être au centre d'une auréole sur laquelle toute la France avait les yeux fixés. Désormais, partout on pourrait dire avec orgueil :

« Je reviens de Vauquois. »

Et tout le monde s'inclinerait.

*
* *

Un mois après l'assaut, un officier d'un des régiments de l'attaque, dans le buffet d'une petite gare lointaine de province, entendit un soldat « un peu bu » qui, au milieu d'un groupe d'autres soldats, criait :

« Oui, les gars, tant que vous n'aurez pas été à Vauquois, vous ne saurez pas ce que c'est que la guerre ! »

Et, les yeux insolents, le képi en arrière, avec une verve de buveur, il accablait de son mépris toute l'assistance ; il bouscula même légèrement,

sans le regarder, l'officier qui entrait. Mais, tout à coup, fixànt le numéro de régiment, compapagnon du sien dans la gloire, inscrit au col de l'arrivant, il écarquilla les yeux et, dans un grand cri d'ivrogne :

« Hé ! les potes, en v'là un de Vauquois comme moi... un frère... Vous pouvez lui demander, à lui. Ah ! que je suis content !... Je paie un verre, mon capitaine, vous pouvez pas refuser ça à un pote... Vous allez leur dire ce qu'on a fait là-haut... »

Il fallut absolument que l'officier absorbât un amer-citron sur le zinc.

*
* *

Mais c'est à la revue de prise d'armes des décorations que Bourru se sentit devenir réellement « quelqu'un ».

Vous savez ce qu'est une revue. Je ne perdrai pas mon temps à vous la raconter, ça se passe sur le front avec le même cérémonial que pour le quatorze juillet dans une sous-préfecture quelconque ; seulement, il y a encore sur les capotes de la boue de Vauquois, quelques-unes aussi sont tachées de sang. Cela fait mieux que les boutons bien astiqués, je vous assure. Et

puis, il y a aussi quelque chose d'indéfinissable et d'émouvant qui plane sur les troupes. Bourru et Huguenin qui, sur les rangs, étaient habituellement séparés par Monier, sont côte à côte maintenant. Le camarade manquant est resté là-haut... Ça fait une drôle d'impression de ne plus sentir son coude en s'alignant.

C'est face à la colline tragique, dressée là-bas à l'horizon, que les troupes se placèrent. Les colonels, les généraux, semblaient parler au nom de la France éternelle quand, entre deux sonneries de clairon, ils annonçaient d'une voix forte les mérites de ceux qu'ils décoraient. Tous les régiments se sentaient unis dans une grande gloire.

A gauche, l'Argonne déroulait ses collines sombres sur lesquelles flottait un brouillard léger, le même que celui qu'on voit s'élever sur les Alpes dans les panoramas des batailles d'Italie, au château de Versailles. Les arbres de la butte de Clermont, bien alignés sur le ciel, faisaient une haie d'honneur... à droite, l'immense perspective du pays meusien s'étendait... des vallées, des villages blottis dans les arbres, des champs, des bois... toute la terre de France pour qui on venait de lutter.

VII

OCCUPATION DE LA POSITION

Quand Bourru remonta là-haut, après quinze jours de repos, il trouva des changements sur la position. Maintenant, au milieu des ruines et des terres bouleversées, serpentent des tranchées ; il y en a deux, l'une à 10 ou 15 mètres des Boches, l'autre à 50 mètres derrière environ. Le problème tactique qui se pose pour les occupants est simple : rester quinze jours ici sans se faire amocher. Ils s'y appliquent de leur mieux. Je ne sais quel philosophe a dit de l'homme qu'il est essentiellement un animal constructeur. Si ce philosophe venait à Vauquois, il verrait une démonstration de sa théorie. Les tranchées sont un véritable musée de tous les genres d'abris qu'un homme peut inventer. Pensez donc, il s'agit de s'installer là, le plus commodément possible en se garant des crapouillots. Diverses manières de faire s'affirment. La plus

simple consiste à se tenir couché, tout bonnement enveloppé dans une toile de tente, vautré au fond de la tranchée. C'est la méthode des esprits bornés, elle présente mille inconvénients : tout le monde vous bouscule, vous marche sur le corps, vraiment il n'y a que les paresseux ou les brutes pour s'en tenir là et c'est bien fait pour eux si les cuistots, en les enjambant, leur renversent le contenu d'un « bouteillon » dessus.

Pourquoi ne font-ils comme Bourru qui, lui, en avisé paysan, examine tout de suite le lot de tranchée qu'il vient de toucher et le parti qu'il peut en tirer. Il trouve un arrangement ; voici le long de la paroi une excavation déjà commencée : il n'y a qu'à l'agrandir, la creuser, vous obtenez alors une sorte de petite niche dans laquelle vous vous tenez replié comme une larve dans son alvéole. On est déjà pas mal là-dedans, une couche de 50 centimètres de terre au-dessus de la tête vous protège de la pluie et un peu — oh ! pas beaucoup — des crapouillots. Et puis, surtout, vous êtes « chez vous ».

Mais si le besoin du luxe vous possède, et il paraît que nous l'avons tous au fond du cœur, vous ne vous en tenez pas là, vous perfectionnez votre abri. D'abord, vous placez une toile de tente devant, ça tient lieu de porte ; puis, vous

agrandissez le trou car, à la longue, rien n'est plus fatigant que de se tenir les genoux remontés aux dents. Quelques heures de travail et vous pouvez allonger les jambes, quel bonheur! Mais cet amour du confortable, on l'a remarqué depuis longtemps, il est insatiable. Voilà Bourru parti dans le boyau pour chercher des planches, des soliveaux dans les décombres. Justement il fait nuit, il peut se glisser dans les ruines, y prendre cent matériaux pour tapisser la niche. Il y fait une étagère sur laquelle il pose sa pipe; la passion de l'art se réveille à son tour, voici mon Bourru qui dessine des ornements sur les planches.

Oh! mais, halte-là! Déjà, vous vous figurez que le métier de mes poilus se borne à vivre tranquillement dans cette tranchée de deuxième ligne. Évidemment, c'est là qu'on mange, qu'on dort, mais suivez donc ce boyau, il nous conduit en se tortillant jusqu'à la tranchée de première ligne... Chut! voulez-vous bien parler bas! Les Boches sont à 15 ou 20 mètres, vous allez vous faire repérer. Ici se tiennent les hommes de garde, le fusil à portée de la main.

A cette époque, les adversaires n'avaient pas encore pris l'habitude de vivre à quelques mètres l'un de l'autre. Chacun s'imaginait que l'autre

allait brusquement sauter dans la tranchée ; on se méfiait, si bien que la moitié de l'effectif était constamment en première ligne, attentive au moindre bruit. Les sentinelles sont simplement debout au milieu des autres soldats ; devant elles, un parapet de sacs à terre s'élève sur lesquels les balles claquent de temps en temps. Par un petit intervalle entre les sacs, on observe et on tire. Ceux qui ne sont pas au créneau s'abritent tant bien que mal sous des abris en planches.

On attend ainsi... Quoi ? Le crapouillotage. On l'attend comme un phénomène de la nature ; il viendra ce bombardement, aussi sûr que la pluie succède au beau temps et que l'hiver continue l'automne. Que voulez-vous, des hommes qui s'en veulent à mort sont là, à quelques mètres les uns des autres. Ils ont à leur disposition de petits canons de tranchées qui envoient un kilo ou deux de mélinite à quelques centaines de mètres ; s'ils le pouvaient, ils s'enverraient toute la journée des bombes et des grenades. Mais, tout de même, il y a des limites, même aux forces de haine. Ne pouvant lancer sans arrêt des projectiles, chacun des adversaires guette le moment favorable pour en projeter copieusement pendant une demi-heure, une heure,

deux heures. Ce moment arrive toujours; un bruit a-t-il révélé que la soupe se distribue, le crapouillotage commence; une sentinelle éternue-t-elle, les grenades rappliquent; et si aucun indice ne vous renseigne, eh bien, le bombardement se déchaîne, au hasard, aussi bien sur la première que sur la seconde ligne.

On vit dans l'anxiété de cet instant tragique. C'est qu'il ne s'agit pas de perdre la tête, vous allez voir. Boum! une explosion de départ. Bourru voit s'élever en l'air une sorte de gros saucisson qui monte, monte... c'est un crapouillot. Où se dirige-t-il? tous les yeux sont fixés sur lui. Arrivé en haut de sa course, le crapouillot se balance comme s'il était indécis sur le point où il se laissera choir. Attention! c'est pour nous! Quelques secondes d'angoisse... Vous n'imaginez pas combien il est facile de se tromper dans les évaluations du point de chute. On voit bien tout de suite si le crapouillot est dans votre direction, mais c'est sur la distance qu'on commet des erreurs...

Tenez, voilà tous les poilus de la première ligne, à la tranchée 17, qui ont cru que c'était pour eux; pas du tout, c'est la deuxième ligne qui écope... Mais celui-ci, attention! appuyez à droite! vite!... Tous les hommes galopent vers la droite.

Il était temps... Vraoum! le crapouillot est tombé à l'endroit qu'on venait de quitter... Et celui-là! mais courez donc à gauche. Vraoum! Encore un d'esquivé.

En arrière, cette fois! engagez-vous dans le boyau. Allons bon, un imbécile s'est fichu en travers et a ralenti la galopade. Les hommes n'ont pas pu passer, mais ils ont eu le temps de s'aplatir, les éclats sont passés par-dessus leur corps, personne n'est blessé.

Ça continue ainsi depuis deux heures.

Quelle séance aujourd'hui! Il y a toujours au moins trois à quatre projectiles en l'air en même temps, on ne sait plus lequel suivre des yeux.

Heureusement que Bourru ne perd pas le nord. Il a rallié autour de lui cinq ou six camarades affolés et il guette pour eux. C'est lui qui commande les galopades, tantôt à droite, tantôt à gauche; mais c'est plus fort qu'eux, certains nerveux, au lieu de se laisser guider par un homme de sang-froid, lèvent la tête en l'air, hypnotisés par les crapouillots. Ils sont là, avec des yeux énormes, à regarder venir la mort. La sueur leur coule du front, ils ouvrent la bouche, leurs mouvements ne semblent plus obéir à une pensée logique. Jugez-en :

— A droite! vient de commander Bourru.

Dufaut, complètement affolé, va d'abord à droite, revient à gauche, puis enfin s'engage dans le boyau d'arrière. Il arrive juste au point de chute du crapouillot qui éclate en le projetant à 3 mètres en l'air.

Le Candec, un petit Breton au visage mystique, lui, a pris sa méthode familière en cas de crapouillotage. Il s'est mis dans un coin du boyau, puis la tête recouverte d'une toile de tente, sûr de ne rien voir, il attend immobile que la destinée décide. On l'entend prier à haute voix : « Doux Jésus, faites de moi ce que vous voudrez. » Sa foi impressionne, car voici cinq à six crapouillotages qui lui passent dessus sans qu'il soit touché.

En deuxième ligne, il y a deux théories en présence sur la manière dont il convient de recevoir un crapouillotage : la première est celle de la galopade comme en première ligne, la seconde consiste à se tenir dans son abri en se répétant souvent, afin d'y croire : « J'ai 50 centimètres de terre au-dessus de la tête, ça protège tout de même. »

Même ceux qui n'ont qu'une malheureuse planche pour se garantir essayent de se suggestionner : « C'est une bonne planche, il faudrait un gros éclat pour la traverser. »

Mais quoiqu'en disent certains philosophes, l'idée ne vaut pas la réalité, la conviction d'être protégé n'assure pas du tout la protection. De temps en temps, on entend des cris, ce sont des soldats qui se débattent dans un éboulement.

Ça ne fait rien, l'instinct d'interposer quelque chose entre soi et la mort est plus fort que toutes les données de l'expérience. En deuxième ligne, dès qu'un crapouillot apparaît dans le ciel, presque tous les soldats sont comme des souris qui cherchent leur trou, pas un trou quelconque, non, le leur, celui qu'ils ont arrangé, dans lequel on est beaucoup plus en sûreté que dans celui du voisin.

C'est pourquoi Brimbeuf ne s'arrête pas devant l'abri de Bourru où, à la rigueur, on peut se mettre deux en se serrant. Des crapouillots voltigent en l'air.

« Là, là, planque-toi ici ! » crie Bourru.

Brimbeuf n'entend même pas ; la vision de son trou l'attire invinciblement, tel l'animal traqué qui revient toujours à son gîte. Ah ! s'il peut arriver à côté de son sac, de sa musette, de ses objets familiers, il sera sauvé. Une bombe roule derrière lui et le suit pendant qu'il dévale le boyau en courant, puis tout à coup éclate... Encore un qui demain, à l'appel, ne répondra pas « présent ».

Où est l'héroïsme dans tout ça, demandez-vous? Pendant qu'en haut de la colline la mort tape dur, regardez le paysage aux alentours : 300 mètres plus bas, à flanc de coteau, tout est tranquille. Il suffirait d'une galopade de deux minutes pour sortir de la zone fatale et ça serait si facile de courir en descendant la pente. Pas un homme n'y pense; les groupes de soldats affolés se précipitent à droite, à gauche, vont de la première à la deuxième ligne, tourbillonnent, mais ils restent en haut. Tout est là.

VIII

LA CORVÉE SINISTRE

Vous frissonnez déjà ! Avant que j'aie commencé, vous devinez de quoi il s'agit ! Ah, cette idée de cadavre, avec quelle puissance elle déchaîne l'épouvante dans nos âmes. Les auteurs des vieux règlements militaires — vieux d'il y a deux ans — ne l'ignoraient pas et, avisés psychologues, avaient prescrit que « l'assainissement » du champ de bataille serait toujours fait par des troupes spéciales. Sage précaution ! ainsi les combattants ne connaîtraient pas l'horreur d'enterrer leurs compagnons de danger.

Eh bien, cette horreur-là est encore une de celles que les soldats de la grande guerre auront surmontée et, puisque vous allez toujours répétant que vous voulez vous mettre à l'école morale des « admirables poilus », il faut bien que je vous montre l'âme de Bourru qu'on vient justement de commander pour la « corvée de cadavres », cette nuit.

Oh! surtout n'imaginez pas la froide indifférence professionnelle d'un garçon de salle de chirurgie; sans doute, Bourru a vu beaucoup de cadavres, mais il est resté une âme tendre et sensible quand même. C'est ainsi qu'il n'est jamais passé au tournant du boyau de l'Est sans avoir un petit frisson...

Vous savez bien que sur cette position prise d'assaut depuis quinze jours, le sol bouleversé par les obus n'a jamais été nettoyé. Pas moyen d'enlever les soldats qu'une balle a arrêtés dans leur course. Arrivé à l'extrême limite d'effort d'assaut, il a bien fallu creuser des tranchées là où on se trouvait, à tâtons, dans la nuit, sans bruit, en remuant le moins possible pour ne pas se faire repérer, car les Boches sont à quinze mètres... Un matin, on s'est aperçu que, du parapet qu'on venait d'élever, une jambe dépassait, barrait presque le boyau, le reste du corps solidement enchassé dans la terre. Que faire? Enlever le cadavre complètement? Il aurait fallu écrouler deux mètres de parapet... Opération dangereuse. Couper la jambe? Non, n'est-ce pas?... C'est pourquoi il faut bien se résigner à frôler cette chose ballottante, qui pend le long de la paroi, au tournant du boyau de l'Est...

Macabre! horrible! répugnant! dites-vous...

Non, je voudrais au contraire vous élever au-dessus de cette horreur banale et efféminée du cadavre. Mais combien je sens vivement la difficulté de faire comprendre l'état d'esprit du soldat qui frôle les morts comme une chose familière et qui cependant garde pour eux un respect religieux. Ah ! c'est bien là un sentiment nouveau, né de la guerre ; et quand les psychologues écriront plus tard la subtile histoire des âmes de soldat, qu'ils n'oublient pas de montrer les émotions de l'homme qui, maniant le corps d'un compagnon d'armes, se dit : « Demain, je serai peut-être à sa place ; il faut que je l'enterre comme j'aimerais à être enterré. »

C'est ce sentiment, obscurément éprouvé, qui anime Bourru, quand, avec Cormier, il se dispose à quitter la tranchée pour explorer le terrain compris entre la première et la deuxième ligne, là où des combattants sont restés. Impossible d'aller les chercher de jour, il faut s'y glisser la nuit en rampant ; et surtout prenez bien garde de ne pas vous mettre debout : votre silhouette se profilerait sur le ciel et les balles siffleraient.

Il s'agit de trouver les cadavres... Bourru et Cormier tâtent à travers les décombres, les éboulis de pierres... on rencontre mille objets étranges ; tout à coup la main touche quelque

chose de mou... c'en est « un »... premier geste : réflexe de rétraction. A partir de ce moment, si vous voulez accomplir votre tâche, votre être tout entier doit se spiritualiser pour lutter contre l'horreur ; il faut que votre esprit domine suffisamment vos sens pour que les touchers gluants, les odeurs horribles se transforment en sensations épurées. Quel miracle réalisent ces soldats ! mâtant leur sensibilité en révolte, d'un élan de volonté sublime — eux, les rudes et simples paysans — atteignent cet état mental supérieur qui animait les Saintes Ensevelisseuses d'autrefois. L'esprit transfigure la réalité. Ce ne sont pas des chairs en putréfaction qu'ils traînent sur les cailloux, c'est une grande idée humaine, la même qui nous incline respectueusement devant un cercueil...

— C'est égal, dit Bourru, ce que c'est lourd un cadavre... et difficile à manier ! Comment veux-tu que nous le descendions en bas ?... pas moyen de le porter, le boyau est trop étroit. Il va encore falloir le traîner, c'est embêtant.

On dévale la colline à travers les boyaux tortueux, dont les parois creusées servent d'abris aux soldats. En passant, on réveille les dormeurs qui étendent la main pour savoir ce qui les frôle... Ils la retirent tout de suite.

Puis, il faut recommencer... On retourne sur le terre-plein ; nouvelles recherches... Cette fois-ci, dans un trou, plusieurs morts sont entassés. Vous les montrerai-je ? Eh oui, car ce n'est pas avec des abstractions que je ferai naître en vous cet état d'esprit à la fois mystique et brutal du vrai soldat auquel vous aspirez. La grosse difficulté, c'est de séparer les cadavres ; je vous le confie tout bas : il se passe quelque chose d'infiniment mystérieux dans les nuits de champs de bataille. Nous l'avons tous constaté, nous autres qui avons rêvé devant les espaces mortels, mais nous osons à peine le dire, tellement cela est étrange... Dans la mort, les cadavres s'enlacent !... quand les obus ont bien déchiqueté les pauvres chairs, toutes celles qui gisent dans le même trou semblent se rapprocher, s'agglutiner, se confondre ; même si le hasard a placé côte à côte des corps d'adversaires, l'étrange enlacement se produit. On dirait qu'avant de quitter les corps, les âmes ont ordonné une suprême réconciliation, une fusion pour l'éternité.

Aussi vous comprenez bien que Bourru est obligé de tirer très fort sur ce bras qui seul dépasse... le tas de corps en bouge tout entier... Imaginez toute la violence physique d'un homme qui tire sur un bras, pour vous représenter la

scène ; pensez aussi à l'odeur du sang coagulé... Que vos doigts ne se crispent pas en imaginant des contacts humides et mous... il le faut ! Ici, nous ne sommes pas dans les fantaisies des amateurs du macabre, telles que nous les ont décrites certains littérateurs romantiques ; nous ne remuons pas des morts pour le plaisir de tendre nos nerfs avec des sensations neuves, non, c'est de la réalité vraie qui s'impose à nous... Allons, tirez sur ce bras ! Tant pis s'il vous reste dans les mains !

Et si vous ne voyez pas la grandeur terrible de votre geste, c'est que vous n'avez pas compris tout ce que contient le mot Devoir. Bourru, lui, sait tout ce qui résonne dans ce grand mot. Écoutez-le s'en servir : son camarade Cormier a trouvé tout à coup, dans une poitrine défoncée, la tête d'un autre soldat ; il défaille.

— Bourru ! Bourru ! je crois que je vais me trouver mal...

— Du courage, mon vieux, c'est le devoir...

Et ce mot sublime, une fois de plus, produit son magique effet... Les voyez-vous, hein, mes deux soldats, travaillant dans la nuit silencieuse où la mort rôde ? Auprès d'eux, des cadavres, pas de drapeau déployé, pas de clairons, pas de cris, rien pour soutenir le courage et pourtant

ces deux poilus-là gagnent la plus rude victoire qu'un homme puisse remporter sur lui-même, ils vainquent une horreur que la nature a déposée dans leurs fibres les plus profondes.

Ils auront leur récompense. Jamais aucun poète ne sera pénétré comme eux de cette vérité émouvante, que toute la terre foulée par les hommes est de la cendre des morts ! Patrie, terre de nos pères, terre de nos frères aussi, celui-là qui a enseveli des compagnons d'armes dans la colline sait quelle tendresse on peut avoir pour la terre sacrée. Plus tard aussi, leurs gestes lourds d'horreurs s'idéaliseront ; les deux soldats se souviendront seulement d'avoir accompli une sainte besogne. La Mort furieuse avait laissé sur le sol hideux des cadavres grimaçants, aux postures ignobles, que le ciel même n'osait regarder. Bourru et son ami, rudes et respectueux ensevelisseurs, furent cette nuit-là ceux qui rétablissent une harmonie divine. Ils redonnaient aux corps de leurs camarades la noble position allongée, dans laquelle un vaillant peut attendre dignement le jour glorieux où il se lèvera pour recevoir la récompense éternelle.

IX

VAUQUOIS LE TRAGIQUE

Incessamment les camarades de Bourru se renouvellent... La mort tape dur à Vauquois. Des renforts arrivent de l'intérieur à chaque instant. Il faut que je vous montre l'état d'esprit, à leur arrivée, de ces nouveaux combattants, car ils constituent un des éléments de l'atmosphère morale dans laquelle vit Bourru.

Dans la petite ville du dépôt — très loin à l'intérieur — on dit déjà : « Là-haut » sans plus, et chacun comprend ; on ose à peine articuler ce mot : « Vauquois », car il en éclate des visions de mystère, de grandeur et d'épouvante. La pudeur aussi empêche d'en parler trop. Ne baissez-vous pas la voix quand vous évoquez le cimetière où dorment des êtres chers ?... Or, depuis dix mois, le régiment se bat sur cette colline d'Argonne... Que de camarades y reposent pour l'éternité !

Quand « un du régiment » revient de « là-haut » — ancien, blessé, malade, évacué — une auréole semble l'accompagner : il a vu Vauquois ! On l'entoure : il raconte intarissablement des histoires magnifiques, triviales, grandioses, terribles ! Tant de fois la tragique colline fut décrite que, dans les imaginations, elle apparaît formidable, échevelée par les fumées d'obus, comme un volcan de rêve.

Elle obsède les âmes. Les territoriaux y pensent avec mélancolie et résignation ; c'est peut-être là que la destinée mystérieuse les conduira bientôt pour consommer le sacrifice... Pour les jeunes soldats à l'instruction, Vauquois est un merveilleux stimulant ; c'est lui qui rend les voix si claires et si fortes quand la *Marseillaise* s'égrène le long des routes. Pour tous, le mot a des sonorités étranges : il griffe et attaque du bec comme le vautour ; il rappelle aussi je ne sais quel geste narquois du vaillant devant la mort.

Un jour vient où l'attraction de ce pôle magique triomphe : un ordre s'est élaboré à l'état-major... Voici un bataillon parti vers Vauquois !

Quelle excitation dans les adieux ! Et ces traînées de cris de gloire dans le sillage du train ! Il semble que la France entière en soit secouée !

Les paysans contemplent le convoi avec les yeux étonnés que l'on voit, sur les images pieuses, à ceux qui regardent un élu monter au ciel.

— A Vauquois ! En route pour « là-haut », crient les jeunes.

— Nous allons à Vauquois, confient gravement les territoriaux aux gens des gares.

Et tout le monde frémit.

Mais on n'aborde pas la colline avec familiarité ; comme pour approcher une déesse trônant au fond d'un temple mystérieux, une initiation s'impose : il faut se rendre digne du terrible baiser qu'elle vous donnera.

Dans les petits villages de l'arrière, les jeunes soldats perfectionnent encore leur instruction... Ils sont dans une atmosphère convenable. On s'est battu ici, au mois de septembre dernier ; il en reste de prodigieux témoignages : villages brûlés, forêts hachées par les obus, tombes éparses dans la plaine.

Souvent, le pied heurte un débris d'obus, un vieux vêtement, un fusil... Le jeune soldat ramasse la relique, l'examine et pense... Devant les tombes, un trouble le retient longuement, la tête inclinée...

C'est le soir surtout qu'il rend son âme digne d'affronter la colline sacrée.

Quand le temps est clair, elle apparaît au-dessus des premières montagnes d'Argonne... Un peu à gauche, le soleil s'enfonce dans le sang que, depuis des mois, les hommes lancent à la face du ciel... Au moment où il est près de disparaître, Vauquois surgit à l'horizon : une ligne blanche, pure, claire, qui émerge des bois sombres... vision tragique...

On s'attendait à voir une masse noire, endeuillée. Au contraire de toutes les vagues, houleuses, pétrifiées dans la terre d'Argonne, celle-là seule est blanche comme si bouillonnait encore à sa crête l'écume d'une terrible tempête.

Bien après que la nuit est tombée, le jeune néophyte est encore sur son éminence, la face tournée du côté où la blanche apparition s'est évanouie... Dans son âme, l'angoisse et le désir luttent; confusément les grands problèmes de la vie se posent à son esprit...

Un jour arrive où le canon, « là-haut », gronde plus fort que d'habitude; une sourde inquiétude et aussi une vague espérance tressaillent dans le bataillon. Que se passe-t-il? Va-t-on nous appeler? Tout à coup, un automobile arrive; un officier, porteur d'ordre, en descend. Tout le monde a compris instantanément : on part!

Rumeurs, brouhaha, appels. Une heure après, la colonne, d'un seul élan, s'enfonce dans l'horizon, du côté du Nord. Tous les yeux sont dardés vers les montagnes derrière lesquelles elle est — Elle — la hauteur héroïque : les bouches, dans une ardeur sans nom, clament :

La liberté guide nos pas !...

Dans la zone immédiatement derrière la ligne de feu, quel calme ! Tout paraît simple, réglé, administratif. Arrêt dans les bois : le bataillon est provisoirement en réserve. Des tranchées serpentent sur le sol... En silence, les hommes s'y glissent. Les balles sifflent au-dessus des têtes, qui saluent...

C'est là que les jeunes soldats vont accomplir encore un nouveau stage, d'initiation. Par les créneaux, ils regardent... Vauquois est là, tout près d'eux... Les cœurs battent, les yeux se troublent comme s'il s'échappait un rayonnement de la blanche crête...

On ne se lasse pas d'être au créneau... Jamais personne ne vit spectacle à la fois plus simple et plus grand. La blancheur de la colline s'explique, maintenant : le sol crayeux a été bouleversé jusque dans ses profondeurs ; depuis dix mois, les mines explosent, les obus éclatent dans cette

terre ; un ouragan de métal s'est abattu, qui a tout cassé, déchiqueté, pulvérisé.

Du village, il ne reste que des cailloux concassés, menus... Plus un arbre, plus une plante, plus un brin d'herbe, plus rien, absolument rien de vivant sur cette hauteur où, en ce moment, plane un silence de mort... On dirait les ossements d'un animal gigantesque, blanchis par le soleil, dans le désert. Et cependant nous savons que, dans les entrailles de la colline, des hommes vivent et guettent...

Soudain, un objet noir semble jaillir de terre, monte en l'air, puis retombe lentement en se balançant : c'est une torpille aérienne. Elle touche le sol, une explosion formidable retentit, une énorme fumée monte vers le ciel... Des choses étranges sont projetées...

En un instant, le bombardement — le « crapouillotage » — s'est déchaîné : les pétards, les grenades, les bombes, les « tortues », les « queues de rat », les « valises »... tout ce que le génie humain a pu inventer pour projeter des explosifs, entre en jeu... Le sol frémit jusqu'à nous, la colline est devenue volcan.

La terre vole en miettes... des fumées noires, grises, jaunes, font un panache à la montagne... Et toujours, on voit, lancées en l'air, ces choses

étranges qui sont des débris de toutes sortes : vêtements, sacs, gabions, et peut-être... des membres humains ! On ne sait pas... d'où nous sommes.

Presque tous les jeunes soldats regardent, éperdument, comme hypnotisés... Une sueur perle à leur front ; ils frémissent : est-ce d'adoration ou d'épouvante ? D'autres n'ont pu supporter la redoutable vision ; terrassés par le regard de la déesse, ils se sont affalés dans la tranchée et grattent le sol machinalement.

Pendant la nuit, un travail mystérieux se fait dans les âmes. Face à face avec le tertre de mort qui, maintenant, se détache en profil sombre sur le ciel, chacun descend, encore une fois, au fond de sa conscience... D'abord, la tentation vient avec ses élans éperdus... Repoussez loin de moi ce calice d'amertume...

Puis, la grâce inonde le cœur délicieusement... L'esprit accepte l'épreuve sacrée... La vie individuelle n'est peut-être qu'une illusion... Que pèse-t-elle auprès des grandes idées collectives qui font toute la beauté de l'humanité ? Patrie, justice, liberté ? Qu'importe de n'avoir été sur terre qu'une lueur fugitive, un feu follet sorti un instant de la nuit éternelle ? Si mon sacrifice est volontaire, ne puis-je pas redire, moi aussi, la parole antique :

« O mort, où est ton aiguillon ? O sépulcre, où est ta victoire ? »

D'âpres sensations secouent les nerfs... C'est peut-être le froid ?

Le matin filtre, lentement d'abord, puis, tout d'un coup, s'élance... Avec lui, germe un invincible espoir en un avenir radieux : les autres, peut-être, seront frappés, mais pas moi... Quelque chose le chuchote à toutes les oreilles...

Un général passe... Silhouette solide, trapue, visage à la fois souriant et calme, de l'énergie plein les yeux... La barbiche accentue encore l'expression volontaire. Devant les jeunes soldats, dont les figures sont un peu jaunes, il dit quelques plaisanteries affectueuses. Immédiatement, les joues se colorent et la confiance fait redresser les tailles... Vauquois n'est plus funèbre.

Un brouillard fin enveloppe la colline. On dirait un reliquaire précieux, qu'une gaze légère protège... Tout est calme. C'est l'instant solennel d'une cérémonie religieuse... Le jeune soldat peut monter « là-haut » chercher ses éperons de chevalier...

Nous voici dans l'interminable réseau de boyaux qui montent à Vauquois... Un coup d'œil, en passant, sur les hauteurs historiques du

Mamelon-Blanc, du Bois-Noir, de la Cigalerie... Bientôt, l'ascension commence. Les balles, en passant au-dessus de nous, ont un cri aigu de petites bêtes en colère...

Le long des boyaux, des hommes sont couchés : les uns dorment, les autres s'occupent à de menues besognes. Nous les interpellons familièrement. Depuis plusieurs jours, ils vivent au milieu des menaces de la mort ; on pourrait s'attendre, de leur part, à quelques propos impatients, ou bien même à une certaine angoisse morne. Erreur ! Ils sont gais... Mais ce n'est pas la grosse joie simpliste des heures de liesse, non ; c'est un élan joyeux, spiritualisé, où l'on devine un noble orgueil, de la sérénité réfléchie et même, tout au fond, une certaine gravité.

A droite et à gauche, le sol, bouleversé, n'es qu'un chaos de choses hétéroclites ; on dirait qu'un tremblement de terre vient de secouer la colline.

« C'est un vrai chantier de démolition... ou de construction » dit le sergent Fougères.

Parole profonde ! C'est bien un chantier, ici, infiniment sublime... Comme matériaux, des hommes, des cadavres, de la terre, des fusils, des obus... Comme travail, une démolition d'abord : celle de l'esprit de barbarie ; une cons-

truction ensuite : celle de la France de demain.

Je comprends maintenant l'étrange gaieté des hommes qui vivent ici : elle est la fierté d'être les ouvriers d'une grande œuvre. Ainsi devaient être les joyeux maçons des belles cathédrales du moyen âge...

La vertu mystérieuse de cette colline, c'est de révéler à celui qui la foule, les forces ignorées de son âme... Avant, il s'angoissait en pensant que la déshonorante peur l'accablerait peut-être, quand il serait « là-haut ! »

Miracle ! toutes les idées funèbres ont fui. Chacun sent s'épanouir en lui-même un émoi d'une saveur infiniment rare et dont, plus tard — tel le vieux marin qui regrette la tempête — il aura la nostalgie orgueilleuse... Même si la mort doit le frapper, le jeune chevalier sait, maintenant, qu'il a vécu la minute sacrée où, dans un seul frémissement, l'âme embrasse plus de vie que dans tout un siècle rempli d'événements monotones et mesquins.

X

COMBAT A LA GRENADE

Quand les autres disaient en clignant de l'œil : « Hein ! on y monte, là-haut ? » Bourru répondait avec un petit air de suffisance : « Hé ! hé ! un de ces jours ! » Mais c'était pure vantardise. Dans son for intérieur, il savait bien que ce serait une folie de sortir de la tranchée pour aller en construire une autre vingt pas en avant, juste au sommet de la crête... Sans doute, de ce nouvel emplacement, on dominerait les Boches ; mais, quoi ! plusieurs fois on avait déjà essayé de s'installer là-haut... il avait fallu en partir en laissant des cadavres sur le terrain... Non, vraiment, il valait mieux que Français et Boches restassent chacun sur un des versants de la colline.

Mais, dans l'escouade, il y a quatre ou cinq « jeunots » qui ne tiennent pas en place et font les malins. Ecoutez Aubouin affirmer : « Les Boches ! s'ils nous voyaient là-haut, ils fiche-

raient le camp comme des lapins », et Tschieret lancer d'une voix de défi : « Trois copains pour me suivre et la crête est à nous »; et chacun renchérit.

Ces cocoricos durent depuis huit jours. Ah! les mamans qui écrivent à leur fils : « Pas d'imprudence surtout », ne se doutent pas combien c'est difficile, le métier d'homme prudent. Aussi vous comprenez bien que Bourru ne va pas céder sa place dans l'expédition, lui à qui le général de division a dit un jour, en le décorant : « Ah! tu es Bourguignon, mon vieux; alors nous sommes pays... Les gars de chez nous n'ont pas peur, hein? » En cette minute solennelle, — pendant laquelle le général tortillait sa barbiche poivre et sel, — Bourru avait décidé qu'il serait brave jusqu'à la fin de sa vie.

Voilà pourquoi notre soldat et ses camarades se trouvent tous ce soir en train de creuser une tranchée là-haut... Oui, « ils y sont montés » — sans ordres d'ailleurs. Ça n'a pas été difficile : le guetteur boche dormait sans doute : aucune fusée éclairante ne les a dévoilés... Les « jeunots », tout en piochant, rigolent intérieurement :

« Ah! ce que les copains du régiment vont être épatés demain... Et le capitaine!... et le commandant!... et le colon! »

Bourru, lui, pense tout simplement : « Pourvu qu'on ait le temps de creuser son trou avant le crapouillotage... »

Mais s'il y a un dieu pour les ivrognes, les imprudents en ont un aussi. Pas un bruit du côté des Boches. Veine ! Les pioches mordent rapidement dans le sol bouleversé par les précédentes attaques et qui n'a jamais été « nettoyé ». Tiens, une vieille gamelle... un fusil rouillé... une capote... Soudain, la pioche de Bourru rebondit comme si elle rencontrait quelque chose d'élastique : « Je m'en doutais, grommelle le soldat, c'est un cadavre d'il y a trois semaines... C'est bon, mon vieux, je vais pas te déranger ! » Et Bourru creuse un peu à côté, de façon à laisser le cadavre dans le parapet : c'est plus convenable !...

Pan ! Pim ! Bing ! piaou ! Des grenades tombent à quelques pas des travailleurs. On se croyait caché ; pas du tout ! Le ciel entier vous voit et vous crache des pétards à la figure. Ça donne l'idée d'une haine aux aguets qui vous saisit traîtreusement.

Les jeunots se sont terrés. Si vous pouviez regarder en leur âme, vous verriez que la peur l'a submergée d'un seul coup, comme une vague qui s'abat sur un tranquille baigneur, quand la

mer se fâche subitement. Sous ce choc, les pensées sont noyées, l'âme ne voit plus clair, mais l'homme se défend et se redresse pour fuir.

Une ombre s'est levée sur la crête. Avant qu'elle eût bondi en arrière, Bourru a saisi le pan de la capote du soldat affolé qui se sauvait.

— Hé !... où que tu cours comme ça ?

— Je... je... j'ai oublié... ma... mon... bidon.

— Je te prêterai le mien... Tu ne vois donc pas que les Boches nous manquent !

C'est vrai. Dans l'ignorance de l'endroit précis d'où vient le bruit qui les a alertés, les Allemands lancent leurs grenades « trop court » et elles roulent sur la pente. Oui ; mais, quand il fera jour, les Boches rectifieront leur tir... Le travail continue avec acharnement, chacun sent que sa vie va dépendre, tout à l'heure, de la profondeur de son trou.

Le jour se lève ; on domine toute la plaine, rose sous le soleil, et la tranchée ennemie, qui est à vingt pas.

« Voilà le moment où ça va barder », pense Bourru... En effet, les grenades allemandes tombent plus près...

Faut-il répondre aux Boches ? Problème ! Sous nos projectiles, ils se tairont peut-être, accablés. Mais il se peut aussi que leur fureur augmente,

qu'ils s'acharnent à avoir le dernier mot. Or, ils sont mieux approvisionnés que nous, puisqu'ils sont dans leurs tranchées, tandis que nous, quand nos musettes seront vides, ce sera difficile d'avoir d'autres grenades. D'autre part, si nous bougeons, nous allons faire repérer nos abris qui sont bien minces encore... Ces soldats, sur cette crête, sont perplexes comme un homme pris dans un vol de guêpes et qui reste figé en pensant : « Ne les agaçons pas ! »

C'est décidé, on restera coi. Mais combien pénible est cette immobilité anxieuse quand, d'un moment à l'autre, une grenade peut vous arriver sur la tête... On en sue aussi fort qu'à la corvée de rondins, en plein midi.

« Oh ! et puis, zut, c'est trop fatigant de ne rien faire ! »

Bourru a saisi une grenade. Et, de la main droite : tac ! il en frappe le percuteur sur la paume de la main et la « balance » aux Boches...

Et maintenant tout éclate, tout siffle, fume, pète...

On voit une tête de Boche dépasser :

— Hé ! à toi, tire-le... Non, à moi !

— Et à moi j'te tire ! et à toi j'te tire !

On ne voit que des bras prendre leur élan,

des corps s'aplatir, des hommes se déplacer... Les Boches répondent.

— Hé! vieux... passe-moi une de tes grenades.

— Tiens, prends ma musette pleine, j'ai le bras amoché, j'en peux plus.

Ça sent la fumée, une fumée qui donne la fièvre et racle la gorge.

Attention! Jolly! à tes pieds... ramasse-la...

Il était temps, la mèche de la grenade fusait près du soldat. Adroitement enlevée, elle est rejetée du côté de l'ennemi... Ce Jolly, quel type! Il a installé une boîte de grenades à côté de lui, des vieilles : modèle 1914, à rugueux. Il en a suspendu une dizaine au quillon de son fusil, avec des lanières de cuir munies de crochet. Ça fait comme une grappe... de grenades, des vraies, alors, celles qui viennent d'Afrique et qu'on vend chez les marchands de fruits. De temps en temps, il empoigne un engin, tire dessus; le rugueux s'arrache, et pan... voilà un cadeau de plus pour les Boches qui « s'écrase » en arrivant.

Flac... flac... deux engins allemands viennent de tomber près de Jolly. L'un est rejeté vivement; l'autre va suivre le même chemin; le soldat l'a encore dans la main, il fuse... Baoum!... la gre-

nade a explosé... la main de Jolly disparaît dans la fumée...

. . . .

— Ah ! vous voilà, les brancardiers ! Eh bien, il n'est pas trop tôt. Tenez, emmenez donc Jolly et dites, en descendant, qu'on nous monte des grenades.

— Moi, j'en irais bien chercher, dit un jeune homme qui tremble un peu.

— Mais non, mon petit, reste. On va nous servir à domicile, comme des princes.

— Dis donc, Bourru, ça chauffe ! Crois-tu qu'on puisse tenir longtemps ?

— Jusqu'au traité de paix ! la bleusaille. On y est, faut qu'on y reste. Allez, tape et t'occupe pas du reste...

— Ah ! chic ! v'la Grossou qui s'amène en rampant, avec des musettes pleines de grenades.

— C'est pas tout ça, les gars, dit Bourru. Faut en mettre un coup, tous ensemble, pour les faire taire.

On se concerte pour organiser un jet simultané qui démoralise l'adversaire parce qu'il se sent accablé de tous les côtés.

Pan ! pan ! pan ! première rafale... A la cinquième, silence complet du côté des Boches... Il n'est que sept heures du matin, et l'échange

de grenades n'a pas duré plus de vingt minutes.

— Ah ! ces messieurs ne veulent plus jouer, dit Lachard ; quel dommage !

Les jeunes rient nerveusement. Leur effort a été si grand, leur semble-t-il, que sûrement il ne doit plus rien rester à faire aux corps d'armée voisins. La guerre est finie, bien finie... L'un d'eux propose timidement :

— Maintenant qu'on a prouvé aux Boches qu'on les possède, si on s'en allait... ça serait peut-être plus prudent.

— Je ne veux pas, dit Bourru ; vous avez voulu venir ici, restons-y !...

XI

LA CAVE DU GÉNIE

Voici les images que Bourru en conserve... Une solide cave d'une maison du village, au-dessus d'elle tant de débris se sont accumulés qu'ils forment matelas contre les obus, c'est pourquoi le génie y dépose ses explosifs. — Elle résistera bien deux mois au bombardement. — Quand il y a attaque et qu'on est en réserve, on y va attendre son tour d'entrer en ligne. Un poste de secours est installé dans un coin. On regarde les blessés avant d'aller sur le parapet, à l'endroit même où ces agonisants ont reçu le baiser de la mort ! Que voulez-vous, cette cave est la seule où l'on soit en sécurité là-haut, il faut bien l'utiliser au maximum. Au dehors les obus éclatent, la terre tremble...

Bourru ne pense pas, dans son âme il n'y a que des images. On apporte un blessé.

— Il est touché au ventre, dit le brancardier.

L'homme geint, pousse de petits cris, on le dévêt, son ventre apparaît, il y a tant de sang sur la peau qu'on ne voit pas le trou de la blessure. Ah! le voici... là, doucement on applique les compresses de pansement, puis on laisse le blessé tranquille. Il gémit encore, mais bientôt les petits cris diminuent de vigueur, on dirait un chanteur qui descend la gamme. A la lueur de la bougie, on le voit pâlir, jaunir... jaunir, puis cesser de gémir ; un brancardier saisit la main qui retombe inerte : « Il est mort, dit-il, mettez-le dans une toile de tente... on le descendra ce soir ou demain. »

A côté, on déculotte un autre blessé ; un éclat lui a labouré une fesse, la blessure semble une bouche monstrueuse aux lèvres énormes, rouges, saignantes.

Plus loin, un infirmier fouille les morts, rassemble leurs porte-monnaies, leurs carnets, leurs portefeuilles, il en fait l'inventaire rapidement ; dans ses mains on voit passer des photographies, des boucles de cheveux, des lettres.

— Laissez-moi, laissez-moi, crie un soldat qu'on amène. Je veux y retourner... Ah! les cochons de Boches ! Il ne faut pas qu'ils puissent dire qu'ils m'ont eu.

Et au milieu de son visage ensanglanté on

voit deux yeux qui flambloient sous l'excitation.

— Ah! mon vieux, raconte un autre, c'est la guigne. V'là deux heures qu'on était dans le trou d'obus... il y avait un mur en face, j'étais sûr qu'il n'y avait plus de Boches. Pan! j'ai senti un coup de poing sur l'épaule, j'ai même cru que c'était Mazel qui me tapait dessus; je ne puis m'expliquer d'où qu'elle est venue, cette balle.

— Hé bien! quoi — déclare un brancardier à un blessé qui crie, — ne gueule pas comme ça, tu as la blessure filon, veinard, va!... trois mois à la Côte d'Azur dans des draps blancs.

Le jeune médecin Bonjean, adoré de tous les troupiers pour sa bravoure et son dévouement, est là. Depuis huit jours, il a reçu la croix d'honneur si bien méritée. On apporte un blessé dont la jambe fracassée ne tient plus que par quelques lambeaux. Le docteur se met en devoir d'achever l'amputation. Soudain, le blessé se réveille du coma, ouvre les yeux, voit le ruban rouge tout neuf sur la poitrine du médecin.

— Monsieur le major, dit-il d'une voix faible, justement je désirais vous féliciter... permettez-moi de profiter de l'occasion...

— Non! non! hurle un autre, je ne veux pas mourir... Maman, maman, au secours!

Beaucoup d'autres blessés ne disent rien du tout...

— Que c'est long! que c'est long! murmure Bourru, vivement qu'on sorte de là...

Mais tous les soldats ne sont pas de cet avis; cette cave du génie, tout le monde la connaît comme un abri sûr en cas de bombardement. Dès qu'un crapouillotage devient intense, on se sent irrésistiblement attiré vers elle. Ah! pouvoir s'y engouffrer au moment où une volée d'obus s'abat sur vos talons, quelle sensation! le souvenir que vous en gardez vous hante comme celui d'une volupté.

Aujourd'hui que ça chauffe, quelques hommes viennent vers la porte de la cave, mais quoi! on ne peut y laisser entrer tout le monde. Le sous-officier du génie crie :

— Voulez-vous f... le camp!

— Laissez-moi entrer, rien qu'une petite minute... disent les plus faibles.

Parfois, le ton de voix est si pitoyable que le sergent laisse entrer l'affolé pendant quelques minutes. Alors l'homme reste là, essoufflé, tremblant et silencieux; il regarde dans le fond de la cave le groupe des blessés éclairés par les bougies.

On ne sait pas ce qu'il pense... D'ailleurs per-

sonne ne pense, dans la cave du génie, on y attend, on y souffre, on y emplit ses oreilles de cris et ses yeux de visions qui, plus tard, se transformeront peut-être en pensées...

———

XII

LES RELÈVES SE SUIVENT

Je pourrais continuer à vous montrer Bourru dans les humbles détails de sa vie quotidienne; vous verriez alors mon guerrier dans ses occupations monotones de soldat de tranchées. Les « séjours en ligne » succèdent aux « repos », interminablement. Quinze jours là-haut, quinze jours dans les cantonnements et ainsi de suite. Cela vous semblerait profondément banal, aussi je préfère peindre à grands traits.

Les relèves s'ajoutaient les unes aux autres, cela introduisait dans la vie du soldat des divisions solides. Les régiments se relayaient comme des équipes de travailleurs qui creusent le tunnel du métropolitain ; on ne comptait le temps que par relève. On ne disait plus : le mois dernier, la semaine prochaine, le mot « relève » avait remplacé toutes les désignations de période de temps en usage dans le langage civil.

Les occupations des combattants elles-mêmes se ressentaient de cette stagnation; elles avaient pris une forme administrative, bureaucratique : tout était prévu, organisé. Oh! le sinistre mot: « Organisation »; c'est celui que les Boches prononcent avec orgueil; ils disent que leur civilisation en est à la période de l'organisation; et pour les battre, il a bien fallu les suivre sur ce terrain. Mais alors, quelle perte! La guerre n'a plus cette auréole romanesque, cet imprévu qui la rendait si attrayante quand nous la lisions dans les mémoires des soldats d'autrefois. Finie, la gaie fantaisie des hussards en chevauchée dans les campagnes où l'on découvre mille occasions de rire et de se battre. Maintenant Bourru va au combat comme à l'atelier, de telle heure à telle heure et, quand il n'est pas « en ligne », il faudrait vraiment qu'il se passât des choses extraordinaires pour que cela l'intéresse.

Au cantonnement, pendant la période de repos, les troupes reprennent la vie de garnison, l'exercice quotidien, les revues, les embêtements.

En ligne, les bataillons alternent dans les diverses positions, tantôt à Vauquois même, à l'est ou à l'ouest, tantôt dans les positions de seconde ligne, le Bois-Noir, la Maize, les Allieux. On va là chacun son tour.

Un des sujets de conversation favoris est de supputer si l'on ne fait pas plus de service que son voisin. Chose curieuse ! interrogez les hommes du ..e régiment, ils vous prouveront que leur régiment est toujours « sacrifié », c'est-à-dire qu'il fait douze heures ou vingt-quatre heures de séjour dans les tranchées de plus que le régiment voisin. « Ah ! les types du ..e, affirment les poilus, ce sont de sacrés veinards, ils sont pistonnés... jamais plus de quinze jours en ligne, tandis que nous, on reste seize jours ! dix-sept jours !... »

Mais si vous allez faire une enquête dans ce régiment privilégié, on vous prouvera exactement l'inverse. Bourru se laisse aller, lui aussi, à cet état d'esprit. Fréquemment, il grogne contre le sergent, le chef de section qui le met au créneau plus souvent qu'à son tour. C'est à lui, prétend-il, qu'échoient toutes les corvées désagréables. Qu'il s'agisse de passer une nuit à piocher pour relever un parapet écroulé, c'est Bourru qui marche, qu'il s'agisse d'aller chercher des gabions, des rondins à quatre kilomètres de là, Bourru est bon, Bourru par ci, Bourru par là, on dirait qu'il n'y a que lui dans l'escouade. Ah ! le caporal sait bien qu'il n'est pas un « rouspéteur », pas de danger qu'il com-

mande Faraud, parce que celui-ci l'enverrait « à la gare ». Mais il faudra que ça finisse ! la prochaine fois, Bourru est décidé à ne pas se laisser commander de corvée en dehors de son tour. Il affirme à son ami Revel qu'il rouspétera, qu'il réclamera au lieutenant, au capitaine, au commandant, au colonel s'il le faut ! Mais allez donc, il y a une prédestination secrète pour chacun de nous. A peine Bourru a-t-il proclamé ainsi ses droits à l'égalité de traitement, que le caporal vient lui dire :

— Eh ! Bourru, va donc à la soupe.

— C'est bon, on y va, grogne le soldat.

Les conversations se ressentent de cette monotonie de vie. Pas de grands sujets, on se satisfait à commenter les petits événements du jour. Ainsi, aujourd'hui, un gros potin court dans les abris de la 6e compagnie qui est en deuxième ligne à la Maize. Il paraît que le capitaine a renvoyé son ordonnance Mézerette. Evénement formidable !

Cela était dans l'air, à vrai dire : depuis quelque temps le « vieux » engueulait Mézerette plus que d'habitude. Quand on passait devant le poste de commandement, on entendait l'officier crier : « Mézerette, bougre d'idiot, où as-tu

fourré ma brosse à dents ? tu t'en sers pour astiquer tes bagues d'aluminium, bougre de cochon, va ! apporte-moi de l'eau et plus vite que ça... » On se disait : « Ça barde pour le falot de Mézerette. » Mais ce qui a fini, paraît-il, par tout casser, c'est que le « vieux » a surpris son ordonnance en train de vider une bouteille sur laquelle il y avait écrit « Force morale. Souverain en cas de crise. Qualité extra ». Mézerette, depuis longtemps, avait parlé de cette bouteille placée dans la cantine de son patron ; ça l'intriguait, il y a goûté un jour, c'était de l'excellent cognac. Juste comme il buvait à la régalade, le capitaine est venu.

— Oh ! mon vieux, s'exclame Fabri, quelle engueulade il s'est fait servir, Mézerette ! Si tu avais entendu ça..... »

Pendant huit jours, cette histoire fera le tour des tranchées. Mézerette déclare à tout venant que ça lui est bien égal de reprendre sa place dans les corvées ; mais ce n'est pas vrai, il est très penaud. Par qui le capitaine va-t-il le remplacer ? Grave question qui se rattache à cette autre également importante, la « question des filons ». Quelques soldats sont toujours en quête d'un emploi ; on n'imagine pas ce qu'il faut intriguer, parlementer, tirer des plans quand on

veut être conducteur, cuisinier, infirmier, ordonnance. Lahurie se propose invariablement pour toutes ces fonctions ; n'importe quel filon lui serait agréable, pourvu que ce ne soit pas en première ligne... Que voulez-vous ?.tout le monde n'en pince pas pour les crapouillots.

Bourru, lui, est trop fier pour demander un filon ; il est paysan bourguignon, dans le civil « il ne sait que cultiver ses champs et ses vignes », comme soldat, il ne connaît que le métier de guerrier ; c'est chez lui une sorte d'orgueil. Dans son for intérieur, il ne serait peut-être pas fâché d'être conducteur, il aime les chevaux, mais tant de gens intriguent pour avoir cet emploi qu'il préfère s'abstenir franchement de toute demande. Il en ressent d'ailleurs une profonde satisfaction intérieure. Heureusement, le type Bourru domine dans la compagnie ; ces braves gens pas très débrouillards, mais d'esprit lucide au créneau, sont la solide matière dont la France est pétrie, ils le savent et en ressentent une satisfaction de conscience dont ils jouissent âprement.

On allait ainsi, les jours poussant les jours, les petites préoccupations remplissant les intervalles que laissent entre elles les heures tragiques, les attaques, les bombardements

Devant cette description de vie monotone, peut-être allez-vous répéter le cliché qui tant de fois agaça les poilus :

— En somme, votre plus redoutable ennemi, n'est-ce pas ? c'est le vide de ces longs jours, l'ennui.

Et en vous disant cela, vous vous représentez mentalement ce sentiment d'ennui que vous connaissez. Halte-là ! nous voici en pleine équivoque. La faute en est à la langue française qui veut exprimer avec un même mot des sentiments différents. L'ennui ! en disant ça, vous voyez un brave bureaucrate quelconque qui bâille derrière un guichet d'administration. J'ai entendu de braves femmes s'apitoyer avec les mêmes émotions, les mêmes phrases, sur l'ennui qui peut accabler un infirmier de garde somnolant dans un hôpital de l'arrière que sur le soldat qui « s'ennuie » au créneau, à vingt mètres des Boches. L'identité de mots nous fait croire à l'identité d'émotion. Au nom de Bourru, je proteste. Ce que vous, bonnes âmes, appelez l'ennui du soldat de tranchées est quelque chose d'infiniment tragique. Ah ! que je voudrais avoir le temps d'écrire un volume, rien que sur l'analyse de ce sentiment ; j'aimerais à essayer de projeter quelques lueurs sur cet aspect ténébreux de l'âme

du soldat, mais quoi ! vous le voyez bien, je note quelques traits de la vie de Bourru, vite, très vite, comme quelqu'un qui se dépêche d'inscrire sur un carnet les courses qu'il a faites dans la journée. Cependant laissez-moi vous dire qu'une chose donne de la profondeur à l'ennui du soldat, c'est l'intuition de la mort qui rôde...

On s'en va, des jours et des jours, des semaines et des semaines, dans le secteur, on rencontre une tombe, un trou d'obus, des batteries tirent, on sait que d'un moment à l'autre une salve d'obus ennemis peut s'abattre là dans le sentier que vous traversez, sur cette guitoune de planches qui vous abrite en deuxième ligne. Hier, les cuisines ont été bombardées, avant-hier, c'étaient les batteries de montagne ; quand on monte à la crête, à l'endroit où l'on prend le sentier pour aller au Mamelon blanc, les balles sifflent ; pas mal de camarades sont tombés déjà ici et pourtant nous sommes en deuxième, troisième ligne ; en ce moment, on ne se bat pas, on fait son service de soldat d'arrière et, dans les bois, on fabrique des gabions, des claies, on porte des rondins, besogne pacifique de bûcheron ; non, vraiment, on n'est pas au danger ; Bourru n'a pas besoin de courir pour se garer des crapouillots ; je vous le répète, en ce moment, son ba-

taillon est en deuxième ligne, à trois ou quatre kilomètres en arrière de la ligne de feu. Mais demain, il montera là-haut, à l'Est, où l'on trouve toute la collection des dangers qu'offre la guerre moderne... puis après, il redescendra au cantonnement, puis il remontera...

Et cela continue, continue des semaines, des mois. Certes, Bourru s'ennuie et il ne vous avouera pas que cette menace perpétuelle de la mort est un élément de son ennui, il est trop fier pour ça. Mais moi, je pense ceci : l'homme tend à vivre de toute la force que sa race a accumulée dans ses fibres. Il veut durer, aller loin, le plus loin dans l'avenir; par sa volonté, il mate toute cette puissante poussée de son être vers la vie, il lui dit : « Je veux que tu te taises, moi, je veux que tu restes dans ce bois, où d'une minute à l'autre un obus peut m'anéantir. » Ça ne va pas tout seul, il est obligé de parlementer :

— Vois-tu, mon pauvre vieux corps, toi tu ne comprends que la vie simple, tu voudrais t'en aller d'ici, tu me pousses constamment à cette fuite. Le matin, quand je me réveille, c'est parce que tu n'es pas content, que j'ai cette amertume à la bouche, rien qu'en pensant à la nouvelle journée qui vient. C'est à cause de toi aussi qu'en

dormant j'ai des cauchemars, où je me vois au milieu d'obus, écrasé sous mon abri ou râlant abandonné dans quelque coin. Que veux-tu, ma vieille carcasse, nous sommes là, restons-y... Tu ne peux pas comprendre, toi qui n'es que matière, toutes les raisons qui font que nous sommes là. Aussi je ne te les dirai pas, d'ailleurs je ne le pourrais pas. Je sens ça comme venu du lointain de mon passé...

Déjà quand nous étions gosses et que l'instituteur de Bligny, M. Hérard, nous parlait de l'Alsace-Lorraine, ça commençait, tu n'étais plus le maître, quelque chose en moi naissait qui, un jour, serait plus fort que tous les désirs de vivre... cela s'appelle, paraît-il, le patriotisme ; c'est une chose très compliquée... Tu te souviens, il y avait au village un brave homme, le père Baret, il nous raconta un jour qu'en 70 les Prussiens s'étaient présentés au village au moment où il était au cabaret en train de jouer au billard.

— Je n'interrompis pas ma partie, disait-il, et pour leur faire voir que je n'avais pas peur d'eux, je fis un magnifique carambolage au nez d'un sous-officier prussien qui entrait dans le café. Mais je serrais très fort la queue de billard ; s'il m'avait insulté je la lui collais sur la gueule !

Hein, comme tu tressaillais, quand le père Baret racontait cette vulgaire histoire au petit enfant que nous étions. Et puis, il y eut les livres d'images, la Saint-Baldoux, fête patronale du village, où le curé, en chaire, parlait des ancêtres, l'histoire de France, les discours du député qui parlaient de justice sociale, civilisation, liberté, égalité...

Vois-tu, mon pauvre vieux corps, c'est toutes ces choses-là qui sont inscrites en nous et qui nous obligent à rester ici dans cette contrée d'Argonne où il tombe des obus.

Et puis aussi, vois-tu, les autres y restent bien, il faut faire comme eux. Et puis, quoi, après tout, tu es forcé de rester là ! Mais tu n'acceptes pas ça facilement, il faut que je te mate. Si je te laisse la parole, tu me parles constamment du passé radieux, de l'avenir plus magnifique encore, tu me montres ma mère pour m'attendrir, tu pousses dans ma tête de grands mots comme Vie, Bonheur, Paix, Calme..., tu me peins des tableaux où je me vois heureux, au milieu d'un groupe d'amis, le verre en main, sous la treille. Aussi, tu me parles d'amour, de famille, d'enfant... Ah ! ce que tu tiens à la vie, jouisseur va ! A chaque instant, il monte dans ma conscience comme un désir de vie qui se heurte à

une image de mort. Je le suppose, bien entendu, car moi... je ne vois rien de tout ça. Je vois simplement le paysage plus gris, le ciel plus sale de nuages, j'entends le grondement du canon plus sinistre ; je suis bien fatigué et je trouve la soupe mauvaise. Je rêvasse en attendant la nuit prochaine, pendant laquelle je dois faire une corvée de rondins, là-haut !

Mon air doit être assez lugubre puisque Ladoué me crie : « Hé, Bourru, secoue-toi ! je parie que tu t'ennuies, tiens je vais te passer un tuyau que le cycliste vient de me confier. Il m'a dit comme ça... « tu sais, le bruit court que la guerre ne durera pas toujours ! »

Et Ladoué éclate de rire.

— Allons, conclut Bourru, vivement que l'heure de la corvée arrive, qu'on s'occupe à quelque chose ; je crois bien que j'ai le cafard, ce soir.

XIII

AU CRÉNEAU

Bourru, soldat de 2ᵉ classe, sort de son trou de bonne heure comme tous les matins. A peine sa tête a-t-elle dépassé le ras de la tranchée, qu'il se frotte les yeux et s'exclame : — Tiens ! la neige ! — Instantanément, son visage s'est épanoui de surprise joyeuse, car ce n'est pas le paysage triste et jaunâtre d'un hiver vieilli qu'il a sous les yeux, mais bien la première neige de l'année, fraîche, pimpante, gaie sous le soleil. La nature s'est mise en travesti pour rire un peu...

Bourru regarde la campagne... Bien qu'il soit là depuis des mois, il y a bien longtemps qu'il ne l'a « vue » avec les yeux de l'esprit. Voyons ! je vous le demande, quand on est une bonne machine à tuer du Boche, a-t-on le temps de distinguer les belles formes qui vibrent dans les vapeurs des vallées, ou dans les lointains forestiers ?

Mais aujourd'hui, Bourru reste figé dans une contemplation admirative. Une vieille phrase de ses cahiers d'écolier trotte dans sa mémoire : « La nature a revêtu son blanc manteau d'hermine... » et cela déchaîne en lui tout un défilé de visions émouvantes : ses joies d'enfant quand il roulait une grosse boule de neige, les veillées en famille à la ferme, au coin du feu, en buvant du vin blanc et mangeant des marrons... dehors la bise s'aiguisait les dents, les chiens hurlaient lugubrement, et les filles peureuses cherchaient instinctivement le regard des gars solides... Les vieux racontaient des histoires très longues : on avait le temps, c'était l'hiver, une saison de vacances qui devait durer... durer... jusqu'au printemps. Puis, au jour de l'an, il y avait des étrennes que la mère donnait avec des larmes dans les yeux... Tout est naïf, charmant... blanc, dans l'âme enfantine de Bourru...

Soudain : — floc ! boum ! — un gros obus éclate bêtement dans la neige, à quelque distance, incongru comme une grossièreté que lâche un balourd dans un salon où l'on récite un poème rare, noble et doux...

— Hé là ! le gros noir ! ta gueule, ferme ça... tu me gênes !

Mais c'est en vain que Bourru essaye de rat-

traper la chère et douce vision... son âme est redevenue brutale et farouche, ainsi qu'il convient à un homme qui va boire son « jus », puis après, se rendre au créneau où son tour l'appelle.

Bourru arrive au créneau.

— Ah, te v'là! dit le camarade relevé.

— Rien de neuf? demande Bourru.

— Y a « Fritz » qui tire par ici, fais attention, fais-toi pas repérer.

— Y a pas de danger!

Et la relève est faite. Un homme s'en va, heureux d'aller s'étendre pendant quelques heures, tranquille, au fond d'un souterrain; un autre homme s'est placé à côté d'une petite ouverture qui donne du côté de l'ennemi.

Bourru regarde autour de lui : le parapet de la tranchée n'a pas changé. C'est toujours la même muraille de sacs de terre et de gabions placés pêle-mêle au mépris des lois de l'équilibre; des rondins étayent la muraille aux points où elle penche trop : ainsi elle durera encore quelques heures, peut-être même quelques jours, jusqu'au prochain « crapouillotage » qui l'écroulera.

Le créneau est là, dans cette muraille : une mince fente entre deux sacs de terre placés de travers exprès, afin que le trou semble un effet du hasard. Pour éviter que l'ouverture, vue de

l'extérieur, ne se découpe sur le ciel, on y fait pendre, du côté intérieur, un sac vide qui forme « voile photographique » ; quand l'observateur regarde, il a le voile derrière la tête et, pour le Boche d'en face, il n'y a rien de changé dans la couleur de la muraille.

Bourru se dit : « Il faut que je voie ce qui se passe », mais il attend encore quelques instants... Ça a l'air très simple, de risquer un coup d'œil à travers une fente... Mais quand on sait que Blanchard, Renaud, Cortu et tant d'autres ont reçu une balle dans la tête précisément au moment même où ils regardaient... eh bien... on a beau s'appeler Bourru et avoir la croix de guerre... on hésite !

Oh, pas longtemps ! Avec précaution, Bourru passe sa tête derrière le voile : la muraille ennemie, faite de sacs pareils aux nôtres, est à trente mètres. En avant d'elle, des débris innombrables, des vieux gabions, des fils de fer entortillés, des chevaux de frise que la neige ne parvient pas à dissimuler complètement. Au loin, la plaine immense toute blanche, semée de petits boqueteaux noirs ; à l'horizon, un clocher, des collines dont les jolies lignes s'harmonisent pour faire un piédestal bleu sombre à de légers nuages blancs.

— Et dire que ce pays-là, c'est le nôtre ! Ah,

il faudra bien qu'ils le rendent, les voleurs! — Une seconde, Bourru a l'âme violente d'un seigneur féodal qu'on a dépossédé d'un beau domaine.

— Si encore je voyais un de leurs créneaux, à ces c....... là! je leur allongerais un coup de fusil... — Mais impossible de discerner une fente dans le mur d'en face.

Bourru baisse la tête et se retire; il était temps... « flac! »... une balle vient de passer juste par l'ouverture; le voile troué donne un témoignage irrécusable du danger couru.

L'homme a pâli et chancelle, son cœur bat à petits coups, ses mains tremblent. Vous vous en étonnez? Peut-être croyiez-vous qu'il fallait au moins l'explosion d'une torpille de 100 kilos pour faire peur à un brave? Car Bourru est brave; il va le prouver, sans avoir besoin de monter sur le parapet en criant : « En avant! »

Cet humble soldat reste d'abord cinq minutes à répéter bêtement : « Ah! bien, ah! bien, je l'ai échappé belle! ». Puis, une autre idée lui vient : « Il faut regarder de nouveau... et par ce créneau-là... car justement le « crapouillotage » de la nuit a bouché les autres... »

Comprenez-vous maintenant qu'il faut peu de chose pour se classer parmi les héros? Bourru,

tout seul dans son coin de tranchée, sous ce ciel d'hiver, dans le silence matinal que troublent à peine des coups de fusil isolés, va-t-il déplacer sa tête de quinze centimètres pour regarder dans le trou ? Il lui serait si commode de s'asseoir au fond de la tranchée !...

Un quart d'heure après, le lieutenant de ronde surgit inopinément... Bourru sort la tête de dessous le voile d'où il observe l'ennemi et annonce flegmatiquement :

— Rien de nouveau.

— Bien... continuez, dit l'officier.

Et le soldat se replace de l'autre côté du voile, devant l'ouverture d'où l'on voit des corbeaux planer sur la campagne...

XIV

LA VISITE DU COLONEL

Bourru et ses camarades sont en train de creuser une nouvelle tranchée. Au cours de la dernière attaque — il y a quelques jours — ils ont réussi à avancer de dix mètres, c'est épatant! Mais quelle situation! une vraie tranchée pour casse-cou. Pour y aller, il faut d'abord ramper dans un boyau de trente à quarante centimètres de profondeur, se glisser sous un rail qui servait de support à un abri défoncé, passer ensuite par-dessus une vieille poutre, toujours en rampant, et à ce moment, pas plus de vingt centimètres de terre pour vous protéger, on risque d'être vu de Cheppy... Enfin on arrive dans la tranchée.

Ah! elle ne se creuse pas vite, cette tranchée, la terre est dure, il faut travailler couché, les balles sifflent. Pour activer les hommes, le sergent Goupy a eu une idée lumineuse :

— Eh ! les gars, dépêchez-vous d'arranger proprement la tranchée, on vient de me prévenir que le colonel va passer.

Le sergent a inventé ça, mais vous savez, quand on a à faire travailler des hommes, on emploie les trucs qu'on peut.

Depuis ce matin, les soldats ne parlent que de cette visite, cela leur paraît invraisemblable.

— Penses-tu qu'il viendra, le colo, mais il faudrait qu'il soit fou ! dit l'un.

En effet, à chaque instant, il arrive de ce côté une volée de grenades et le « zim-boum » de Cheppy tape ferme.

— Bien sûr que non, qu'il ne viendra pas, dit Bourru, d'abord moi, à sa place, je ne viendrais pas me faire amocher ici pour rien.

— Ah ! tu sais, dit Lachard, on ne sait jamais avec lui, il aime tant faire des excentricités.

Lafut, dit la Gnole, qui a encore sur le cœur une punition de quinze jours de prison pour une « cuite » récente, grogne maussadement :

— Moi, je vous dis qu'il viendra et qu'il trouvera encore le moyen de nous fiche dedans !

— En tout cas, si jamais il arrive jusqu'ici, le père Cuny, il lui faudra un sacré culot, conclut un autre.

— En attendant, travaillez, ordonne le sergent.

Oui, on travaille, mais dans quelles conditions ! Bourru place un vieux créneau allemand sur de la terre qui s'éboule, à bout de bras il essaye de donner un équilibre stable à cette masse de fer sur laquelle les balles s'aplatissent.

Soudain, on entend une voix saccadée et familière :

— Eh bien ! les gars, ça va ?

C'est le colonel. Comme toujours, il est d'un chic impeccable, moustache cirée, vareuse ajustée, d'un bleu d'azur, des manchettes blanches ; sans souci du règlement, il a son képi éternellement neuf avec des galons d'or et sous la visière, deux yeux brillants, volontaires, fixent Bourru, près duquel il vient de déboucher par le boyau.

Mais ça ne doit pas intimider Bourru, car à peine le colonel vient-il de surgir, qu'il sent la main du soldat le saisir par le pan de sa vareuse et en une seconde, rudement, le colonel est jeté à terre.

Il était temps : sur le parapet, à un mètre derrière l'officier, une grenade fusait. Sans le geste du soldat obligeant le colonel à s'aplatir, il y avait une vacance de chef de corps de plus dans l'armée française.

— Merci, mon vieux, dit le colonel, tu m'as

sauvé la vie, tu auras une citation. Mais tu m'as fait salir ma vareuse et ça m'embête; pour ta punition, tu viendras la nettoyer, puis déjeuner avec moi.

— Quand je te le disais, confie Lafut à Bourru, après le départ du colonel, quand je te le disais qu'il fouterait dedans quelqu'un !...

XV

LES TOMBEAUX DE SEPTEMBRE 1914

Les cantonnements où les régiments de Vauquois allaient au repos étaient de petits villages de la Meuse qui, en temps ordinaire, n'eussent pas retenu cinq minutes l'attention d'un touriste. Ils se ressemblaient tous, Auzéville, Jubécourt, Ville-sur-Cousance, Julvécourt, Ippécourt : une rue bordée de granges, aux murs de torchis, où les soldats vivaient entassés sur de la mauvaise paille. A quoi bon vous raconter cette vie insipide des jours de repos ? Ces petits événements qui la remplissent sont banals, vous verriez Bourru, comme tous les autres préoccupé d'améliorer son existence matérielle. Il va chez la mère Dupont ou le père Minard acheter des œufs, du lait, il s'ingénie à trouver un « bon coin » dans un grenier, il se lamente sur la malfaisance des rats qui, la nuit, viennent mordre les mains des dormeurs, il se plaint de ne pas

rencontrer une hospitatité assez cordiale chez les « Meusiens », mais quand il quittera le village, il s'en ira tout attendri en disant : « Ce sont de braves types, tout de même. » Non plus, je ne m'étendrai sur les exercices, les manœuvres, le cauchemar des soldats.

Mais parfois, au-dessus de cette existence monotone, des heures graves s'élevaient entraînant des âmes vers le rêve. Les tombes des soldats de la bataille de septembre 1914 en étaient le prétexte. Je vous disais tout à l'heure la banalité de ces villages meusiens, mais au moment même où j'écris, voici que ces paysages deviennent infiniments émouvants. Il y a deux ans, on s'est battu ici, les troupes de la Défense mobile de Verdun contre l'armée du Kronprinz. Comme c'est loin, la bataille de la Marne, en 1914!... du temps où les soldats avaient des pantalons et des képis rouges, cela semble un passé fameux.

A chaque séjour à Ville-sur-Cousance, à Jubécourt ou à Ippécourt, Bourru sentait que les camarades morts au début de la guerre appartenaient déjà à l'histoire. Une auréole glorieuse les éclairait. Et cependant il avait été mêlé à leurs rangs. Cela lui donnait l'impression bizarre d'être un vieillard qui se souvient d'avoir connu, dans sa jeunesse, des personnages illustres.

Aussi quelle attirance possèdent ces tombes sur les soldats ! Les plus frustes d'entre eux sentent « quelque chose qui les secoue en dedans », comme dit Bourru, lorsque le hasard les met face à face avec une croix de bois plantée au milieu d'un champ. Et il y en a de ces croix ! Sur les croupes, dans la plaine, elles se pressent l'une contre l'autre parfois. En certains coins quelques-unes s'élèvent isolées, farouches, semble-t-il.

Tenez, suivons Bourru en promenade avec quelques autres dans une petite vallée à quelques kilomètres de Julvécourt. C'est une après-midi d'automne où les puissances mystérieuses de la nature nous contraignent à la méditation attendrie. Le petit groupe de soldats foule des plantes agonisantes ; au loin, la voix de la canonnade monte comme l'immense plainte d'une contrée qui souffre. Une mélancolie douce pénètre ces hommes, qu'ils goûtent comme un plaisir, tellement elle contraste avec les brutalités de la bataille coutumière.

Près d'un buisson, ils aperçoivent soudain une tombe : un tumulus caché dans l'herbe, une croix à demi penchée et sans inscription, un vieux képi délavé annoncent seuls le repos éternel d'un héros de la bataille de septembre. Tout

autour, dans la vallée profonde, le silence, la solitude, l'ombre glacée... Les arbres semblent s'arracher à ce bas-fond de mort où les herbes pourrissent. On devine la terrible emprise de la terre sur le cadavre : il s'enfonce dans le sol, se dissout dans la matière. Bientôt toute trace de lui aura disparu et, là où le drame d'une agonie humaine s'est déroulé, le passant de l'avenir ne verra plus qu'une mer végétale étalant ses vagues indifférentes.

Les soldats se sont arrêtés, des sentiments confus agitent leur âme; ils seraient bien incapables de les formuler; mais est-ce qu'ils ont besoin de mots pour sentir la mélancolique poésie d'un tombeau? Voyez-les donc, ces Bourrus, immobiles et silencieux, devant cette croix; on dirait qu'ils écoutent une musique intérieure... Ce sont de pauvres paysans incultes, dites-vous? Je les vois comme de grands inspirés.

Sans doute, leur première émotion fut le réflexe égoïste de défense que notre volonté de vivre déclenche contre toute image de mort.

— Dire que je pourrais être à la place de celui-ci! pense chacun.

Mais maintenant, la mélancolie qui se dégage, irrésistible, du tombeau ennoblit le visage de ces hommes rudes.

Déjà, au village natal, c'était pendant les enterrements, à l'église, au cimetière, que Bourru sentait qu'il est autre chose dans la vie que de peiner sur le sillon comme une bête de somme. Toute la philosophie, toute la religion, tout ce qui est spirituel entrait dans son âme, à ces moments-là, comme un rayon de soleil dans un paysage embrumé. Des émotions, des idées se levaient, venaient de très loin du fond de son inconscient. Aujourd'hui, le même phénomène se produit. En méditant devant cette tombe abandonnée, Bourru accède à un sentiment nouveau, la crainte que son frère dorme inconnu, soit oublié pour toujours... Dans cette vallée désolée, le soldat devine l'implacable loi qui ordonne à la matière d'effacer même la trace du drame le plus grandiose. Et Bourru songe... Il voit dans cette vallée les soldats de 1914 s'avancer marchant au combat. Le cheminement est propice à l'approche défilée. Quelle émotion dans leur cœur ! Ils se regardent dans les yeux en francs camarades : sur eux la mort plane.

— Si j'y reste, disait l'un à son ami, tiens, voici l'adresse de ma femme, tu lui écriras.

L'autre indique à son tour la demeure de sa propre famille, un serrement de mains scelle le pacte. Tout à coup la mitraille s'abat, un soldat

s'affaisse, on n'a pas le temps de le secourir. Mais dans le cœur de ceux qui l'abandonnent, quel déchirement ! Dans un élan de farouche volonté, ils regardent une dernière fois leur camarade en jurant que cette image ne les quittera pas. La nature semble participer à ce solennel engagement, les arbres mutilés, les plantes arrachées, la terre en lambeaux, tout semble saigner d'une blessure inguérissable et la vieille prairie a le geste farouche d'une mère qui berce son enfant mort.

Ah ! non, le soldat ne sera pas oublié, car là-bas au pays, dans le cercle des amis, de la famille, quand la funèbre nouvelle a explosé, il a paru que le souvenir du héros était immortel, tellement était grande l'émotion des camarades, la douleur des parents.

— Et cependant, te voilà là, mon pauvre vieux frère, murmure Bourru, te voilà tout seul, oublié. Deux ans, à peine, ont passé et moi qui suis là, je ne sais même pas ton nom ! Où sont-ils, tes camarades qui avaient juré de se souvenir ? Morts peut-être ou blasés par d'autres deuils. Quelqu'un se souvient-il de toi : ta femme, ta mère, tes enfants ? mais qui sait ? déjà peut-être ton image se décolore dans leur esprit ! et l'hiver va venir, puis le printemps ; les laboureurs efface-

ront la trace des obus, l'alouette chantera, les arbres guériront, l'oubli total te submergera comme une cendre.

Non, Bourru ne dit pas toutes ces choses ! Mais il les sent, tantôt comme un attendrissement, tantôt comme une révolte contre l'injustice de la vie qui jamais ne se retourne pour contempler ceux qui resteront immobiles dans l'ombre.

Et voilà que, par ces attendrissements, ces révoltes, cet humble paysan monte à une vie morale supérieure. Bourru ne veut pas oublier ; en lui le culte des morts devient une pensée vivante.

Regardez-le maintenant, mon Bourru, le voici occupé à relever les croix, à arranger les tombes, à arracher les herbes folles du tumulus puis, la tête nue, il prie...

Maintenant, il revient au cantonnement, mais son âme reste bercée par une vague mélancolie. L'heure est venue de la fête du soleil couchant ; au loin, sur les chaumes, d'innombrables fils de la Vierge tendus au ras du sol forment un tapis soyeux, dans lequel le soleil laisse une trace resplendissante comme lorsqu'il disparaît dans la mer. Et les soldats pensent à cette autre trace brillante que doit laisser

le souvenir des camarades dans les âmes bien nées.

Sous la lumière oblique et ardente encore, chaque arbre éclate d'une couleur particulière. Les grêles bouleaux se dressent pâles et jaunes, presque diaphanes, les cerisiers flambent comme de rouges torches, la rousseur des chênes triomphe sur le vert sombre des pins. Ainsi la glorieuse lueur des soldats morts pour la patrie devrait éclairer les vivants, afin de mettre en relief les vertus propres à chacun.

Sur toutes les crêtes déroulées à l'infini tombe une paix et une majesté indicibles, toute la nature vibre d'une divine harmonie. O beauté éternelle de ce simple et grand spectacle ! Au moment où le soleil tombe mourant derrière l'horizon, est-il une âme, même la plus grossière, qui ne sente comme une révélation de puissance poétique, insoupçonnée peut-être ?

Aujourd'hui, Bourru et ses amis se sont attendris sur le souvenir d'un camarade, ils en seront marqués pour longtemps. L'esprit des morts continuera à les habiter et c'est peut-être ce qui vous explique cette étrange impression de noblesse que vous avez ressentie lorsque croisant Bourru, dans la rue, à Paris, il a fixé sur vous ses yeux profonds. C'étaient des yeux

qui souvent, pendant le repos à Jubécourt, à Ville-sur-Cousance, à Julvécourt, à Ippécourt, avaient regardé jusqu'au fond des tombes des camarades de septembre 1914.

XVI

UN « COUP DE MAIN »

Étiez-vous — étant enfant — celui qui grillait toujours de l'envie de partir en expédition dans les grands bois sombres, où votre mère avait vu des serpents hideux dont elle vous menaçait, et que votre imagination peuplait de bêtes plus monstrueuses encore... mais qu'il était si exaltant d'affronter?... Si oui, vous connaissez l'étrange excitation du risque qu'on frôle, et à peine avez-vous besoin de mes pauvres mots pour voir la flamme qui brille dans les yeux de Bourru pendant que le sergent Stokreisser lui parle mystérieusement, à voix basse, dans un recoin de tranchée.

— Oui, j'ai vu le colon. Y veut bien qu'on essaye d'enlever la sentinelle boche du petit bois. Y aura quinze jours de perm... c'est pour cette nuit, en es-tu?

Bourru a le cœur chaviré par la tentation,

mais il « fait des manières » avant de céder, comme quelqu'un qui tient à savourer sa chute.

— Ça dépend... avec qui qu'on sera?

— Y aura Huguenin, Dufour... Aubouin... La Volige... des types culottés, hein!... Et peut-être aussi Faraud...

— Oh! celui-là, grogne Bourru... faut se méfier!... il aura les foies, c'est sûr...

Toute la journée, le sergent parcourt les sapes du bataillon; en grand secret, il fait des offres, en décline d'autres... on parlemente. Un tel accepte, mais à condition que son copain sera de l'affaire; tel autre a des exigences de milliardaire américain à qui on propose une association.

Dix heures du soir. Les cinq hommes et le sergent sont près de la Cigalerie. Temps calme, nuit sombre, mais rien de trop. Au loin, le marmitage habituel; quelques claquements de coups de fusil.

— Je sens qu'on a le bon Dieu pour nous, dit Dufour; ça va réussir!

Les hommes sont armés de revolvers et de couteaux; les casques, recouverts de toile bleue pour empêcher la réverbération des fusées éclairantes; des toiles de tente et de la grosse ficelle.

Le sergent explique son plan : divisés en deux groupes, à vingt mètres l'un de l'autre, on va ramper droit sur le petit saule ; là, on tournera à gauche, à vingt pas de la rivière, et on arrivera au bois où se trouvent les sentinelles boches.

— Si je suis amoché, ajoute-t-il, Bourru prendra le commandement. Et puis, vous savez, on y va à fond... faut ramener une sentinelle...

Au moment de franchir le parapet, Bourru pense :

— C'est-y bête, me v'là encore embarqué dans une histoire à se faire casser la figure !... Je serai donc toujours le même ? j'avais pourtant juré la dernière fois que je ne recommencerais plus... Enfin, quoi, c'est pas le moment de renâcler...

C'est dur, cette marche rampante sur les mains. Au bout d'une demi-heure, on a les épaules arrachées, et cependant cent mètres à peine sont parcourus. Mais il faut se mouvoir lentement, pour éviter tout bruit.

Zut... voilà Dufour qui vient de faire rouler un caillou ! Une fusée éclairante s'élève. Les hommes, plaqués par terre, se retiennent de bouger et même de respirer. Si on les voit, la mitrailleuse va cracher...

La fusée s'éteint... rien... joie ! La respiration

reprend allègre, mais le silence paraît solennel ; on a peur de le profaner en se remettant en marche.

Le terrain est criblé de trous de marmites, obstrué de débris de toutes sortes. Allons, bon ! un vieux réseau de fils de fer tient encore !

Heureusement, Bourru a sa cisaille. Il se fraye un passage. Ce n'est pas très difficile... on est encore à cent quatre-vingts mètres des sentinelles ennemies... Tiens, un aboiement de chien...

— Ah ! les salauds, pense La Volige, ils ont des chiens de guerre qui vont nous flairer... nous sommes foutus.

Car vous avez bien compris, n'est-ce pas ? Si on est découvert à cent cinquante mètres en avant de la tranchée, plus moyen de se sauver en courant. On serait abattu avant d'avoir parcouru cinq mètres. La meilleure chance qui puisse vous arriver est d'attendre dans un trou, quelquefois pendant deux ou trois jours, le moment favorable pour bondir jusqu'à votre tranchée.

Le chien se tait... Une lumière du côté de la tranchée allemande. Elle se déplace. On la voit passer successivement derrière les créneaux. Est-ce que, par hasard, les Boches prépareraient quelque chose de notre côté ?

Enfin, nous voici près du petit saule déchiqueté. Plus que cent mètres à faire.

Soudain, une grenouille saute dans le ruisseau. Avant d'avoir réfléchi une seconde, Faraud a lâché son coup de revolver.

— Bougre d'idiot, pense Bourru, j'avais bien dit qu'il aurait les foies...

Instantanément, la fusillade se déchaîne. Tac, tac, tac ! De chaque côté, les mitrailleuses fonctionnent, les balles sifflent.

Heureusement que nos gaillards sont des malins. Ils savent bien que, la nuit, les mitrailleuses font du tir rasant pour pouvoir atteindre les hommes couchés. Quatre des patrouilleurs se sont aplatis dans un trou. Bourru, qui se trouvait près du saule, ne voyant pas de trou, a grimpé dans l'arbre et se confond avec le tronc. Les balles passent en nappe au-dessous de ses pieds, triturant la couche d'air qui le sépare de ses camarades.

Au bout d'un quart d'heure, la panique de feu se calme. En somme, « ils » n'ont rien vu ; pas de raison pour que ça dure. Mais il y a tout de même de quoi rafraîchir les ardeurs. Faut-il continuer ? On se concerte.

— Moi, je continue, dit Aubouin. Je veux aller en perm...

La marche rampante continue, plus lente encore. On approche... les sentinelles ennemies doivent être à dix ou quinze mètres, derrière ce machin noir qu'on croit distinguer. Les mouvements des hommes sont souples et lents comme ceux d'un chat qui s'apprête à bondir.

Soudain, celui de tête s'arrête. Il vient de voir, là, à un mètre devant lui, un réseau de fils de fer qu'on ne soupçonnait pas, et qui semble entourer l'emplacement des sentinelles. Pour se protéger, les Boches se sont encagés comme des bêtes de ménagerie.

— Ah ! malheur ! Comment les atteindre ?

Stokreisser et Bourru, la tête à quinze centimètres du sol, contemplent avec désespoir les fils de fer auxquels sont suspendues de vieilles boîtes de conserve... le moindre choc va ébranler toute cette ferraille et donner l'éveil...

Bourru sent un goût d'amertume dans la bouche. C'est le signe de la défaite morale; Napoléon, assistant à la débâcle de Waterloo, le ressentit au même titre que Bourru constatant que sa patrouille va manquer.

Soudain, un buste d'homme remue dans l'ombre, au-dessus du réseau ; c'est la sentinelle allemande qui, vaguement inquiète, regarde... Rien... calme plat... les patrouilleurs appuient

sur le sol leur corps allongé. L'ombre disparaît... Que faire?

Le sergent Stokreisser suit le réseau de fil de fer vers la droite, Bourru fait la même chose sur la gauche... Soudain le sergent a un tumulte de joie au cœur... Là, le réseau aboutit au ruisseau et ne se continue pas. Les Boches ont cru que la rivière était un obstacle suffisant pour protéger la sentinelle.

Un signe se transmet d'homme à homme, les patrouilleurs rampent tous vers le ruisseau. Sans un mot, on s'est compris... Doucement, oh! bien doucement... ils se faisaient glisser dans l'eau... Veine! Il y a tout au plus un mètre cinquante de profondeur... Mais quel potin on fait en avançant dans l'eau! C'est inimaginable... essayez et vous verrez.

Quinze mètres plus loin, on est à quatre pas des deux sentinelles... Elles sont là, dans l'ombre... les cœurs battent... Voici un arbre propice : Bourru aide Dufour, La Volige pousse le sergent...

. . . .

Eh bien! oui, au risque de vous faire sourire, je l'écrirai la vieille phrase clichée des romans-feuilletons : « prompts comme l'éclair » les soldats ont sauté sur les Boches... Cinq minutes

après, ils étaient tous deux ficelés, bâillonnés, roulés dans des toiles de tente comme de gros saucissons... Ils n'avaient pas dit : ouf! Et un rossignol, qui lamentait ses peines de cœur à quelques mètres de là, n'avait même pas interrompu son chant.

— Mais quoi ! — dit Stokreisser — on ne va pas emporter ces deux paquets-là, un est bien suffisant.

— Y faudrait « nettoyer » celui qu'on va laisser, chuchota La Volige ; sans cela, il va essayer d'appeler dès qu'on sera parti et, s'il donne l'éveil, nous allons trinquer en rentrant.

— Ben oui... faut lui faire son affaire, approuvent les soldats. Mourir pour mourir, vaut mieux que ça soit lui que nous... On est en guerre, après tout.

— Eh bien ! qu'est-ce qui se décide ?

— Moi, j'ai pas le courage, dit Bourru.

— Moi non plus, avouent les autres.

Et ils s'en vont — ces âmes sensibles — emportant un Boche et laissant sur place l'autre qui souffle comme un phoque derrière son bâillon.

XVII

LE PLUS RUDE DEVOIR

Lettre de Madame Charel au capitaine Lair, commandant une compagnie du ...e régiment d'infanterie.

Mon ami, comme je suis heureuse de savoir mon fils sous vos ordres ! Mon pauvre mari vous aimait tant !... Je sais plus d'un trait qui prouve votre bon cœur. J'ai le pressentiment que vous porterez bonheur à mon Luc chéri... Pensez donc ! mon fils, mon unique raison de vivre, le seul être qui puisse continuer la grande œuvre de son père...

Tout à l'heure, quand j'ai résolu de vous écrire, j'avais l'intention de vous dire que mon Luc est faible, maladif... qu'il rendrait plus de services dans un emploi sédentaire que dans la tranchée... Mais j'ai hésité ; tant de pauvres mères répètent ce touchant mensonge... Pourtant, c'est vrai, Luc est si délicat !... Mais non, je ne veux pas, je sais que votre conscience, si scrupuleuse, vous

dictera la conduite la plus droite; je sais que vous le ménagerez... Il faut bien qu'il reste des jeunes hommes dans la France de demain!... Vous le protégerez, comme jadis mon mari quand il vous rendit ce grand service... Pardonnez-moi, voilà que j'insiste lourdement. Mais quand je pense à l'atroce chose qui pourrait arriver : mon fils adoré, blessé, mourant, m'appelant dans la nuit, au soir d'une bataille, avec de grosses larmes dans ses yeux d'enfant... Alors, voyez-vous, un vent de démence souffle en moi. Oh! dites-moi que vous le protégerez, jurez-le-moi! Pensez donc, sa tête chérie percée d'une balle, c'est affreux! Rappelez-vous combien ils étaient doux, ces soirs d'autrefois, quand vous veniez, grand collégien de dix-huit ans, passer les vacances à la maison; nous allions le long de la rivière, avec Luc, encore enfant, qui courait dans les fleurs! Mais je suis folle... je ne sais plus ce que j'écris, ni que vous dire...

Non, je serai forte : je veux que Luc fasse son devoir, noblement, comme une grande âme qu'il est. J'en serai si fière! J'ai confiance; près de vous, je suis sûre que la mort n'osera pas me prendre mon pauvre petit.

Lettre du soldat Bourru à son camarade Jolly, à l'hôpital.

...Ç'a été une rude affaire, je te le garantis. Depuis que la mine avait sauté, nous étions là, les trois sections, dans la tranchée en marteau, tu sais, à gauche. Et ça crapouillotait, fallait voir ! Les « œufs de Pâques », « tortues », « queues de rats », « sacs à terre » radinaient sur nous, en vitesse. Mais on s'épatait pas trop, quand même. Le capitaine avait envoyé le caporal Taupin dans l'entonnoir, avec six hommes, dont le gosse Charel, de la classe 16, tu te rappelles? le petit protégé du capitaine, bien gentil, mais qui avait toujours des ampoules aux mains quand il touchait le manche d'une pelle. C'était leur tour de marcher, puisque la dernière fois c'était nous, tu en sais quelque chose, hein ! toi qui es dans des draps blancs depuis? A un moment donné, une grosse torpille vient éclater à côté de l'entonnoir.... baôum !... puis une autre, puis encore une autre; ça secouait les tripes bougrement. Alors, sans doute que les types dans l'entonnoir, y se sont dit : « Si les Boches continuent à nous en balancer comme ça, on est foutus », car, tout à coup, on les voit rappliquer de l'entonnoir au triple galop. Ils avaient les foies complètement retournés. Monchereau

reboulait des yeux comme un mouton écorché; le gosse Charel criait : Maman ! Maman !

Mais voilà-t-y pas qu'ils tombent juste sur le capitaine qui se tenait à l'entrée du boyau; tu le connais, hein? Juste, mais pas commode quand ça barde.

— Arrêtez ! leur crie-t-il, ou je vous brûle la gueule !

Et le voilà qui s'met à leur en raconter, fallait entendre ça ! « Des soldats comme vous... vous foutez le camp comme des lapins ! Si c'est pas malheureux ! J'aurais jamais cru ça des poilus de la 12e ! Je vais donner ma démission, je suis déshonoré !... Regardez vos camarades qui se moquent de vous... N'êtes-vous donc plus de ceux qui ont enfoncé deux compagnies boches le 1er mars? Allons !... devoir... sacrifice... France... », et patati et patata...

Y a pas à dire, le capitaine, dans ces moments-là, trouve toujours des boniments qui vous remuent le sang. Alors, voilà que les types se mettent à dire : « Pardon, mon capitaine... on y retourne... »

Et c'est peut-être pas dix minutes après que le petit Charel a été tué, dans l'entonnoir, par un crapouillot qui lui a ouvert le ventre.

Comme c'était un pistonné du capitaine, pour

faire plaisir au vieux, on l'a rapporté proprement dans une toile de tente et on l'a enterré à « la Barricade ».

Fragments du journal intime du capitaine Lair.

Luc est tué! le fils d'Alice et de ce grand esprit qu'était Pierre Charel... C'est atroce! Un doute me torture; il faut que je me mette devant ce papier pour essayer de voir clair en moi. J'ai peur d'avoir été trop brutal. Pauvre enfant! si gentil, quand il jouait autrefois, au temps de ces grandes vacances, où la vie m'apparaissait en promesses d'amour et de bonheur. Pauvre mère! que va-t-elle devenir? Son désespoir sera affreux, elle va m'accuser... Je n'oserai jamais la revoir!

Oh! j'ai besoin de me réfugier au sommet des idées que j'aime; là, je serai tranquille. Voyons, élève-toi, plane au-dessus des circonstances et de l'heure... N'ai-je pas fait mon devoir? Toute ma logique répond affirmativement. Je suis un chef de guerre; au nom d'un idéal supérieur, je commande à des hommes. On m'a confié leur énergie, afin de l'employer au mieux des intérêts de la patrie. Ma fonction consiste donc à capter cette énergie qui, suivant une loi de mécanique, tend à fuir par la voie de moindre

résistance. Mes hommes, comme tous les autres, ont besoin, à chaque instant, de fouetter leur volonté pour faire triompher l'esprit de devoir sur les instincts de paresse et de peur... Mon rôle est de les aider à cette victoire sur eux-mêmes; j'y parviens presque toujours en stimulant leurs nobles sentiments, si vibrants et si purs, mais, parfois... ah! parbleu, ce ne sont pas des mécaniques, mes soldats! mais des hommes comme moi! Comme tous, ils ont des moments où la Bête prend le dessus, — instants qu'ils regrettent amèrement plus tard, — alors, mon devoir, à ces moments-là, consiste à soutenir, même par la contrainte, la partie noble de leur âme.

En usant de tous les moyens possibles, je dois les empêcher de commettre la lâcheté qui les déshonorerait. C'est ce que j'ai fait aujourd'hui.

Je dois me féliciter. Le chef de guerre ne doit pas oublier qu'il se meut dans le domaine de la brutalité; celui qui céderait à l'attendrissement ne ferait rien de bon. Il s'agit en ce moment de la vie ou de la mort de notre race. Les individus ne comptent pas... C'est bien là le sens profond des ordres que nous donnent nos grands chefs, quand ils disent : « On devra mourir sur place plutôt que de reculer. » Voilà la voix de l'intérêt

général. Ah ! quel détestable sophiste me paraît ce philosophe qui conseillait « de considérer l'homme, non comme un moyen, mais comme une fin ». Il n'y a qu'une fin à assurer, à cette heure : la vie de la société française, condition de la vie de l'individu. Telle est la loi éternelle, et ceux qui l'ont fait appliquer autrefois surgissent dans l'histoire comme des bienfaiteurs de l'humanité... Je pense aux grands rois et aux généraux célèbres.

Mais ma logique, si implacable soit-elle, ne peut empêcher que mon cœur ne se brise quand je pense à ce pauvre Luc. C'était une âme si jolie ! Aujourd'hui, la peur l'avait pris, mais, quoi ! je sais ce qu'est la guerre : il n'y a pas d'homme capable d'être continuellement brave. Le plus pur héros a ses heures de défaillance. L'autre jour, n'avait-il pas été magnifique de hardiesse, ce gosse ? Et il m'était si dévoué ! Quand je passais la compagnie en revue, ses grands yeux s'attachaient sur moi et semblaient me dire : « Je vous aime, vous, mon chef, mon vieil ami... » Et, demain, il faut que j'écrive à sa mère qu'il est mort !

Ah ! il est facile d'être dur, pensent parfois les humbles que brutalise un tyran cruel ! Mais, qui dira jamais les rudes batailles qui se livrent

dans le cœur de certains chefs, quand ils ordonnent à leurs subordonnés de se sacrifier... batailles secrètes où le triomphe est si douloureux ! « Soyez durs ! » Combien, parmi ceux qui répètent ces paroles, ont vraiment compris leur sens redoutable ? J'entends être dur, non pas à la façon des lâches, qui font du mal et se sauvent, non plus comme ceux qui ordonnent la souffrance, — sur le papier, — mais être dur à la manière d'un vrai chef qui, sans faiblir, regarde couler le sang de ceux qu'il aime... parce qu'il le faut...

Cette dureté, je l'ai eue aujourd'hui ; tout mon esprit l'accepte ; elle est le devoir ; demain, je recommencerai s'il est nécessaire. Mais, à cette heure où je suis seul, puisque les larmes qui me montent aux yeux m'empêchent d'écrire, j'ai bien le droit aussi d'aller pleurer..

XVIII

UNE MINE VA EXPLOSER

Ils sont là six soldats et un caporal dans le petit poste de l'Est, vous savez, celui qui se trouve à moins de vingt mètres des Boches... On y est d'ailleurs parfaitement tranquille à cette minute précise.

Bourru vient d'exposer une fois de plus sa théorie favorite :

— Moi, j'aime mieux être en première ligne parce que, quand ça crapouillote, c'est toujours la deuxième ligne qui trinque. Nous, on n'a qu'à regarder les crapouillots qui passent par-dessus nos têtes.

Et, puisque tout est si calme, chacun s'occupe selon sa fantaisie ; limant une bague, lisant une vieille lettre, se grattant le dos, regardant les nuages, les soldats « tuent » le temps.

Autour d'eux, comme décor, imaginez les piles de sacs de terre, formant parapet, que les jour-

naux illustrés vous ont montrées maintes fois.

Tout à coup, arrive un sergent qui, à voix basse — on ne parle jamais haut dans ce petit poste — dit :

— Hé ! les gars... faudra ouvrir l'œil tout à l'heure ; paraît que les Boches vont faire sauter une mine de ce côté, peut-être à vingt ou trente mètres, on ne sait pas au juste. Dès que ça aura giclé, faudra vous précipiter dans l'entonnoir, nous viendrons à la rescousse après.

— Ah ! bon ! disent les hommes.

Penchez-vous en esprit sur ces soldats : vous les connaissez, ce sont ces troupiers qui se rencontrent partout : Bourru, un vigneron bourguignon ; Grossou, le maçon d'allure si lourde qu'il paraît toujours empêtré dans son mortier ; Huguenin, dont les joues se sont pâlies pendant les années d'atelier ; Richard, blondinet de la classe 15, qui reçoit des lettres parfumées de sa jolie maman ; Gruppeau, le caporal, un fermier de Brie... enfin, quoi : tous, en bloc, de l'humanité banale, avec ses défauts et ses petitesses. Si un moraliste les classait sur l'échelle de la valeur morale humaine, sûrement qu'il ne les placerait pas au-dessus de la moyenne.

Mais un sergent vient de dire trois phrases : tout change ! Dans quelques instants, un gouffre

de feu va peut-être s'ouvrir sous les pieds de ces hommes... pas un n'a envie de s'en aller... ils restent stoïques et muets.

Comprenez-vous quel bond formidable ils viennent de faire dans la hiérarchie de la noblesse et de la vertu? Tout à l'heure, c'étaient des soldats qui pensaient à leur soupe ; maintenant, ce sont des héros qui regardent sans faiblir les immenses perspectives morales du sacrifice volontaire.

Cette brusque élévation aux plus hautes régions de la moralité, voilà le sublime drame que nous devrions voir si nos regards savaient regarder au delà des apparences. Mais tout comme moi, sans doute, vous ne discernez chez ces hommes que des gestes insignifiants et même ridicules : l'un d'eux mâchonne vite et a l'air d'avaler sa salive difficilement, un autre a laissé tomber la bague qu'il limait et ne s'en aperçoit pas, un troisième ouvre la bouche en bâillant sans arrêt. Grossou répète machinalement :

— Ça va barder, ça va barder.

— Écoutez, dit le caporal Gruppeau, v'là comment on va faire. Approvisionnez vos fusils, prenez-moi des grenades dans vos musettes... vos bidons sont pleins, hein? Quand ça sautera, tout le monde se « tapissera » derrière le para-

pet. Si on saute aussi... eh bien ! on sautera ; mais si on n'est pas touché, tous ensemble nous courrons dans le trou. Alors, à ce moment, faudra « en mettre » pour f... des grenades aux Boches tant qu'on pourra.

Ces recommandations faites, le silence règne dans le petit poste. Cependant Vanneau, qui a l'oreille contre terre, prétend qu'il entend des coups sourds, juste au-dessous d'eux...

L'attente continue... Que les minutes sont donc longues !... Les soldats sont assis, le fusil entre les jambes ; souvent leurs regards s'abaissent vers la terre, comme si on pouvait déjà voir les premiers jets de la rouge lueur. Est-ce possible que ce sol rude et solide sur lequel ils s'appuient puisse éclater comme une bulle de savon ?

En regardant longuement dans les yeux de Bourru, il me semble y voir des images défiler : une maison de paysans qui rêve au bord d'une vigne devant une grande plaine... un saule creux et deux noyers, près de la porte de la cour, lui donnent un aspect poétique. Sur l'escalier, un peu cachée par l'ombre de la treille, voici la mère de Bourru avec sa figure douce et inquiète de paysanne toujours en tourment de l'avenir. Elle regarde dans le soir pour voir si son fils attardé

dans les champs ne rentre pas encore. Dans la cuisine, la soupe bout... La bonne vieille maman ! C'est elle qui, l'autre jour, a envoyé un mandat, prétendant — mensonge pieux — « qu'elle avait bien trop d'argent pour elle ».

— Pauvre vieille, pense Bourru, la voilà toute seule pour « aller aux vignes », comme aux premiers temps qu'elle était veuve ! Dire que, plus tard, il se pourrait qu'elle attende tous les soirs — jusqu'au bout de sa vieillesse — celui qui ne serait pas revenu de la guerre... Ses petits yeux clignoteraient en vain du côté de l'horizon d'où rentrent les travailleurs, et la soupe « ne serait pas sur le feu », car elle n'aurait pas le courage de la préparer...

Bourru regarde Grossou qui paraît mélancolique :

— Eh bien ! quoi, vieux ! faut pas s'en faire ! Je parie que tu penses encore à ta « Berrichonne » — ainsi Grossou nomme sa femme.

— Je m'en fais pas... mais faut ben dire au revoir à sa femme, si on saute.

Richard, lui — si jeune et si plein de vie — est persuadé, sans savoir pourquoi, que le petit poste ne sautera pas...

Mais il n'est peut-être pas nécessaire que je poursuive mon récit? Une mine qui saute, c'est

un événement banal ; tous les jours, le communiqué vous l'annonce. Vous imaginez très bien, n'est-ce pas, les deux éventualités ? Ou bien le petit poste se trouve juste au-dessus du fourneau de mine, et alors... détournez les yeux de cette bouillie affreuse... ou bien la sape était à côté, et dans ce cas, vous ne doutez pas que Bourru et ses camarades vont se précipiter dans l'entonnoir.....

XIX

OCCUPATION D'UN ENTONNOIR

Les Boches durent être bien penauds quand la mine explosa : « l'entonnoir » se produisit à peine à quinze mètres en avant de leur ligne, dont le parapet fut même fortement endommagé. Cela arrive souvent : représentez-vous le mineur qui creuse sa galerie : craignant l'ensevelissement, l'asphyxie, le camouflage, il se hâte d'achever son périlleux travail ; si le chef ne contrôle pas minutieusement, la mine explose loin de son but.

Les Boches furent étonnés, dis-je : c'est une simple supposition, car la peur fut infiniment plus forte que la surprise.

Précipitamment, ils abandonnèrent cet élément de tranchée dont le parapet ne les protégeait plus...

Bourru et ses cinq camarades se sont tapis au fond de leur trou. Huguenin, au bruit de l'ex-

plosion, a une brusque envolée de mémoire vers l'instant tragique où jadis la lueur rouge d'une catastrophe fulgura dans son atelier. Richard ferme les yeux pour ne pas voir les blocs de pierre qui voltigent en l'air ; Grossou enfonce son épaule encore plus profondément entre les deux sacs de terre qui le protègent ; un autre a le geste de repousser les pierres avec ses mains.

C'est bien une atmosphère d'accident qui baigne le drame..., mais ici les ouvriers ont trop l'habitude du risque professionnel pour se laisser annihiler longtemps.

— Allons-y ! les gars... crie le caporal.

Les mains s'appuient sur la muraille de sacs de terre, les corps bondissent, trébuchent, se relèvent... voici les soldats dans le trou de cinq mètres de diamètre ; une épaisse fumée a masqué leur mouvement.

Instantanément, l'atelier s'organise :

— Allez, là... vous deux... montez de la terre sur le bord du trou pour faire un parapet... Toi, Bourru, surveille du côté des Boches... Richard ! installe donc les grenades toutes prêtes.

La tâche de ces hommes est simple : rester dans l'entonnoir jusqu'à ce que les camarades de l'arrière aient creusé un boyau qui réunisse

la tranchée française et l'excavation où ils se trouvent. C'est enfantin comme problème tactique ; mais sachez qu'à partir de cet instant, ces six hommes ne doivent plus compter que sur ce futur boyau pour rentrer dans les lignes, car les balles vont raser le sol.

Maintenant que les dernières fumées de l'explosion s'élèvent vers le ciel, les Allemands cherchent à revenir dans leur tranchée. Ce n'est pas facile, le « crapouillotage » est déchaîné sur toute la position. Grenades, pétards, torpilles, crapouillots sillonnent l'air, si nombreux qu'on ne sait d'où ils viennent.

Les six soldats, dans leur trou, travaillent dur... Toutes les trente ou quarante secondes, Richard et Huguenin jettent une grenade dans les tranchées d'en face, pour empêcher que les Boches la réoccupent. Bourru tire sans arrêt... Grossou et un autre renforcent le parapet. Pas un de ces hommes ne parle... Si vous guettez des mots héroïques, vous perdez votre temps, et si vous voulez des attitudes sublimes, allez ailleurs. En vérité, ici, c'est un atelier où peinent six bons ouvriers ; on n'entend que des « ha », des « hein », des grondements, des jurons..., et les visages sont très pâles ou très rouges, comme aux instants d'efforts...

Mais que font donc les camarades?... on ne les entend pas piocher... Pourvu que le boyau soit achevé avant que les Boches d'en face soient revenus !

— Vous inquiétez pas, les gars, — dit le caporal — faites votre boulot, et ça ira !

Ça se gâte pourtant; des grenades éclatent çà et là, pas très loin des soldats..., on devine qu'elles sont jetées hors de portée.

— Enfin, quoi ? vont-ils venir, les camarades? demande Richard.

Une, deux, trois grenades tombent, plus près encore de l'entonnoir, les éclats sifflent. Stupéfaction : elles viennent du côté français... C'est une section qui ignore que nous occupons cette partie du terrain.

— Arrêtez ! arrêtez ! nous sommes là ! crient les six hommes.

Les camarades ont reconnu leur erreur et ont compris la situation : on les entend creuser le boyau.

Mais un Allemand a dû se glisser dans la tranchée abandonnée, car voici que les points de chute des projectiles se rapprochent ? Soudain, Grossou porte une main à son cou, essayant de boucher un trou d'où le sang coule à flot : il s'affaisse sans dire un mot.

Immédiatement après, une grenade tombe au milieu du groupe : elle fume... elle va éclater... Prestement, le caporal la ramasse et la renvoie... il était temps !

Il faut chasser les lanceurs de grenades ennemis qui se sont installés à bonne portée en face. Huguenin pousse un juron, se lève pour mieux voir, et en cinq secondes, il lance dans les tranchées boches trois grenades « à cuiller », vous savez, celles qui éclatent en touchant le sol — croyez-moi, quand vous aurez à prendre une tranchée, employez toujours celles-là, ce sont les meilleures... Mais une rafale de balles a passé, et maintenant, accroupi au fond du trou, Huguenin contemple son bras qui pend : du sang coule par la manche.

Grâce lui soit rendue pourtant, car les grenadiers ennemis se taisent : ils ont dû être touchés ; seuls ceux qui sont hors de portée continuent à lancer leurs projectiles, qui touchent le sol à quelques mètres de là. Richard s'énerve...

— Allons, les copains, dépêchez-vous de piocher : on ne tient plus...

On entend les outils frapper le sol à coups redoublés, le travail doit être avancé : voilà trente minutes que cela dure. Tout à coup, Bourru dit :

— Il ne reste plus que dix grenades !

Il faut les ménager, pour tenir encore un quart d'heure au moins. Tiens... en voici une bien placée : un Boche montrant la tête, le projectile lui est tombé juste dessus...

Heureusement que le parapet d'en face s'est écroulé, sans quoi l'ennemi se serait approché depuis longtemps.

— Attention ! attention !... v'là un crapouillot pour nous !

Une torpille, qui se balançait en l'air, tombe à quelques mètres... l'explosion est formidable. On sent ses poumons éclater, sa tête se vider et le « coup de poing » dans la nuque, caractéristique du « souffle ». Des lueurs rouges, vertes, jaunes passent devant les yeux. Richard s'est dressé subitement, hagard..., la commotion le rend fou, c'est visible ! Dans son inconscience momentanée, il va chercher à se sauver... n'importe où... Bourru a juste le temps de l'attraper par les pieds et de tirer. Richard tombe à plat ventre : il était temps ! une rafale de balles passe comme un couperet de guillotine au-dessus du trou.

— Dépêchez-vous ! les copains, dépêchez-vous ! on n'est plus que trois !

Mais ces trois, sans arrêt, tirent et jettent des

grenades. Enfin, voici la paroi de terre qui s'écroule : le boyau est percé. Les camarades arrivent avec leurs musettes pleines d'engins : le trou va être organisé et, demain, vous lirez dans le journal : « A Vauquois lutte habituelle de grenades ».

XX

LE JARDIN SECRET

Oui, c'est vrai, Bourru ne parle jamais de ses rêves d'amour et, plus d'une fois, vous vous êtes étonnés en disant : ce Bourru, il doit avoir une âme de vieux garçon. Son silence a des causes plus subtiles; pour bien les connaître il faudrait pénétrer dans l'âme du soldat aux instants où il regarde avec une expression singulière des camarades qui écrivent à une femme, une fiancée. Sur le visage de Bourru, à ces moments-là, il passe une sorte de fierté et d'amertume, on dirait que le soldat résiste à une grande tentation, que cela lui brise le cœur, mais en même temps lui donne une haute estime de lui-même.

Voici ce que j'imagine. Bourru, lui aussi, avant de venir à la guerre, connaissait une jeune fille de son village dont le regard le troublait. Cela avait commencé, il y a bien

longtemps, il ne se rappelait plus quand; d'abord un sentiment doux de camaraderie, comme il y en a entre les filles et les garçons du même village; puis, Bourru avait bien été obligé de constater qu'il était plus heureux les jours où il avait rencontré Suzanne et que celle-ci lui avait souri.

Oh! jamais, il ne lui avait fait de déclaration. Dans les campagnes, on est prudent, on pèse bien les choses dès qu'elles peuvent devenir sérieuses. Or, Suzanne était la fille d'un fermier aisé; travailleuse, ordonnée, elle pouvait devenir sa femme, mais ça ne pressait pas; Bourru n'avait que vingt-huit ans, il voulait, avant de se marier, acquérir le petit domaine qui touche à la Maison-Rouge.

Quand cet achat serait fait, on verrait. En attendant, il se contentait de dire à la jeune fille chaque fois qu'il la rencontrait :

— Ah! te v'là partie, Suzanne...

— Mais oui, Louis, je vais là-bas rentrer nos vaches.

Et les deux jeunes gens allaient chacun de leur côté, le cœur en fête. Chacun d'eux secrètement était sûr qu' « ils se convenaient » et qu'ils se marieraient.

La guerre est venue, Bourru est à Vauquois.

Au début le soldat s'est dit : « Pas la peine d'écrire, je vais être revenu dans trois mois! » Après avoir vu la mort en face, Bourru a eu envie d'écrire à Suzanne, un désir fou lui prenait de déclarer son amour à la jeune fille avant de mourir. Mais une fierté l'a retenu... Quoi! aller quémander de l'amour, alors qu'on peut disparaître d'un moment à l'autre, ce serait de la faiblesse! « Si je lui dis que je l'aime, raisonne-t-il, elle m'aimera, je le sens; mais si je suis tué, elle souffrira et ça fera une pauvre veuve de plus, et sans avoir été mariée. »

Et pourtant, comme c'est tentant d'écrire des lettres d'amour! Il le voit bien tout autour de lui : c'est la grande occupation, aux heures de repos de tous les soldats. Il suffit de voir les yeux brillants et la rougeur des pommettes de ceux qui écrivent, pour deviner quels élans de tendresse ils formulent les uns péniblement, les autres fiévreusement. Ah! avoir là-bas une femme qu'on sent angoissée, douloureuse, révoltée contre le sort cruel qui vous menace, comme ça fait du bien!

— On dirait, grogne Bourru en parlant de ses camarades, que ça les amuse de savoir qu'une femme s'embête pour eux.

Il ne sera pas dit qu'il usera de cette consolation

de faible. Le fort, accablé par le destin, n'appelle pas une femme à son secours. Il y a en Bourru un vieil instinct de chevalier qui mettait son point d'honneur à écarter tout danger de sa dame. Mais c'est dur; parfois, quand Bourru pense à Suzanne, il s'attendrit en imaginant les phrases que celle-ci lui écrirait. Oh! elle serait courageuse, sûrement, elle lui écrirait : « Sois fort, Louis, je t'aime bien et ça te protègera dans la bataille. »

Oui, c'est vrai, pensait-il, si je lui écrivais, elle me répondrait ça, et peut-être bien que son amour me porterait la chance, qui sait? Mais la farouche volonté de paysan reprenait le dessus : « Pas la peine de faire une veuve avant le mariage. » C'était sa conclusion favorite. Cela apparaissait aussi dans son esprit comme une idée de justice. Il n'avait pas le droit d'attendrir le cœur d'une femme, lui semblait-il, de lui demander de l'amour tant qu'il serait menacé journellement de mort, comme maintenant. Ecrire une lettre d'amour à Suzanne, c'était lui promettre un homme, alors qu'il ne pourrait peut-être lui donner qu'un cadavre. Ainsi raisonnait sa dure logique de paysan. Et ma foi, je lui trouve une certaine noblesse, tant de gens autour de Bourru pleurnichent, pour obtenir

des apitoiements de femme, qu'il faut avoir de l'estime pour ce rustre énergique. Vous sentez bien, n'est-ce pas? quels trésors d'amour, mon Bourru réserve ainsi dans son âme. Ah! il ne galvaude pas ses sentiments, lui; ses habitudes de paysan leur font une enveloppe grossière mais solide. La guerre passera. Un jour peut-être, Bourru pourra dire à Suzanne : « Je t'aime »; il ne lui racontera pas toutes les raisons secrètes qui lui ont empêché de faire cet aveu pendant la guerre. Ce serait trop difficile. Il lui dira, redira, seulement, sa phrase favorite : « Je ne voulais pas faire de veuve avant le mariage », mais il sentira en lui une grande fierté, comme quelqu'un qui a réussi à accomplir pleinement un grand devoir.

XXI

LA PÉRIODE DES SAPES

Pour Bourru, qui est resté deux ans à Vauquois, il y a dans l'historique de la guerre sur cette position une époque capitale, celle qui marque le commencement de la vie dans la sape.

Je vous ai montré l'existence du soldat dans les mois qui suivent la prise de la colline ; on s'est installé rapidement, c'est-à-dire avec de modestes abris. Pour se défendre des crapouillotages, il n'y a pas d'autres ressources que la galopade vers la droite ou vers la gauche, à moins qu'on ne préfère l'illusion de la toile de tente. On en était arrivé à vivre avec l'obsession que le ciel était une menace perpétuelle. Ah ! pouvoir interposer des moellons, de la terre, des poutres entre soi et le ciel d'où tombaient les crapouillots, quel soulagement ce serait ! Vers le mois de juillet 1915, on commença à

creuser des sapes ; c'étaient tout simplement des tunnels étroits qui s'enfonçaient dans la colline ; avec quelle ardeur on y travailla !

Elles furent bientôt suffisantes pour loger des compagnies entières. Alors, on respira plus allègrement. Les hommes se tenaient dans les sapes toutes les fois qu'ils n'étaient pas de service, ils y étaient à l'abri de tout danger. Avec 6, 8, 10 mètres de terre au-dessus de soi, on peut dormir tranquille, faire réchauffer sa soupe, jouer aux cartes à la lueur des bougies.

Pour ceux qui aiment les contrastes dans l'existence, cette vie en offre de puissants, allant de l'extrême danger à la tranquillité parfaite. Ainsi, vous êtes en sentinelle en première ligne, un bombardement survient... Accroupi au milieu de sacs à terre, vous attendez l'heure qui marquera la fin de votre garde. Les obus tombent à droite et à gauche, à chaque minute on les entend venir de loin, du côté de Montfaucon. D'abord, une détonation lointaine, le « départ », un sifflement sinistre, puis l'explosion d'arrivée qui secoue la colline... Celui-ci n'était pas pour vous. Mais le suivant? Et les autres qui viendront après? Rien à faire cependant, qu'à attendre. Pourquoi bouger? L'endroit où vous irez serait peut-être celui où le prochain obus va tomber.

Résigné, on reste immobile, mais avec quelle émotion dans le cœur ! On a beau être un vieil habitué de Vauquois, ces minutes sont pour tous des instants de terreur — non, pardon, le mot est inexact ; la première fois, sous les obus, on éprouve une frousse intense qui paralyse toute pensée ; grâce à l'habitude, la peur devient plus raffinée, on est mieux qu'un paquet de chair écroulée d'effroi, mais bien un homme qui, avec lucidité, se dit :

— C'est pas possible que je m'en tire cette fois... leur tir a l'air d'être très bien réglé.

Et l'oreille suit les sifflements, et l'esprit apprécie les points de chute qui se rapprochent de vous...

Mais deux heures sont écoulées ; dans le boyau un camarade arrive... vous êtes relevé ! D'un bond, vous dégringolez la pente, vous entrez dans la sape ; oh ! bonheur, épanouissement de l'esprit et de la chair, là, plus aucun danger, vous pouvez vous endormir tranquillement sans même penser au camarade qui a pris votre place ; à quoi cela servirait-il de s'apitoyer sur son sort ? ce n'est pas ça qui empêcherait les obus d'arriver.

XXII

SÉANCE DE CRAPOUILLOTAGE

Comment ! Il en est encore d'entre vous qui ne savent pas ce que c'est?... et qui confondent avec « séance récréative?... » Eh bien! non, je ne m'esclafferai pas de leur ignorance naïve! Après tout, je la préfère aux gros rires de ceux qui croient savoir; ceux qui, donnant des bourrades amicales à un permissionnaire, lui disent : « Allons, racontez-nous votre dernier bombardement... vous avez dû rigoler, hein!... Que ce doit donc être drôle de se lancer, d'une tranchée à l'autre, des grenades, des pétards... En somme, ce doit ressembler à une partie de boules de neige entre gamins... Ne dit-on pas que les poilus sont de grands enfants insouciants?... »

Oh ! cette légende du poilu hilare, comme elle nous agace... Parbleu ! oui, nous « blaguons », mais faut-il donc insister pesamment pour montrer que le « bon mot » du soldat sous les obus

ne jaillit pas d'une heureuse digestion, mais bien de la volonté qui nargue la mort?... Tenez, voici le dernier crapouillotage auquel a assisté Bourru. Vous n'y entendrez pas de bons mots, mais ça vous fera peut-être mieux sentir le mérite de ceux qui ont le courage d'en faire à ces moments-là.

Il est 10 heures du soir... Bourru est guetteur en première ligne, à 20 mètres de la tranchée allemande... Tout est calme; la nuit d'hiver, opaque et humide; pas un bruit sur la position; le soldat attend... Il sait bien que, depuis trois mois, pas une nuit ne se passe dans la tranquillité... le bombardement va se déchaîner, c'est sûr. Quand? personne ne le sait. Est-ce dans quelques minutes ou dans quelques heures? Mystère... La tactique ni la stratégie n'interviennent ici; pas de plan préparé dans une cervelle de chef; ce qui fera sonner la minute fatale, c'est peut-être le simple caprice d'un homme qui sentira subitement se réveiller en son âme le besoin de tuer...

A 10 h. 15, une détonation dans les lignes ennemies...

— Ça va commencer, murmure Bourru.

Et si vous pouviez le voir, vous remarqueriez qu'il a pâli. Instantanément, d'autres détona-

tions se font entendre. Ce sont des torpilles, des crapouillots, des pétards qui s'élèvent dans le ciel et le strient de traits lumineux. Sur les 600 mètres que mesure le sommet de la colline, ces lueurs giclent sans arrêt... c'est le crapouillotage. On croirait qu'un dragon monstrueux, tel qu'on en voit sur les images du moyen âge, vient de se dresser, furieux, et de sa gueule sortent des éclairs.

Bourru regarde et écoute attentivement. Il faut se méfier que l'ennemi ne profite du bruit et de l'émotion pour faire un coup de main. Mais Bourru pense aussi à défendre sa peau. Que dis-je? non, il n'y pense pas... c'est son instinct qui vient d'engager la lutte contre la mort; lui, Bourru, obéit aux réflexes que déclenchent les sensations visuelles et auditives.

Une raie lumineuse pique-t-elle le ciel du côté de l'ennemi? C'est une torpille qui s'élève. Comme une comète, elle laisse derrière elle des particules de feu mais, arrivée au sommet de la courbe, la traînée lumineuse s'atténue, puis disparaît. Alors, on entend la masse qui, en descendant du ciel noir, violente l'air... Où va-t-elle tomber? les yeux fouillent en vain la nuit, pour courir se garer à droite... à gauche...

Baoum!... Ouf!...

La torpille est tombée au moins à 60 mètres de là. Les crapouillots peuplent l'atmosphère... Une simple mèche qui brûle en l'air signale leur passage... Ils s'en vont loin par-dessus Bourru.

Mais les grenades, les pétards, quelle vermine traîtresse !... On ne voit rien... on entend simplement : « flac », comme un caillou qui tombe à côté de vous, et avant qu'on ait le temps de réfléchir : « Pan !... Bsign !... Piaoû !... », ça éclate, ça siffle et ça pue une fumée à l'odeur d'éther, qui vous prend à la gorge.

Bourru en prend son parti ; bien blotti entre deux sacs de terre, il attend :

Ah ! où est-il, le bon temps où le crapouillotage n'avait lieu que le jour ? A ce moment-là, la bête monstrueuse dormait la nuit. Oh ! ce n'est pas que le bombardement de jour soit bien agréable, mais il y a un avantage : on voit... on suit des yeux les engins qui vous arrivent dessus, on devine où ils vont tomber... Alors, selon le cas, on galope à droite ou à gauche, tête levée vers le ciel.

Mais qu'y a-t-il donc ? Quatre soldats viennent de passer en courant dans le boyau. Ce sont des nouveaux... Au lieu de se tenir stoïquement à leur place, sous l'averse, voilà-t-il pas que ces imbéciles cherchent à se garer comme on fait en

plein jour... Ils ont cru qu'une torpille leur venait dessus. Alors, ils ont appuyé à droite. Voici que maintenant leurs yeux hallucinés croient en voir une autre à gauche... nouvelle galopade en sens inverse... Ils passent de nouveau comme un troupeau en panique.

Vlan!... un des peureux s'est empêtré dans son fusil, il roule dans la boue, ses camarades l'enjambent sans le voir.

— Hé ! bougres d'idiots!... crie Bourru, tenez-vous donc tranquilles!

Quelle imprudence ! il ne faut jamais crier en première ligne. L'exclamation de colère de Bourru a attiré l'attention des Boches, qui font pleuvoir des grenades sur le point où se débattent les hommes.

Bourru riposte ferme. Un des peureux, encouragé par son exemple, vient l'aider, puis un autre. Grenades, queues de rat, frou-frous, tortues, tout part, tout craque, tout pète... Quel tintamarre !...

Enfin, les grenadiers ennemis se taisent, mais les crapouillots continuent. Bien engoncés au milieu des sacs de terre, les hommes n'ont rien reçu, sauf un qui a « écopé » un éclat dans la joue...

Voilà une heure que ça dure; le crapouillotage bat son plein. En respirant, on avale autant de

poussière que de fumée, ça vous fait éternuer; on a mille cloches dans les oreilles.

Pendant que Bourru et les autres guetteurs se garent du mieux qu'ils peuvent en première ligne, les camarades de la section sont à 50 mètres en arrière, dans une sape.

Figurez-vous une caverne qui s'enfonce dans la colline comme un long tunnel. A l'entrée de la sape, la couche de terre protectrice est mince, mais à l'autre bout, les hommes au repos ont 20, 30 mètres de terre au-dessus d'eux... ils y sont tranquilles, indifférents au crapouillotage... mais non au confortable. Dieu, qu'on est mal dans cette sape! Les hommes, serrés, n'ont pas même la place de s'étendre; l'eau suinte le long des madriers qui soutiennent la terre; on marche dans une boue épaisse. Pour se reposer, les soldats se sont assis sur leur sac, recroquevillés, et sommeillent, la tête de l'un sur l'épaule de l'autre. Un veilleur est à l'entrée de la sape, prêt à transmettre les appels des guetteurs des premières lignes.

Au dehors, le crapouillotage fait rage.

— Attention! dit Bourru, en v'là une pour nous.

C'est une torpille dont la traînée lumineuse paraît juste en face des hommes... Tapis au fond

de la tranchée, la face contre terre, les oreilles et les yeux bouchés par les mains, les soldats attendent... Une détonation épouvantable! 100 kilos d'explosifs ! Tous les muscles se contractent pour faire plus petit encore l'individu blotti en lui-même et prêt à hurler de douleur...

— Ah!... Ah!... halète Bourru, en relevant la tête... elle a dû tomber sur la sape de la section.

Mais ce n'est guère le moment d'y aller voir... Et puis, après tout, la sape est solide...

... L'heure de la relève est passée... les camarades ne viennent pas... Bourru est inquiet : est-ce qu'il serait arrivé un accident dans la sape ?

Profitant d'une accalmie, le soldat descend les 50 mètres de boyau qui le séparent de l'abri. Mais où donc est l'entrée ?... la terre est bouleversée... le boyau est comblé... En tâtonnant, Bourru avance... Ah ! c'est bien ici... la torpille est tombée sur la sape ! Mais enfin... le tunnel n'a pourtant pas dû s'effondrer d'un bout à l'autre... Bourru cherche, rampe... la terre déchiquetée sent l'éther, et on dirait qu'il flotte aussi une odeur de sang...

Enfin, voici une fissure, une lueur confuse dans le fond... Bourru pénètre dans le tunnel.

Maintenant qu'il est à l'abri, il peut sortir sa lampe électrique de poche.

Horreur!... un camarade — celui qui veillait à l'entrée de la sape — est debout, coincé entre deux poutres; le souffle de la torpille éclatant, à l'entrée de la sape, l'a projeté avec une telle violence, que son corps martelé, mâché, aplati et mou, s'est collé à la paroi, incrusté entre deux poutres. Les vêtements sont déchiquetés, l'homme est devenu semblable à un paquet informe qu'on a bourré dans une fissure pour empêcher un courant d'air. Pas une plaie apparente : c'est le « souffle » qui a fait craquer les organes intérieurs.

Au fond de la sape, les effets ont été moins violents, mais suffisants tout de même pour arracher les poutres, tout bouleverser, et faire exploser, par contagion de choc, un dépôt de grenades.

Quelques hommes sont blessés... une poussière intense règne dans le trou, que perce à peine la lueur d'une bougie. Un homme, terrorisé, est immobile, les yeux hagards; d'autres soignent les blessés, en tâtonnant; un autre secoue la tête, prétendant qu'il n'entend plus rien, qu'il a le tympan crevé.

Heureusement, Bourru se souvient de la pré-

sence du marteau-piqueur mû à l'air comprimé, et qui sert à creuser les sapes... Il ouvre le robinet; l'air s'échappe violemment, en enlevant les poussières dans un courant d'air.

Mais j'en ai assez d'écrire cette histoire. Je crains que vous ne me preniez pour un reporter qui « corse » le compte rendu d'une catastrophe pour allonger la copie...

Eh parbleu! oui, notre guerre ressemble à une succession d'accidents d'usines, et nous le savons bien que nous manquons de « grandeur héroïque »... Quoi de plus banal qu'une séance de crapouillotage?

C'est bien l'avis de Bourru... Ecoutez-le plutôt, le lendemain matin, qui, tranquillement assis à l'entrée d'une sape, cause de l'événement de la nuit, en se chauffant à un pâle soleil de janvier :

— Y a pas à dire, tout compte fait, la position s'est rudement améliorée depuis six mois... Autrefois, fallait passer son temps à galoper dans la tranchée pour éviter les crapouillots... maintenant, on a des abris, des sapes. Y a bien quelques accidents, mais en somme, on est tranquille...

XXIII

UNE JOURNÉE DE SAPE DANS LA PÉRIODE DE MINES

Pas plus tard que la veille, on avait retiré d'une galerie de mines deux sapeurs du génie asphyxiés par des gaz venus sournoisement on ne sait d'où. C'est très curieux, à force d'être minée, creusée, fouillée, à force de faire exploser de la cheddite journellement dans la colline, la terre est saturée de vapeurs toxiques. Il y a des fissures qui vous amènent des fumées d'on ne sait où, il se forme des poches de gaz qui, un beau jour, se rompent, si bien qu'il arrive maintenant qu'on se trouve incommodé, asphyxié même, dans les sapes de repos, sans avoir le temps de dire ouf ! Cela démonte Bourru. Depuis qu'il y avait des sapes à Vauquois, il trouvait que la vie y était supportable ; en somme, autant recevoir des crapouillots sur la tête, en première ligne, à Vauquois qu'ailleurs. Mais maintenant,

plus moyen d'être tranquille, ces sacrés sapeurs ont vraiment inventé une fichue guerre !

Tenez, Bourru tout à l'heure dormait gentiment dans la sape ; il a trouvé un moyen épatant pour être à l'aise. Vous voyez bien le décor, n'est-ce pas ? Un tunnel étroit, un mètre cinquante environ, pour que le plafond résiste mieux aux bombardements ; on y descend par des marches d'escalier. Si vous avez à dormir là-dedans, votre première idée serait sans doute de vous allonger au fond le long de la paroi. Imprudent ! prenez cette lampe (c'est une boîte de conserve dans laquelle on a mis de l'huile camphrée destinée à la destruction des poux et une mèche) et, avec elle, éclairez le sol ; voyez, il est recouvert d'eau, vous n'allez pas vous coucher là-dedans ! Faites comme Bourru : il a installé une planche horizontalement dans l'escalier de descente, une extrémité repose sur une marche et l'autre est suspendue par deux fils de fer accrochés au plafond ; ainsi, vous défiez l'eau du dessous, mais dame, celle qui dégouline du dessus, vous n'y pouvez rien. Il faut vous résigner à laisser les gouttes d'eau vous tomber sur le nez... Enfin, quoi ! Bourru dormait ainsi placé, sans bouger, bien entendu, de crainte de tomber.

Mais, depuis une demi-heure, son sommeil est troublé; en s'endormant, il pensait :

— Pourvu que les gaz ne viennent pas dans la galerie. Avec ces ennemis mystérieux, sait-on jamais !

Or, voici qu'il rêve... il a un sac à terre sur la poitrine, il respire avec difficulté;... à un moment, le sac à terre se volatilise, mais il est en plein dans la fumée, ça le prend à la gorge, un engourdissement rend ses membres mous et lourds... Dans la demi-conscience du dormeur, il se doute de ce qui est arrivé : les gaz ! les gaz sont venus, il ne peut plus se sauver... il va mourir là. Que c'est donc malheureux ! mais quoi ! impossible de remuer ces bras et ces jambes de plomb...

Bourru, heurté par un camarade qui descendait l'escalier, se réveille tout à fait... Il y a bien une fumée, mais elle provient tout simplement de la lampe; c'est encore ce malin de Fougères qui a mis de la graisse pour les pieds en guise de matière éclairante, et ça « fumeronne ». Tout à fait réveillé et de mauvaise humeur, le soldat grogne à l'adresse de celui qui le frôle :

— Dis donc, tu pourrais pas faire attention en passant ? tu me réveilles.

— Mon vieux, répond l'autre en bougonnant,

je porte un sac à terre, si tu le veux, j'en écraserai à ta place.

Ces porteurs de sacs à terre n'arrêtent pas de passer, bousculant les dormeurs, les enjambant. Que voulez-vous? on continue à creuser la sape, le marteau frappeur à air comprimé gratte au fond pour agrandir la caverne; il faut bien enlever la terre qu'il désagrège.

— On étouffe, là-dedans, crie Bourru à ses copains.

Oui, mais dans les sapes, il faut s'y résigner, ou bien pratiquer des ouvertures et alors règne un courant d'air intense, ou bien se contenter de l'air lourd, stagnant et vicié. Cette dernière solution est généralement adoptée et c'est pourquoi, quand vous regardez Vauquois de loin, vous voyez une sorte de buée qui sort de certains points. Ce sont les entrées de sapes, ces buées sont la vapeur de la respiration des hommes qui vivent dans la colline.

Les Boches le savent bien et ils tirent continuellement sur les points d'où sortent ces nuages, afin d'atteindre les soldats qui entrent dans la sape ou qui en sortent. On y est habitué; néanmoins, chaque fois qu'il a à sortir de là, Bourru serre les poings, baisse la tête et fonce vite, très vite, dans l'ouverture qui mène au boyau.

Bourru a aussi une autre angoisse dans la sape, mais pourrai-je vous faire comprendre le subtil émoi dont elle baigne constamment son âme? Vous savez bien que, l'autre mois, à l'ouest, une mine boche a sauté, d'au moins quatre-vingt mille kilos; ça a fait un entonnoir de cent mètres de diamètre et de trente mètres de profondeur. Une demi-compagnie de chez nous a disparu; ce n'est pas la première fois que ça arrive. On dit que les Boches ont encore deux autres mines de cette importance à faire exploser, l'une au centre, l'autre à l'ouest. Naturellement, le génie de chez nous leur rend la pareille; tous les jours, on entend des explosions, mais il n'empêche que les mines boches existent peut-être ; on y pense constamment.

Déjà, pendant le repos, au cantonnement, cette idée hantait les esprits. Vous avez pu entendre dans les groupes de soldats ces bribes de conversation :

— Alors, on va à l'est, à la prochaine relève, disait Fougères à Bourru. Hein! on va faire du vol plané, ça va être rigolo.

— Tranquillisez-vous donc, renseignait Lachard, cette mine, c'est une blague; j'ai causé avec des types du génie, ils m'ont dit que ça n'existait pas.

— Ah! tu crois ça? disait Chomel, moi qui suis bien avec les secrétaires de l'état-major, ils m'ont dit que des prisonniers boches avaient prévenu que la mine était prête.

Certains soirs, un bruit se répandait comme une traînée de poudre dans le cantonnement : la mine a sauté, c'est le ...e régiment qui a trinqué... On plaignait les camarades, mais, ma foi, puisque le sort avait voulu que ça tombât sur eux... Or, le tuyau était faux, rien n'a sauté.

— Enfin, quoi! on y est, maintenant, dans la sape, pense Bourru, tant pis si elle saute.

Chose curieuse, alors qu'avant de monter en ligne, la mine faisait l'objet de toutes les conversations et que plus d'un visage pâlissait quand on l'évoquait, maintenant on en parle à peine. Tous ces hommes appliquent le procédé de défense classique en psychologie; ne pouvant supprimer en réalité le danger latent, ils le suppriment en pensée ou plutôt ils croient le détruire en ne l'exprimant pas. Mais il continue à agir tout de même dans l'âme de Bourru, c'est une de ces idées qui vivent en vous, à la fois cachées et présentes, et qui donnent leur empreinte à toutes nos émotions, à toutes nos pensées, même à celles qui leur sont le plus étrangères. L'homme menacé de la mine contre laquelle il est impuis-

sant est comme le pauvre cardiaque qui s'en va dans la vie en se disant : « Mon anévrisme peut se rompre d'une seconde à l'autre. » Cela jette de la grisaille sur la verdure du printemps, comme sur les ors de l'automne.

Mais surtout, n'allez pas croire que Bourru aille montrer ses sentiments à tout le monde, ah ! fichtre non ! Quand par hasard on parle de la mine, il plaisante sur les sensations qu'on se promet d'éprouver en faisant du vol plané à califourchon dans l'air sur un bloc de terre. Chacun montre les richesses de son imagination en brodant sur ce thème.

J'ai dit qu'on parlait peu de la mine, c'est vrai ; mais cependant, à chaque instant, il se trouve un soldat qui, par hasard — oh ! tout à fait par hasard — a entendu quelque chose, là, sous ses pieds. Ce n'est rien sûrement ; toutefois, on pourrait peut-être écouter plus attentivement. On n'a pas peur, mais si on entendait, on le dirait aux types du génie, ça leur rendrait service.

Tout le monde se tait et écoute.

— J'entends qu'on tape, dit l'un.

— T'es pas fou ? dit l'autre, c'est le crapouillotage de là-haut.

On s'en va tout de même avertir le lieutenant, qui va trouver le capitaine Laignier du génie, le

grand maître sapeur de Vauquois. Invariablement, le capitaine Laignier fait dire :

— Je vous assure qu'il n'y a pas de danger. Oui, mais s'il y en avait, le dirait-il ?

— Tenez, dit Lachard, faisons donc une partie de cartes, ça vaudra mieux que de penser toujours à votre sacrée mine ; on en deviendrait fou.

C'est pourtant vrai que, l'autre jour, un sergent est devenu fou ; il allait trouver son lieutenant toutes les cinq minutes en disant que la mine allait sauter. On l'a évacué.

— Allez, c'est dit... gronde Bourru, je ne veux plus penser à la mine.

Il se répète cette phrase intérieurement et son bras a des mouvements violents, comme lorsque vous faites des gestes menaçants pour écarter un guenilleux qui veut franchir la grille de votre parc.

Mais soudain, on voit les bois de la caverne remuer tous ensemble et craquer comme si une poussée venant de droite les abattait ; une autre poussée les ramène à gauche... Les bougies se sont éteintes... C'est la mine qui saute ! Tous les hommes se sont contractés en boule, la gorge serrée, les épaules remontées, comme pour résister à l'écrasement... Deux autres poussées, l'une à droite, l'autre à gauche, suivent les pre-

mières ; puis, les oscillations diminuent d'amplitude, rien n'est écroulé ; on rallume les bougies, les hommes se regardent.

— Eh bien, si c'est la mine, elle a dû « foirer pour nous », dit l'un.

— As-tu vu la flamme ? demande-t-on à un soldat venant du dehors à ce moment-là.

— La flamme ? t'es pas « loufe » ! Mais c'est un petit camouflet de rien du tout, à cent cinquante mètres d'ici ; on n'a rien vu du tout en l'air.

XXIV

LA CANONNADE

Pour vous qui l'écoutez de loin — de 300 kilomètres disent les savants — pour vous, la canonnade, c'est du bruit. Oh ! il vous angoisse, certes, surtout si vous avez des êtres chéris au front : vous frissonnez en imaginant que ces obus brutaux déchirent, broient celui que vous aimez; mais si imaginatif que vous soyiez, je ne crois pas que vous découvriez dans le bruit du canon autant d'enseignements que Bourru en tire.

Cette canonnade, pour notre soldat, a un sens, mieux, une âme; la direction du tir, sa vitesse, son accélération, ses ralentissements, ses violences soudaines, tout cela indique la pensée de l'ennemi, comme le pouls renseigne un médecin sur l'état du cœur d'un malade.

Certains après-midis, la canonnade paraît équivoque, hypocrite. Ça venait du côté de Montfaucon.

— Bon ! s'était dit Bourru, qui était à la Bar-

ricade, je vais aller dans les abris du côté des cuisines.

Mais : boum ! les obus arrivent maintenant de 263, à l'ouest. Qu'est-ce que cela signifie? Le bombardement continue lent, très lent, un obus toutes les cinq minutes, venant de tous les coins du ciel ; une heure d'arrêt, puis reprise... Quand ça vient sournoisement comme ça, de tous les côtés, sans avoir l'air d'avoir des idées arrêtées, il faut se méfier, surtout s'il y a un avion boche en l'air. Ce sont des réglages et les artilleurs boches peuvent très bien, cette nuit, déclencher brusquement un bombardement terrible.

Parfois, la canonnade est lointaine, elle paraît être le marmonnement d'une vieille femme qui berce un nourrisson. La voix chantonne « une, deux, trois, une, deux, trois » ; rien à craindre à ces moments-là.

— C'est tout simplement pour nous prévenir que la guerre n'est pas finie, affirme Bourru.

D'autres fois, elle a un rythme plus inquiétant ; ce n'est pas la cadence des batteries de 77, les « gros noirs » interviennent dans la chanson et font de fausses notes, comme des hoquètements d'ivrogne troublant un concert.

— Quoi ! dit Bourru, est-ce qu'ils sont saouls, les Boches ?...

Il y a aussi les moments où la canonnade est lente, trop lente, on dirait que les artilleurs ennemis le font exprès, pour nous cajoler, nous endormir ; ils ont l'air de dire : « Vous voyez, on n'est pas méchants, laissez-vous donc vivre tranquillement. »

— Attention, conseille Bourru, ça va barder tout à l'heure.

Quelquefois, la canonnade s'élève comme une brusque colère chez un homme nerveux ; les obus tombent dru là-bas, on devine que les artilleurs « en mettent ». Sûrement qu'il y a quelque part un convoi ou une troupe qui s'est fait repérer dans une éclaircie de bois, ou bien les Boches ont vu des baïonnettes briller dans une tranchée, ils ont eu peur et lâchent précipitamment leurs gros obus comme un peureux qui décharge son revolver sur un tronc d'arbre grimaçant dans l'ombre.

Oh ! ces gros « patards », comme ils sont déplaisants ! Quand on se promène dans les bois, rêveusement, un jour de printemps, ils éclatent soudain à côté de vous, grossiers comme un malappris qui, en s'asseyant maladroitement, écrase une fragile bergère Louis XVI. Bourru préfère entendre les 75, ils s'en vont vers les Boches comme un soufflet lancé par une main nerveuse.

Nos gros canons aussi ont une chanson amusante. Quand l'obus passe par-dessus la butte, Bourru ne manque jamais de dire :

— V'la l'autobus de Vauquois qui s'en va chez les Boches.

Mais, quand on est en deuxième ligne, dans les bois, à côté des canons, c'est vraiment trop bruyant, ces « départs » des grosses pièces ; les guitounes tremblent, les vitres de papier huilé crèvent et l'on sent, jusque dans sa tanière, le « souffle » de l'explosion qui vous entre dans le creux de l'estomac.

Et puis, voilà les Boches qui répondent ; on entend le départ du côté de Montfaucon, puis des sifflements lointains... Quand vous êtes là, un groupe de soldats, en train de causer au pied d'un arbre, et que vous entendez l'obus venir, le grand chic, c'est de ne pas interrompre la conversation... Vruiiii... siffle l'obus ; indifférent, vous parlez de choses et d'autres, mais ça n'empêche pas que tous, par la pensée, suivent la trajectoire du projectile qui vient. La preuve en est que si l'obus s'enfonce dans la terre sans éclater, à quelques centaines de mètres de là, tous en chœur de s'écrier :

— Loupé !

Ce qui, pour Bourru, signifie : Je suis content, l'obus a raté.

XXV

UNE NUIT DE RELÈVE

Pendant ma dernière permission, j'ai entendu raconter qu'il existe, quelque part sur le front, des poilus qui ne peuvent se décider à quitter leur tranchée. Forcés de partir en permission, ils supplient les copains :

« Surtout, hein! pas d'attaque sans moi. »

Pour ces poilus épatants, la relève est un véritable crève-cœur. Pensez donc! rester quinze jours à l'arrière, loin des balles, des obus, de la boue et des poux! Il faut qu'on les console!

Ah! pourquoi donc n'en ai-je pas rencontré un, de ces bonshommes-là? Comme j'aurais eu du plaisir à le suivre, à guetter ses mots historiques; je vous aurais collé ça tout chaud sur mon papier et vous en frémiriez d'admiration.

Mais, mon pauvre Bourru, dans lequel je bute chaque fois que je cherche un type de soldat à vous montrer, lui, se laisse vraiment trop

aller aux basses satisfactions. C'est ainsi que, depuis vingt-quatre heures, il sent une gaieté l'envahir en pensant que la relève est proche. Voilà quinze jours qu'il demeure dans une sape, sorte de cave à dix mètres sous terre et d'où l'on ne sort que pour prendre son tour de garde au créneau. Vous ne sauriez croire combien le temps semble long à vivre dans ce souterrain humide, secoué par les explosions de mines. Aussi est-on aux aguets pour deviner l'instant de la relève... Depuis quelques jours déjà, les « courants d'air » circulent :

— C'est pour demain, a dit l'aide-vaguemestre.

— Mais non, affirme un autre, c'est pour ce soir, j'ai causé avec le cuisinier des officiers.

En effet, vers midi, les indices se précisent. On voit les ordonnances des officiers sortir de la sape, porter les petits bagages de leur « patron » aux cuisines, à trois kilomètres en arrière.

Aucun ordre précis n'est donné cependant. Autrefois, on prévenait un jour avant, mais les bavards ne pouvaient s'empêcher d'exprimer leur joie à haute voix, même en première ligne, à dix mètres des Boches, et il arrivait que la relève était « sonnée » par les 210. Maintenant, les

hommes ne sont prévenus qu'à la dernière minute. Mais les chefs ont beau garder le secret, le moment de la relève se devine, se flaire, se sent. Quelque chose dans l'air le chuchote à tout le monde.

A dix-neuf heures, l'officier du régiment qui va relever vient dîner avec les officiers de la compagnie relevée. Plus de doute alors, c'est pour vingt-deux heures, comme la dernière fois !

Chaque soldat prépare son sac; et je parie qu'aucun poète partant pour le plus merveilleux des voyages n'a connu autant de joie à boucler ses malles que Bourru n'en a à faire son sac. Dans la tranchée de tir, les sergents ordonnent à voix basse :

— Allons, faites la toilette de la tranchée, ramassez tous les étuis de cartouches, mettez les grenades à leur place.

On compte le matériel : le pulvérisateur, les braseros, les tampons contre les gaz, les fagots, l'eau hyposulfitée.

— C'est qu'on les connaît, les poilus du ...e régiment, grogne le sergent Lachard; ils vont encore dire qu'on leur passe un secteur mal fichu...

A vingt heures, se déclenche la petite séance

de crapouillotage traditionnelle au moment où la nuit arrive.

Dix heures et demie. — Par une des entrées de la sape, s'amènent les camarades du ...e régiment. Bourru et ses copains doivent sortir par l'autre entrée. Oh ! n'imaginez pas des saluts, des courtoisies entre ceux qui viennent et ceux qui s'en vont. On se voit à peine dans ce couloir humide, éclairé par quelques méchantes bougies.

— Tâchez de tenir comme nous, disent les partants.

— Est-ce que c'est dur, en ce moment? demandent les arrivants.

Les nouveaux venus qui doivent relever les sentinelles se sont rendus directement à la tranchée de tir. Voici la relève descendante hors de la sape, dans les boyaux qui serpentent sur la colline... Ouf! que c'est bon, cette bouffée d'air frais. Mais à partir de ce moment, une obsession empoigne tout le monde : oh! surtout, taisez-vous, étouffez vos pas, faites attention de ne pas heurter votre gamelle contre les pierres du boyau. Et votre baïonnette? Mais, bougre de maladroit, attachez-la donc ! Comment ! vous n'avez pas bourré le fourreau avec du linge? bleusaille, va! Je vous le dis, je vous le répète :

pas de bruit, vous m'entendez, chut! chut! Sans doute, je parle à voix basse, mais vous voyez bien, à ma bouche grande ouverte, à mes yeux qui brillent dans l'ombre, que les ordres que je donne ne sont pas pour rire...

Le long des boyaux, le dos rond, silencieux, les hommes filent vers le bas de la côte. On dirait des chats qui descendent d'un toit par une nuit demi-obscure.

Patatras! voilà Roger qui glisse dans le boyau; il n'avait pas vu le trou qu'un obus a creusé une heure avant. Le résultat ne se fait pas attendre : frou... frou... on dirait que, dans l'air, s'avance par saccades une grosse pierre : c'est un obus allemand de 74 lancé par un canon pneumatique. Bah! on en a vu bien d'autres. La course vers le bas de la colline continue. Mais, là... là... je l'avais bien dit. Voilà qu'une compagnie de réserve de la relève montante s'est engagée dans le boyau avant l'heure fixée et les deux têtes de colonne viennent de se heurter. C'est toujours la même chose! Que le diable les emporte!

Les deux relèves, la montante et la descendante, sont arrêtées net. Les hommes de tête de chaque colonne s'attrapent ferme, à voix basse. Ah! les imprécations que chacun rentre en soi

pendant cet arrêt forcé ! Quel plaisir on aurait à lancer des insultes sanglantes à ceux qui vous obligent à stationner là, alors que d'une minute à l'autre les crapouillots peuvent tomber! Enfin, il y a une règle, ceux qui montaient sont obligés de rebrousser chemin. Ouf! nous voici au bas de la colline, en dehors de la zone des projectiles à main, mais toujours à bonne portée des autres. Ce n'est pas encore un endroit où prendre sa retraite tranquillement, je vous assure. Aussi trépigne-t-on d'impatience quand le sergent Lachard fait l'appel de sa section. Ceux qui sont là trouvent toujours que la section est au complet et peut partir sans délai : « Oui, oui, tout le monde est là, soyez tranquille, sergent, partons! » En colonne par un, on traverse d'abord un terrain bouleversé par les obus, puis on longe le bois, pour mieux se confondre avec l'ombre des arbres.

Plus loin, les sections se rejoignent, les compagnies se forment, la colonne reprend la marche. On monte la côte.

Au delà de la crête, le danger d'être « sonné » par l'artillerie ennemie est beaucoup moindre. On marche sur une route monotone, dans la nuit vide. La surexcitation est passée, la fatigue tombe sur les épaules comme un vêtement de

plomb, et on s'en va, somnolent, les membres mous, vers le cantonnement d'arrière, dans ces pays de rêve où les gens habitent de vraies maisons et où l'on peut dormir sur de la vraie paille.

XXVI

APRÈS QUINZE JOURS DE TRANCHÉES

En revenant des premières lignes où il avait passé quinze jours, Bourru était certes bien fatigué, et sa démarche molle et cahotante témoignait de la vérité qu'il ne cessait de constater en bougonnant :

— C'est épatant, quinze jours de tranchées, comme ça vous fiche les jambes en pâté de foie gras !

Pourtant, à la vue de la gare d'A..., que la troupe longeait, le soldat eut comme un éblouissement qui lui fit dresser la tête. Pas possible ! des maisons en pierres, des rails, des wagons, ah ! que c'est beau ! Il avait complètement oublié qu'il y eût, dans le monde, des gares, symboles de la vie civilisée.

Vous tous, nostalgiques, chercheurs de paysages fameux, touristes grognons qui trouvez

toujours les gares laides et banales, en vérité je vous le dis, tant que vous n'aurez pas vécu pendant des mois dans les bois, vous ne comprendrez pas l'infinie poésie qui se dégage d'un bâtiment carré, avec des rails et des wagons autour... Sur un mur, trois mots sont écrits en bleu, mais jamais maître du Verbe ne trouva une phrase plus évocatrice dans sa concision : « Direction de Paris »... L'esprit file le long des rails et l'on voit, en des fumées de rêve, Paris, Dijon, Lyon, Bligny, le village de Bourru, toute la France, quoi...

— Allons ! mais avancez donc ! ordonnent les sergents en bousculant les hommes.

— Si on les laissait faire, clame l'adjudant, ils resteraient là jusqu'à demain.

C'est surtout Lafut, dit le Père Pinard, qui arrête la marche ; hypnotisé par les wagons-foudres qui amènent chaque jour le vin du ravitaillement pour la division, il reste immobile et silencieux, figé d'admiration ; ses lèvres ont un mouvement instinctif de succion, on devine qu'il voudrait pouvoir embrasser avec passion les immenses récipients...

C'est le petit jour, maintenant... Après avoir dépassé A..., le village où l'on se rend apparaît douillettement blotti dans la verdure et les

brumes du matin. Il semble que l'on marche vers un nid plein de promesses de tiédeur et de bien-être ! Allons, courage, encore un coup de rein pour remonter le sac, on arrive.

Un bon café chaud a été préparé pour les arrivants.

— Tout de même, murmure Bourru, ces embusqués, c'est quelquefois utile.

Mais on n'a pas le temps d'exprimer sa reconnaissance, une chose presse entre toutes : dormir. Ah ! s'étendre, allonger ses bras, ses jambes, « en écraser », quelle volupté pour ces hommes qui, depuis deux semaines, n'ont pu que somnoler, assis dans une sape étroite ! C'est une ruée unanime vers les granges.

Tout le monde dort... Mais vous le savez bien, vous, les raffinés de psychologie, même en dormant l'homme peut être heureux ou malheureux ; sous le sommeil le plus lourd, il y a des idées qui lèvent un peu la tête dans le fond de la conscience. A cette heure, dans l'esprit de mes Bourrus endormis, il y a celle-ci : « Ouf ! ici, pas de crapouillots, pas de mines, pas de torpilles... » Idée infiniment simple, mais si jamais vous l'avez eue dans l'éclair de pensée d'un demi-sommeil, un jour que vous vous retourniez sur la paille d'une grange afin de trouver

une meilleure position, alors, vous connaissez un des grands plaisirs de la vie.

A dix heures du matin, Bourru se réveille pour tout de bon, épanoui d'aise. Il fait beau, le soleil fait risette à tout le monde, l'avenir semble infiniment profond : douze jours de repos devant soi, d'ici-là, la guerre sera finie ! Le seul point noir, c'est qu'il faudra aller à l'exercice... Une sensation ramène Bourru à la réalité présente, oh ! rien de psychologique, rassurez-vous, c'est tout simplement un pou — oui, un toto — qui vient de le piquer sous l'aisselle. « Faut que j'aille me laver », pense le soldat.

A la rivière, il y a presse ; sur les rives, on ne voit que jambes et torses nus. La caresse de l'eau sur la peau, vrai, ce que c'est bon ! à se pâmer ! Et on se frotte, on se savonne, on se contorsionne pour se laver entièrement. Le long de la rivière, on dirait une exhibition d'athlètes.

— Mon vieux Lachard, dit Bourru, tu n'engraisses pas à la guerre, on voit tes côtes, sais-tu...

— T'inquiète pas, mon vieux Bourru, l'essentiel, c'est de faire payer sa graisse le plus cher possible aux Boches.

— Avez-vous pensé à préparer le déjeuner? clame Fabri.

— Je me suis débrouillé, annonce Delporte. Figurez-vous que, chez l'épicière, il n'y avait plus rien, mais j'ai rencontré l'Énergie, l'ordonnance du colon, qui emportait quatre boîtes de homard ; je lui en ai barboté une.

— Et moi, dit Auboin, vous croyez que je passe mon temps à roupiller?... Tenez, regardez donc c'te salade de pissenlit que je suis-t'allé couper ce matin.

Voilà mes quatre poilus installés pour déjeuner... salle à manger magnifique ! Figurez-vous, dans une maison incendiée, un pan de mur qui tient encore : il n'y a qu'à savoir l'utiliser ; le vent souffle-t-il du nord? vous vous installez côté sud, au soleil. Fait-il trop chaud? vous mettez le couvert, côté nord, à l'ombre, sur de grosses pierres de taille qui se sont écroulées là en tas, exprès pour servir de table, semble-t-il. Une vieille machine agricole sert de porte-manteau. Incomparable avantage de cette salle : on a une vue magnifique ; pas de murs, rien que la campagne étalée devant soi, et les peupliers qui bordent la rivière s'en vont en rangée sinueuse vers des lointains bleutés, infiniment doux à l'œil. Vraiment, on a plaisir à

se sentir le défenseur de ce pays-là, surtout en buvant du pinard à vingt-deux sous.

Dans l'après-midi, on s'abandonne à une grande satisfaction. Assis à la porte de sa grange, on jouit du repos. Dans la rue du village, les autos-camions passent sans arrêt, la locomotive de la voie de 60 — petit tacot — crachote ridiculement sa fumée et s'en va avec un bruit de ferraille ; des moteurs ronflent, des charretiers crient, des soldats s'interpellent, les maréchaux ferrants tapent sur l'enclume... On a de la poussière plein la bouche, de la fumée plein les narines et du bruit plein les oreilles. Mais ça ne fait rien, Bourru « prend le frais » à l'ombre de sa grange, calme, béat.

Moi qui le vois, je pense à cette philosophie qui nous enseigne que l'univers n'existe pas réellement ; c'est nous qui le construisons avec nos sens. Un soldat, sortant des tranchées, trouve que le tumulte d'une rue est un silence délicieux.

Après cette béatitude, une autre volupté vous attend, celle de se promener sans avoir à lever les yeux pour guetter les grenades traîtresses. Merveilleuse renaissance ! On a réappris la saveur des sensations élémentaires de la vie... Et dire qu'il y a des gens « qui s'embêtent » ;

pourquoi ne sont-ils au milieu de mes Bourrus, sur le pont de l'Aire, à regarder la baignade des chevaux et à cracher dans l'eau sans penser à rien ? C'est tout bonnement délicieux. On se dit :

— Tiens, regarde Crochard, l'ordonnance du capitaine, sur sa bique : tu vas voir qu'il va se faire fiche dans la flotte.

Et, en suivant les mouvements du cheval rétif, on se délecte à la pensée que le troupier pourrait piquer une tête ; on en rit d'avance. Puis, quand on a assez de regarder la rivière, on s'en va « en ville », acheter du tabac. On rencontre des copains des autres compagnies, avec qui on cause longuement ; des permissionnaires s'en vont ; très fort, on leur crie : « Bonne permission ! » Et l'on s'étonne de pouvoir crier sans avoir peur de se faire repérer...

Mais il faut que je m'arrête, vous seriez capable de courir boucler votre malle et de venir nous rejoindre... et nous sommes déjà tellement serrés !

XXVII

DEVANT CEUX QUI TOMBENT

Est-il besoin de vous dire que je ne suis ni règle, ni méthode pour écrire ce livre? Ça se voit, n'est-il pas vrai? Que voulez-vous, la vie ici est tellement intense, qu'un cerveau un peu excité reçoit d'elle des impressions, des images, des émotions et des idées avec la même abondance qu'un fantassin de première ligne reçoit des obus un jour d'attaque.

Je vous renvoie ça pêle-mêle avec les vieilles cartouches, les bagues en aluminium, ces culots d'obus que les poilus vous expédient. Tous ces débris, il paraît que vous les arrangez sur vos cheminées d'une manière artistique et émouvante. Recevez donc ce nouveau colis de matériaux ramassés autour de Bourru.

*
* *

Dans les cantonnements de repos à l'arrière,

on ramène, quand l'on peut, les corps d'officiers tués — quelquefois de soldats — que l'on enterre dans des cimetières de village ou à côté sous quelque haie de pruniers.

Ce jour de Toussaint, le ciel est si bas, le paysage si morne, qu'une angoisse indéfinie, jaillie de toutes parts, assaille les soldats au repos. On les voit se promener pensifs, fuyant les futiles bavardages.

En haut du village, dans un pré, neuf croix de bois sont alignées ; c'est le cimetière d'officiers récemment tués. Ce matin, on y a déposé des fleurs, mais maintenant il est désert. Seule, une pie pousse son cri, qui agace parce qu'il n'exprime rien. Assis au pied d'un buisson, je médite...

Soudain, vient un soldat. Du regard, il s'assure qu'il est bien seul : il ne m'a pas aperçu.

D'un pas ferme, il se dirige vers la tombe de droite, se met au « garde à vous », la tête bien relevée, la main gauche dans le rang et salue réglementairement, quelques secondes immobile.

Appuyant de deux pas à gauche, il se place devant la deuxième tombe et répète son geste et continue ainsi jusqu'au bout de la rangée, puis fait « demi-tour », par principe, s'en va... Tous

mouvements déclenchés correctement, vivement, comme lorsqu'un soldat manœuvre pour faire plaisir à son chef.

Pendant que le soldat s'en allait, j'ai tendu le cou pour le reconnaître : c'était Bourru.

*
* *

Un 210 vient de tomber dans la tranchée où tout était tranquille. Certains, que le « souffle », avait renversés, se relèvent ahuris, se tâtent, étonnés de sentir tous leurs membres en place.

D'autres, blessés, geignent. Chez tous, l'émotion a rendu la pensée vacillante et confuse ; seules subsistent dans la conscience des idées fortement enracinées, que chacun porte en soi comme des habitudes, des réflexes par quoi s'expriment les vieux instincts de la race.

Alors, de la bouche d'un blessé qu'on emporte, sort cette prière inattendue, émouvante parce que révélatrice d'un besoin profond :

— Je suis fichu... Tâchez de m'enterrer proprement.

Au poste de secours, il est mort.

Bourru, pendant la nuit, aidé de Cormier, a placé le cadavre dans une toile de tente ; chacun des deux soldats a saisi une extrémité et, déva-

lant le boyau, escaladant les pentes du Mamelon Blanc, ils ont porté le corps à trois kilomètres à l'arrière, à la Barricade. Là, il y a un cimetière convenable ; les brancardiers font un trou pour chaque mort. C'est un grand luxe...

*
* *

A un enterrement d'officier, au moment où le prêtre a terminé les prières, les soldats, dont Bourru, étaient là, en haie autour de la fosse.

Le général Valdant s'avança. Il resta d'abord longtemps silencieux, penché sur le cercueil ; on eût dit que sa pensée ne pouvait se détacher de l'image du mort et attendait l'inspiration...

Quand il parla, ce fut un discours étrange, sobre et puissant à la fois. L'on n'entendait que des noms et des dates, séparés par de grands silences pendant lesquels la méditation s'élançait...

« *Spettel... 17 février* 1915... *Vauquois... la bataille,* 23 *février* 1915... *Auzéville... la récompense,* 29 *mai* 1916... *Vauquois... le sacrifice, Aujourd'hui... Auzéville... le repos éternel...* »

Vous qui lisez ces mots, peut-être les trouvez-vous bien énigmatiques ?.,. mais voyez la scène en poète... laissez s'élever votre imagination...

Au milieu du groupe, le général est là, petit de taille, mais solidement campé sur cette terre d'Argonne qu'il défend depuis des mois... une mélancolie pensive, à cette minute, atténue l'expression énergique de son visage... Autour de lui, des soldats, rien que des soldats de Vauquois... A eux, à quoi bon préciser ses visions?... est-ce que leur esprit a besoin d'aide pour s'emplir d'images émouvantes, quand ils entendent :

« 17 *février... Vauquois... la bataille...* » Immédiatement, ils voient les sublimes soldats de l'an dernier, ceux qui montèrent à l'assaut de la colline. Spettel est en tête, avec ses amis... Enivrés d'excitation guerrière, ils courent dans le village, que les obus ravagent, et devant eux, les Allemands fuient épouvantés.

« 23 *février... Auzéville... la récompense...* » Cinq jours après l'assaut, sur la crête, entre Grange-Lecomte et Auzéville, face à la tragique colline, qui se profile dans les lointains, les régiments sont alignés pour une revue... Des braves sont en avant des rangs, Spettel parmi eux. On les décore et les clairons disent longuement, à tous les échos d'Argonne, la gloire des héros...

« 29 *mai* 1916... *Vauquois... le sacrifice...* » Spettel répétant jusqu'à la dernière minute : « Ça ne fait rien... C'est pour la France !... »

« *Aujourd'hui... Auzéville... le repos éternel...* » des compagnons d'armes autour d'un cercueil que la terre française accueille avec amour, comme une mère son fils chéri... des prières s'élèvent au ciel... des hommes rudes essuient une larme en pensant à l'énorme avenir qui roulera ses siècles sur ce tertre sacré.

Tragique raccourci de la vie d'un héros. En vérité, ce général atteint d'un seul coup les sommets du pathétique lorsque, dédaigneux de toute rhétorique, semblant parler à lui-même, il laisse tomber lentement ces dates et ces noms, tout chargés de sens : « 17 *février, Vauquois, la bataille...* 23 *février, Auzéville, la récompense...* »

*
* *

A un autre enterrement d'officier, un capitaine grand et maigre parla un jour ; il y avait une sorte d'ardeur mystique dans le ton de sa voix.

Bourru se souvient de ses paroles :

— « En vérité, je vous le dis, mes amis, ne croyez pas que les honneurs funèbres que nous rendons aujourd'hui à un officier soient une volonté d'établir une démarcation, même après la mort, entre chefs et soldats. Tous les hommes

qui donnent leur vie pour la Patrie appartiennent à la même aristocratie, quel que soit leur grade.

Dans cette cérémonie funèbre, il faut voir un symbole. Elle est plus qu'un honneur rendu à un chef; elle résume tous les sentiments de piété qui éclosent dans nos cœurs pour les héros dont les corps restent près de la tranchée. L'heure ne permet pas que ces humbles frères d'armes soient glorifiés individuellement. En attendant que sur leurs tombes s'élèvent les cris victorieux des clairons, ils envoient des représentants dans les villages d'arrière pour que les vieux rites des funérailles de guerre s'accomplissent en leur nom. Ces représentants, ce sont ceux-là même qui, sur le champ de bataille, leur montraient le chemin du sacrifice.

Et c'est pourquoi, en présentant vos armes aujourd'hui devant ce cercueil, je vous invite en même temps à vous tourner du côté de la Colline et, d'un élan de cœur, à envoyer votre souvenir affectueux à nos frères d'armes qui reposent là-bas, sous les débris du village de Vauquois. »

XXVIII

SOUS LE BOMBARDEMENT

Alors, vrai? vous voulez que je vous montre les scènes de guerre telles qu'elles sont? Vous avez le droit, prétendez-vous, de regarder de loin, sans transparent rose devant, les brutalités de la guerre que les poilus affrontent de près. Ainsi, votre admiration montera à hauteur des vrais mérites des combattants.

C'est Bourru qui est content de vous entendre! Justement, il a encore sur le cœur une toute petite phrase qu'un civil, affectueux d'ailleurs, vient de lui écrire : « Alors, quoi! rien que de petits bombardements dans votre secteur? pas d'attaques à la baïonnette? tant mieux! vous êtes à peu près tranquille, alors. » Et Bourru rêveur évoque un de ces « petits bombardements »...

Une nuit obscure. La compagnie marche vers un point du secteur où l'on s'attend à une

attaque boche, paraît-il. Tout à coup, on sort des bois; devant soi, une plaine sombre au milieu de laquelle semble s'élever une muraille de feu; l'artillerie ennemie fait là un tir de barrage.

— Notre mission est simple, disent les officiers : aller occuper les tranchées en avant du barrage et y rester coûte que coûte.

Inutile d'attendre une accalmie pour traverser la zone battue, il n'y en a pas.

— En avant! en ligne sur un rang, pas de course!

Chacun fonce avec l'impression qu'il va s'écrabouiller la tête contre un mur. Éclatements, tremblement du sol, sifflements dans l'air, fumée, demi-asphyxie, culbute dans les entonnoirs, course folle, pas une pensée dans les esprits, rien qu'un instinct, celui de courir. « Ouf! ça y est... » Éternuement et stupeur : « Est-ce bien vrai que je vis encore? » On se souvient maintenant d'avoir vu parmi les lueurs rouges des éclatements, des fantômes de camarades s'abattre sur le sol noir.

— Reformez-vous en colonne par deux, crient les officiers.

Mais où sont donc les tranchées? Le sol n'est que chaos : des amas de terre et de trous; quelque chose remue dans l'un d'eux. Bourru

trébuche dedans, c'est le camarade qu'il vient relever; il paraît complètement abruti.

— Eh quoi! tu ne vois pas que je viens te remplacer? allez, fiche le camp!

Le soldat, dont on ne voit que les yeux blancs dans l'ombre, semble hésiter à sortir du trou qui le protège depuis des heures. Enfin, il part comme un fou et pourtant les obus ne tombent pas en ce moment.

Le jour se lève. On voit bien que c'est un secteur tranquille ici, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute; qu'ils voient remuer, le tir de l'artillerie se déclenchera.

Ououiss! Boum!... Premier obus.

— La séance est ouverte, crie Lachard, pour ne pas faire mentir la tradition de gaieté.

D'autres projectiles arrivent, leur but est la ligne de trous qui figure la tranchée. Le bombardement est méthodique; il commence à cinq cents mètres à droite de Bourru par paquets de six obus et se déplace lentement vers la gauche, battant successivement tous les points du terrain. On a l'impression qu'un gigantesque forgeron martèle furieusement les lignes. Les

étincelles jaillissent, l'enclume fait résonner tous les échos d'Argonne.

Aplatis dans leur trou, la respiration retenue, les yeux fermés, les épaules remontées comme si un mur menaçait de s'écrouler sur eux, les hommes écoutent la rafale se rapprocher; elle arrive... dix secondes d'angoisse, pendant lesquelles la chair qui se contracte sous le sac n'est plus que celle d'une bête. La rafale passe... fracas, tonnerre, vision de train lancé dans un tunnel, souffle d'obus qui refoule la paroi du ventre, secoue les tripes, étouffe... La rafale est passée, personne ne bouge encore. Les cellules du corps se sont tellement tassées les unes sur les autres — pour faire un tout petit amas de chair — qu'il faut leur laisser le temps de reprendre forme humaine. Enfin, on redevient un homme. Veine! les obus ont tapé en avant et en arrière de la tranchée, au moins à deux ou trois mètres.

— Zut! s'écrie Ringuet avec consternation, un éclat a enlevé ma gamelle de dessus mon sac et j'avais ma provision de tabac dedans.

On rit, on n'a pas peur, pensez donc! la rafale meugle au moins à deux cents mètres de là, maintenant. Mais voilà qu'elle revient!... nouvel aplatissement au fond du trou. Cette fois, un

éclat a enlevé la calotte cranienne d'un soldat, on voit sa cervelle aussi bien que celle des bonshommes en cire dans les musées anatomiques. Sans un mot, on attend la rafale suivante.

— Oh! là, là, gémit un homme, je suis blessé !

En effet, un masque de sang s'est posé sur son visage.

Cinq fois, dix fois, la rafale asperge ainsi la ligne. Cormier ressent un grand coup sur le dos; plus tard il retrouvera un éclat arrêté dans son sac. Bourru reçoit sur la tête des paquets de terre qui l'étourdissent. Lachard saigne à l'oreille et cherche ses lunettes dans la boue. Un autre soldat chante d'une voix gouailleuse : « Il pleut des baisers ».

Mais le temps se couvre, ô bonheur! il va peut-être pleuvoir, ça va gêner les observateurs d'artillerie pour régler le tir. En effet, une accalmie se produit; un blessé se lamente :

— Emmenez-moi, les copains? Je vous donnerai dix francs, vingt francs, tout ce que j'ai. Emmenez-moi, mes parents sont fermiers, ils vous donneront tout ce qu'ils ont aussi.

— Voyons, mon pauvre vieux, tu la perds. Tu sais bien que, si on pouvait t'emmener, on le

ferait. Attends la nuit, voyons, tu n'as qu'un shrapnel dans la joue.

Les heures passent. Ringuet, à qui on a passé du tabac, fume, la tête cachée sous un capuchon. Cormier, allongé sur le sol, voit tout à coup une souris sortir de son trou ; il s'amuse à lui donner à manger.

Une éclaircie dans le ciel ; reprise du bombardement.

— Ou ! là, là ! j'ai un éclat d'obus dans les reins !

Chose curieuse, Tellier qui, la veille, avait dit : « Je sais que je n'y coupe pas demain », n'est pas encore touché et, pourtant, lui seul attend sans s'aplatir la rafale d'obus. Une cigarette aux lèvres, silencieux, il reste là avec des yeux étranges, fixés sans doute sur le lointain mystérieux où se lisent les destinées. Un éclat au cœur vient le délivrer de son attente fataliste.

Mais l'artillerie française répond avec violence aux Boches. Le ciel semble une voûte de sifflements d'obus. A un moment donné, les deux artilleries semblent concentrer leur rage sur un point, à un kilomètre de là, où les deux lignes sont très rapprochées. C'est le « trommelfeuer ! » Des obus de gros calibre bousculent les crêtes, comblent les vallées, arrachent les arbres, font

voltiger des blocs de terre. Le paysage semble pris d'une crise d'épilepsie. Tout tremble, tout éclate ; jaillissante, bondissante, là terre bouge, danse et frémit comme les vagues de la mer pendant une tempête. Cloué de stupeur, on regarde... De ce cataclysme, il va sortir des monstres hideux, une gueule épouvantable s'approche pour tout dévorer. Personne parmi ces soldats ne racontera jamais cette minute, si le tourbillon passe par ici.

Mais non, rassurez-vous, la trombe de feu n'est pas tombée sur ces soldats que vous connaissez ; eux, ils ont continué tout simplement à recevoir des petits obus ordinaires de 105 et de 150. C'est pourquoi, puisque vous étiez prêt à imaginer des horreurs, je puis bien vous montrer ce petit soldat à qui un éclat vient de couper la main. Celui-là s'imagine qu'il sera mieux à l'autre bout de la tranchée ; il s'y rend en marchant « à trois pattes », son pauvre poignet sans main et tout dégoulinant de sang pend en l'air comme la patte d'un chien qui vient de se faire écraser par une voiture. Après une demi-heure de cette marche, il arrive près d'un trou où de nombreux blessés se sont réfugiés. D'un suprême effort, il se laisse rouler sur le tas.

Peut-être comprenez-vous mieux qu'un soldat

peut avoir quelques petits mérites sans bouger de place et sans jamais participer à ces beaux assauts qu'on voit sur les cartes postales illustrées?

XXIX

BOURRU A L'ÉTAT-MAJOR

Le capitaine avait dit à Bourru :

— Tiens, porte donc cette lettre à l'état-major de la Division, au poste de commandement du général, à Bétramé.

Tout en y allant, le soldat était ému. Un état-major ! ce mot évoquait pour lui la science, des cartes, des automobiles, des officiers à brassard toujours soucieux et pressés, et, il ne savait pourquoi, les grands bureaux compliqués qu'il avait vus dans sa sous-préfecture. Là-dedans existent des forces mystérieuses et terribles qui tombent sur le pauvre troupier sans qu'on sache d'où elles viennent, ni comment elles opèrent. Il suffit, paraît-il, aux gens qui sont à l'état-major d'écrire trois lignes sur un morceau de papier pour que vingt mille hommes se mettent en marche. C'est Cormier qui a affirmé ça à Bourru ; or, Cormier qui est avoué à Paris, doit bien

savoir ça, lui. C'est des papiers de l'état-major que sortent aussi la viande frigorifiée, le sucre et le café, le pinard : tout de même, c'est curieux qu'avec un vulgaire morceau de papier on ait tant de puissance !

Aussi, pas de blagues, hein ! Pour aborder les bureaux où sont accumulées tant de forces, il faut agir avec précaution. Si on s'y prend mal, ça peut être plus dangereux qu'une tranchée de Vauquois remplié de Boches. Bourru s'approche tout doucement. Respectueux, il aborde un sergent joufflu qui a l'air d'être là comme planton.

— L'état-major ? demande-t-il.

— Là-bas, les abris au bout du chemin de rondins.

Ce chemin de rondins est bordé d'abris divers dans lesquels on voit des gens assis. Bourru se dit : « Tiens, mais ils ont des guitounes tout comme nous. » Des trous d'obus récents, au milieu de la forêt, prouvent que les « gratte-papier » doivent recevoir de temps en temps leur ration d'obus. Ça fait plaisir à Bourru, il ne sait pas pourquoi, mais ça lui fait plaisir de savoir que ce soldat secrétaire qui se promène pourrait aujourd'hui, tout comme lui, Bourru, recevoir une marmite sur la tête ; car ce soldat, il le connaît bien, on le lui a montré souvent, il

paraît que, dans le civil, c'est un grand musicien de Paris; la preuve c'est qu'il a la Légion d'honneur... Bourru le regarde avec curiosité.

Il frappe à une porte.

— Entrez, dit-on.

Le soldat s'arrête interdit sur le seuil, sa lettre à la main. L'abri est plein d'officiers. L'un d'eux prend la lettre et, pendant qu'il la lit, Bourru examine, écoute. Quelle chance ! Il est dans un état-major ! Minute solennelle ! Il faut bien se tenir avec des gens si puissants et bien regarder aussi pour pouvoir épater plus tard les copains avec un récit magnifique. C'est curieux, ces officiers, en somme, n'ont pas l'air si terribles que ça. Il y a un petit capitaine maigre et pâlot qui lit un journal dont l'écriture est étrange; parole d'honneur, on dirait du chinois. Ce type-là doit être très calé, il y a plein de paperasses autour de lui et, avec son visage pâle et son lorgnon, il ressemble au curé de Bligny que Bourru a connu et qui se rendait malade à force de lire de l'hébreu.

Un autre capitaine a les yeux fixés sur des cartes clouées aux parois de l'abri... Ah ! celui-là est costaud, une figure colorée qui éclate de bonne santé; d'ailleurs, Bourru le reconnaît : c'est ce capitaine qu'il a vu souvent en ronde de nuit dans les tranchées.

— Coradin, lui demande un autre capitaine, dites-moi donc si la route est suffisante pour que je puisse faire monter des marmites jusqu'à la tranchée 14, à la Buanthe ?

C'est épatant ! pense Bourru, dire qu'il y a ici, à l'état-major, un capitaine qu'on vient d'appeler Boëlle tout simplement et qui s'occupe de faire monter des marmites à la tranchée 14. Tour à tour, ces trois capitaines viennent parler à un grand commandant qui se promène avec une démarche un peu dégingandée, en levant le nez en l'air. Ça doit être un chic type, celui-là ! Depuis cinq minutes, il a déjà recommandé deux fois :

— Et surtout, qu'on ne les embête pas, les poilus, foutez-leur la paix puisqu'ils sont au repos.

Et il rigole avec tout le monde.

Tout à coup, le général sort d'une pièce à côté :

— Dites-donc, Fontaine, dit-il au commandant, avez-vous bien indiqué que la relève du 31e ne commencera pas avant 21 heures ?

— Oui, mon général, répond le commandant, mais voici ce papier qu'un soldat vient d'apporter ; la 12e compagnie demande des explications sur sa mission spéciale ; le lieutenant Gain ira s'occuper de ça.

La 12e compagnie, c'est la compagnie de Bourru; le papier, c'est lui qui vient de l'apporter. Et le général va s'occuper de toutes ces petites choses ! Bourru reste là, sur le seuil de la porte, comme s'il attendait la sentence d'un jugement le concernant. Comme c'est simple, les grands hommes vus de près ! En somme, le commandant ne se met pas au garde à vous pour parler au général, et ils se tiennent là, tous ces officiers qui causent tranquillement sous leur abri de rondins, tout comme de simples poilus ; il y a un lieutenant avec un bonnet rouge de chasseur d'Afrique qu'on vient d'appeler Lusarch qui répète toujours « allo ! allo ! » au téléphone. Bourru en est médusé.

Le commandant, qui semble toujours de bonne humeur, a pris une boîte de bonbons ; après s'être servi, il en offre à la ronde.

— Un bonbon, Favre ?

— Non, merci, mon commandant.

— Coradin, en voulez-vous ?

— Avec plaisir, mon commandant.

Le commandant fait ainsi le tour et arrive au général.

— Vous en prenez, mon général ?

— Tenez, dit le général, offrez-en donc plutôt à ce brave troupier qui attend la réponse.

— Ah! pardon, mon vieux, dit le commandant en tendant la boîte à Bourru, tu sais, je ne t'oubliais pas, j'en offrais d'abord au général, parce que, dans la hiérarchie, il vient avant toi.

— Ce n'est pas vrai, clame le général, le simple poilu, voilà le numéro un parmi les chics types.

... Bourru en s'en allant mangeait son bonbon, mais l'émotion causée par tous ces événements importants était telle qu'il ne savait même pas si c'était un berlingot ou un chocolat qu'il suçait.

XXX

EXPÉDITION DANS LES PAYS D'ARRIÈRE

Bourru commença à sentir son importance sociale lorsqu'il vit la longue file des camions-autos qui venaient emmener le régiment au « grand repos ».

« Mâtin ! pensa-t-il, le Gouvernement économise les jambes ; chic ! »

A vrai dire, les véhicules sont peu confortables ; mais, une fois installés dedans et lorsque tout le convoi roule, dans le tumulte et la poussière, à quinze kilomètres à l'heure, on a beau n'occuper que la quarantième voiture du convoi, on se sent une force... A droite et à gauche de la route, les champs, les forêts fuient, on dirait qu'on les partage à coups de sabre ; les petites voitures des paysans se rangent peureusement sur les bas-côtés, les gens vous regardent passer avec étonnement.

« Hé ! oui, c'est nous, leur crie-t-on ; nous, les gars de la tranchée. »

Il semble qu'on entre dans un pays extraordinaire. Ici, ce n'est plus un fourmillement d'hommes comme au front ; les villages semblent vides ; plus de ruines, plus de maisons incendiées, tout est calme. De vieux paysans s'en vont d'un pas lent ; les poiriers, les pommiers vous ont des airs bonasses ; les oiseaux chantent comme dans les chansons. La nature semble une femme heureuse qui dort.

Bourru n'en revient pas, jamais il n'avait vu la campagne comme aujourd'hui. Pas possible ! Ou bien elle a changé ou bien c'est lui qui est devenu un autre homme, pendant les mois qu'il a passés là-haut. Cette dernière hypothèse doit être vraie, constatez-le vous-même. Vous le connaissez, mon Bourru ? Un brave homme, pas faraud du tout, qui fait son « boulot » du mieux qu'il peut ; mais jamais, au grand jamais, il n'a pensé à jouer au héros. Sans doute, il a bien lu dans les journaux qu'à l'arrière on traitait les poilus de héros ; mais, quoi ! il sait ce que parler veut dire : grands mots de journaliste, sans importance.

Eh bien ! voilà-t-il pas qu'à force de traverser des villages, où des gens béent sur le pas des

portes, Bourru éprouve une impression extraordinaire : il cambre le torse, respire longuement — au risque d'avaler encore plus de poussière — et découvre qu'il est, ma foi, très content, quand un gamin, après s'être approché des soldats pour lire le numéro sur le col de la capote, crie avec admiration : « C'est le ...e régiment, un régiment d'active qui revient de là-haut ! »

A un arrêt du convoi, une bonne vieille s'exclame, sur un ton apitoyé :

« Hé ! là, mes pauvres enfants ! vous venez de vous battre et vous allez recommencer... »

Des petites filles, des vieillards, des femmes entourent les voitures et, à voir tous ces civils curieux et attentionnés, les soldats ressentent l'impression qu'ils viennent réellement d'un endroit où tout le monde n'a pas été. Parole d'honneur ! ils l'avaient oublié. A force de coudoyer tant de camarades, là-haut, on se figure que le secteur, c'est tout l'Univers et qu'il est banal d'y être. Pas du tout, le Front leur apparaît maintenant comme une sorte d'atelier sinistre et grandiose où seule une élite — la leur — est admise à accomplir la terrible besogne.

« Ma petite poule, dit Huguenin à une frêle jeune fille, si vous alliez là-haut, vous tomberiez morte rien qu'à respirer. »

Puis, un autre orgueil s'empare des poilus, celui d'être couverts de poussière, d'avoir le visage hâlé, les mains rudes. On jette un regard de pitié sur de petits civils proprets qu'on rencontre dans une ville. Non, mais, sont-ils ridicules avec leurs canotiers ? regardez-moi ça !

Mais c'est dans le village, où l'on devait s'installer pour quinze jours, que Bourru et ses camarades éprouvèrent vraiment cet état d'esprit du chevalier qui, revenant de la Croisade, s'étale à l'aise dans son domaine et attend que les femmes et les valets le soignent. Le garde-champêtre en fut cause. Cet honorable fonctionnaire, un petit vieux bedonnant, en complet d'alpaga jaune, possédait une âme militariste et violente ; la première de ces qualités se voyait au ruban de la médaille militaire qu'il arborait à la boutonnière ; la seconde se révélait par une barbiche blanche qui, lorsqu'il levait haut la tête, semblait pointer comme une épée. Il adore les poilus, ce vieux soldat colonial retraité, et entend que son village les reçoive dignement. A grands gestes et avec éloquence, il affirme au commandant que les troupiers auront de belles granges, de la paille et même des lits ; oui, des lits !

Mais il y a une petite difficulté ; dans ce vil-

lage, loin du front, il existe un parc de réparations pour automobiles, et ces messieurs — j'entends les mécaniciens automobilistes — ont amené... — chut ! surtout ne le dites à personne... — ils ont amené ici, en cachette, leurs femmes. Ne vous fâchez pas, ce sont des vieux, rien que des vieux mécaniciens automobilistes ; ils tiennent à leurs petites habitudes, quoi ! et puis, ça rapporte de l'argent au pays. Mais le garde champêtre ne leur pardonne pas de détenir tous les lits disponibles et le voici qui parcourt les maisons une à une pour en faire sortir de force, à grand renfort de jurons, un tas de petites « madames » effarouchées. Les poilus, bons enfants, ont beau protester qu'on ne dérange personne, qu'il leur suffit d'une toute petite place à côté des occupants, le garde champêtre ne veut rien savoir, il continue sa besogne d'expulsion en criant à tue-tête :

« Des gars qui reviennent du front, je vous dis que je veux les loger comme des princes ! »

Dame, vous comprenez qu'un accueil de ce genre, ça produit l'effet d'un petit verre d'alcool. Mon Bourru et ses camarades s'emparent littéralement du village ; en maîtres, ils s'installent dans les maisons.

« Hé ! la mère, préparez-nous donc une ome-

lette. Tiens, mais votre cuisine nous convient parfaitement, nous y restons. »

On se répand dans les rues ; campés au milieu, on parle longuement, puis on rit... Le régiment se gonfle d'aise ; des soldats gesticulent et crient fort. Vous vous demandez pourquoi ? Mais regardez donc ce groupe de jeunes filles qui s'avancent ; que penseraient-elles si on ne mettait pas son képi en arrière, d'un air crâne, et si on ne leur lançait pas quelques gaillardises en passant ?... Elles seraient vexées, sûrement !

Et puis, il n'y a pas à se gêner, on revient du front, quoi ! Après tout, si les maisons sont encore debout ici, si les moissons mûrissent en paix, c'est à nous qu'on le doit. Des femmes travaillent dans les champs, eh bien ! c'est tout naturel... Dans les temps anciens — nous l'avons lu dans l'Histoire de France — seules, les femmes accomplissaient les travaux serviles, tandis que les guerriers réservaient leurs forces pour de nobles exploits. Puisque la guerre dure, revenons aux vieilles traditions ! Allez, les civils, vous n'avez jamais entendu péter une marmite ; donc, à nos pieds !

« Encore une omelette au lard et trois litres de pinard », crient Huguenin, Bourru et des

copains qui, installés chez une bonne vieille, se font servir comme des rois.

Les voyez-vous, nos poilus de 1916? ils s'affirment comme les frères des La Tulipe, des Tranche-Montagne, des Brin d'Amour, de tous ces vieux « gens d'armes » du xve siècle qui passaient dans les rues des cités en écrasant les « bourgeois » de leur mépris. C'est tout un problème social qui se pose dans ce village, et un philosophe se dépêcherait de mettre ses bésicles pour étudier ce phénomène de reviviscence d'une mentalité guerrière abolie.

Une âme sensible, toute pétrie par le fameux *cedant arma togæ*, s'apitoierait sur ces pauvres civils, molestés par une soldatesque brutale. Elle aurait bien tort et, pour le prouver, écoutez donc la bonne vieille paysanne reconduisant avec force politesses de Lescaze, Huguenin, Bourru et leurs amis :

« Oui, je ne vous compte l'omelette que trente sous et le pinard vingt sous seulement, parce que c'est vous et que vous êtes des poilus du front; mais aussi, j'espère bien que vous reviendrez. »

XXXI

EN PENSANT A CEUX QUI SONT RESTÉS LA-HAUT

Bourru est maintenant dans un autre secteur, c'est une nouvelle existence qui commence pour lui. Mais souvent, sa pensée revient rôder dans ce secteur de Vauquois, où il vécut de longs mois d'effort. Grâce à l'éloignement, il voit mieux, maintenant, quels furent ses mérites et une fierté monte à ses yeux lorsqu'il évoque quelque épisode des combats auxquels il fut mêlé ; mais c'est une fierté bien naïve encore. Que notre paysan rencontre un troupier hâbleur d'un autre secteur, tout de suite il lui cédera la parole ; Bourru ne cherchera pas à faire valoir ses exploits, car il croit que tout le monde en a fait autant. Aussi, n'est-ce pas des émotions d'orgueil qu'il ressent en lui lorsque son imagination s'évade vers Vauquois, non, il pense seulement à ses bons camarades de travail fauchés par la

mort, qu'il a laissés là-haut. Il craint que les hommes de la division qui a remplacé la sienne n'aient pas assez de tendresse pour les tombes. Que voulez-vous, pour ces nouveaux soldats de Vauquois, les noms inscrits sur les croix ne rappelleront aucune image précise ; aucun élan ne jaillira de leur cœur en lisant : Goupy, Bouys, Revel, Chartier. C'est pourquoi Bourru aime à faire en pensée un pèlerinage auprès des tombes du secteur.

D'abord, celles des bois. Il y en avait un peu partout, au Mamelon blanc, aux Allieux, à la Barricade. Pendant les derniers mois du séjour, c'était dans ce cimetière qu'on enterrait tous les morts de Vauquois. Pauvres enterrements bien simples ! De grand matin, les brancardiers allaient là-bas sous les arbres ; les cadavres descendus pendant la nuit dans une toile de tente attendaient leur trou. On les mettait chacun dans une fosse creusée à l'avance. Puis, on plantait une croix de bois avec un nom ; parfois il n'y avait pas de nom parce que la torpille, en éclatant, n'avait laissé d'un groupe de soldats que des débris anonymes. Sous les grands arbres, ils dorment, ces camarades ! Parfois, les tombes étaient placées au hasard dans le bivouac. Bourru se rappelle ces quatre tombes près des

cuisines, en bordure du bois ; elles étaient juste sur le tracé d'un sentier. Pendant des mois, des milliers d'hommes s'imposèrent de faire un petit détour pour ne pas marcher dessus.

*
* *

Dans les cantonnements de l'arrière, c'est dans le cimetière du village qu'on enterrait les grands blessés décédés à l'ambulance. A Froidos, les morts étaient couchés soigneusement dans une grande fosse. Des croix indiquaient les noms des soldats, la date de leur trépas ; des plans du cimetière existaient dans la mairie et dans les archives des ambulances. Comme c'était froid ces tombes administratives ! Seules les sauvaient de l'apparence d'un chantier, les fleurs que des camarades apportaient aux heures de repos.

Bourru leur préférait les tombes de la bataille de septembre 1914. Combien plus émouvantes ! Enterrés là où ils furent frappés, les soldats de la Marne demeurent en pleine nature. Souvent, c'est au sommet d'une croupe, dominant le large paysage, que leurs croix arrêtent le promeneur pour le contraindre à la méditation. Bourru se plaisait alors à imaginer ces vain-

queurs pouvant encore, le soir, contempler la ligne bleue de l'Argonne, haute muraille qui défend le pays du rêve contre les barbares.

A Rarécourt, le louable souci de faciliter aux familles la recherche des dépouilles glorieuses avait été poussé jusqu'à la minutie la plus touchante. Chaque soldat décédé à Salvange avait sa tombe ; sur la croix, des couronnes, des plaques et même des photographies envoyées par des parents. Là, les vieux rites militaires s'observaient avec un scrupule parfait. Le convoi du plus modeste soldat était toujours accompagné du prêtre, d'un piquet d'honneur et du commandant du Teil représentant le général de corps d'armée. On ne voulait pas qu'une tombe se fermât avant que sur le cercueil se soit élevée la pensée des frères d'armes. Les habitants du village, eux-mêmes, tenaient à honorer ces soldats tombés pour la défense de leur sol. Des femmes, des jeunes filles assistaient à tous les enterrements et une mélancolie pensive se peignait sur leur visage grave de meusiennes.

Toutes ces tombes des villages de l'arrière, à Auzéville, à Jubécourt, à Ville-sur-Cousance, à Julvécourt, étaient constamment entretenues par les soldats, les jours de repos. On y dispo-

sait de la mousse, des branchages, des fleurs, des croix dessinées avec de la brique pilée. Maintenant qu'il est loin, Bourru comprend mieux quel sens il faut attribuer à ces soins pieux qui ornent un tombeau. Ils répondent à un besoin du cœur. Une lutte est engagée contre l'oubli, lutte émouvante dans laquelle l'homme se sert de tous les symboles pour vaincre l'indifférence de l'avenir. Voici des couronnes, des fleurs, des palmes classiques qui disent l'honneur du mort; voici des débris d'obus, les objets qui rappellent la gloire guerrière; voici la Croix qui parle de Résurrection. Ici, il n'est pas de lourdes pierres pour sceller les tombeaux et les protéger contre les profanations possibles; on s'ingénie à les remplacer par des enclos de branchages, formant parfois des constructions d'un style étrange. C'est le nom surtout que les camarades veulent sauver de l'oubli. Ce nom, on l'inscrit sur la croix, sur des plaques, on l'écrit même sur un morceau de papier que l'on glisse dans une bouteille plantée au pied de la croix. Hommes de l'avenir, saurez-vous recueillir ces noms glorieux qu'une volonté farouche vous lègue ?

Peu de temps avant de quitter le secteur,

Bourru avait été à Brocourt. Il se souvenait qu'à l'entrée du village, on avait enterré autrefois deux officiers du régiment sous des pins qui tendaient leurs branches échevelées et tragiques. Quel beau paysage romantique cela ferait, plus tard, quand la patine du temps se serait posée.

Mais la bataille de Verdun avait déferlé jusque-là ; au lieu de tombes solitaires, il avait retrouvé un cimetière en pleine activité. Deux routes le bordaient, remplies du tumulte des autos et des troupes en marche. Quelques fils de fer séparaient seulement l'enclos des morts de la route où les vivants s'écoulaient. Y avait-il même une séparation? Moralement, elle n'existait pas. On entrait dans le cimetière comme dans un lieu familier ; en passant, chaque soldat adressait un petit salut aux croix ou bien baissait simplement la voix ; d'autres restaient une minute silencieux devant un tumulus. Bourru entendit un soldat dire à d'autres : « Il est là-bas, le copain ». Et ils s'en allaient vers une tombe, comme si un vieil ami les attendait la main tendue. Même, des loustics choisissaient leur place en déclarant que dans ce cimetière plein de vie, on ne doit pas s'apercevoir qu'on est mort.

Rien ne le choquait dans cette familiarité. Tous les mots, tous les gestes, s'accordaient

harmonieusement, semblait-il, pour dire aux camarades qui dorment : « Vous voyez, nous sommes là, près de vous ; vous n'êtes pas des cadavres effrayants dont on parle dans les histoires de revenants, nous vous connaissons bien, c'est pourquoi nous vous aimons. Parlez-nous, soyez tranquilles, la terre qui vous abrite sera toujours française ».

Parfois un visiteur voulait traduire plus explicitement l'émotion qui l'agitait et, d'un crayon maladroit, écrivait sur une croix : « Dors en paix, mon vieux ; on te vengera ! » Et il semblait que ceux des tombeaux faisaient des signes d'amitié et d'encouragement.

Bourru, en voyant toutes ces choses, s'était souvenu du vieux curé de son village qui, dans ses sermons, parlait toujours de la communion des morts et des vivants. N'y avait-il pas un nouveau témoignage de ce dogme : le soldat qui part au combat prend son élan sur les tombes, et, de celles-ci, il émane une force irrésistible qui pousse le héros vers le sacrifice.

*
* *

Bourru aime à rêver ainsi à « ses camarades morts » laissés là-bas pour toujours.

Il s'aperçoit maintenant combien leur influence

a été grande sur lui. Dans les cités d'autrefois, les morts étaient enterrés au centre de la ville ; les cimetières servaient aux assemblées publiques ainsi qu'aux réunions familières. L'Église chrétienne, pour mieux faire sentir l'influence des morts, les enterrait dans les temples eux-mêmes... Éternel recommencement ! voici que dans notre cité guerrière, nous avons ressuscité l'antique tradition ; nous n'exilons pas nos morts en des lieux écartés et sombres : au contraire, nous les plaçons au milieu de nous, ce sont nos familles, leur lieu de repos est notre jardin de promenade où nous recevons leur muet enseignement.

Le Front, pour les poètes de l'avenir, sera une longue ligne de gloire qui serpentera lumineusement à travers la France. Pour Bourru, ce sera le grand atelier où l'on peinait rudement en accomplissant la sainte besogne : parce que des camarades seront morts à la tâche, cet atelier deviendra, dans l'avenir, semblable à ces cathédrales où l'on ne pénètre que tête nue et incliné de respect... Comme il est des jours où, sur les dalles funéraires de la vieille église de Bligny, les vivants marchent en chantant des *magnificat* et des *hosannah*... de même il viendra des temps où Bourru honorera ses morts en puisant dans leur souvenir une plus grande volonté de vivre.

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DE MINES

I

UNE RENCONTRE SOUS TERRE

L'idée de piocher vite occupait, en ce moment précis, toute l'âme du sapeur Flament. A sa place, il est bien probable que vous n'eussiez pas pensé autrement. Dès qu'on est au fond de cette galerie, haute de quatre-vingts centimètres et large d'autant, on a envie de remonter. Pensez donc ! quarante mètres de terre au-dessus de soi... Vous n'imaginez pas quelle impression ça fait ! Ah ! je sais bien que, dès qu'on vous parle du soldat mineur dans son rameau de combat, vous frémissez en disant : « Oui, je vois ça, c'est horrible... » Et vous fermez les yeux pour mieux reconstituer dans votre esprit les sensations de l'homme qui gratte à quarante mètres sous terre. Eh bien ! non, vous ne voyez pas ça. En vain vous étalez en votre âme une grande nappe de ténèbres et de silence, en vain votre peau se rétracte à la pensée du froid du

souterrain, vos bras ont d'instinctifs mouvements pour écarter des blocs de terre qui s'écroulent, votre poitrine se soulève comme pour lutter contre l'étouffement, illusoires efforts ! Toutes ces dépenses d'imagination ne vous font pas sentir ce que c'est que quarante mètres de terre sur la tête : cela est massif, lourd, formidable... on est enfoui là-dedans comme un vieillard, enfoncé dans cent années de vie, qui regarde, en haut du passé, les jours ensoleillés de sa jeunesse.

Au fur et à mesure qu'on descendait dans le puits, de diamètre si étroit qu'un homme obèse n'y pourrait passer, on avait l'impression que les couches de terre pesaient les unes sur les autres. A dix mètres de profondeur, nous étions encore dans la gaize, une argile dure comme de la pierre ; arrivé là, une galerie que nous avons suivie en rampant nous a conduit à un autre puits. En descendant par son échelle de corde, nous avons traversé la région du gault, argile noire et humide ; la vie grouillante au soleil était déjà loin ! Plus bas encore, nous avons franchi la zone des sables verts ; puis, maintenant, à quarante mètres, nous voici — petites choses remuantes perdues dans l'immensité de la matière inerte — dans le domaine du portlandien,

en plein terrain jurassique. Une vague crainte superstitieuse s'empare des âmes les plus positives. Cette matière que l'on vient ainsi profaner dans son silence éternel, si elle vivait!... Qui sait? de notre présence, des puissances mystérieuses vont peut-être s'irriter. Ces couches d'argile superposées que votre pic attaque, si vous alliez déranger leur équilibre! un glissement peut se produire et nous entraîner au fond des gouffres terrestres. Sans doute la galerie est coffrée, c'est-à-dire tapissée de solides planches, mais quelle ridicule résistance devant ces grands blocs, durs et bruts, qui, obstinément, tendent à rejoindre le centre du globe.

Ah! cette force sournoise de la nature qui constamment vous guette, le mineur la sent comme une menace dans sa poitrine, sur son dos, dans ses membres.

Est-ce elle ou le manque d'oxygène qui provoque ce malaise, dont Flament souffre tant que, malgré sa volonté, il s'arrête de temps à autre pour respirer fort?

Derrière lui, Surelle met dans des sacs la terre arrachée.

— Encore une heure de boulot, vieux, notre tâche sera finie.

Soudain le pic de Flament s'enfonce dans un

morceau de terre qui cède ; un trou noir apparaît à la lueur de la bougie.

— Tiens, une fissure, pense le sapeur, car il a appris que dans le portlandien, ou calcaire fissuré, on trouve parfois de grandes excavations qui datent de l'époque des grands bouleversements géologiques.

Mais il faut se méfier... c'est peut-être une galerie ennemie. Qui sait ? on l'a entendu, on le guette peut-être. Flament éteint sa bougie, écoute... aucun bruit. Ça doit être une fissure. Il agrandit le trou et peut y passer la tête maintenant; mais ce n'est pas prudent encore de rallumer la bougie... Le bras tendu dans le vide ne rencontre pas d'obstacles. Il faut voir cependant...

— Craque une allumette, tu l'éteindras tout de suite, conseille Surelle.

Flament a vu. Pas de doute, c'est une galerie ennemie; sur la paroi en face des traces de coups de pic ont apparu. Quel danger récèle ce trou ? est-il occupé ? n'est-il pas à proximité d'un fourneau de mine prêt à sauter ?

— Ça ne me dit rien de bon, affirme Surelle... Allons chercher le lieutenant Montazeau.

Le lieutenant est venu. Il a quitté ses chaussures, parce que le bout des souliers en raclant

les planches pourrait faire du bruit; il s'avance à quatre pattes dans la galerie étroite. Ne cherchez pas à le voir; ici c'est la nuit comme jamais vous n'en avez imaginé. A côté de vous, devant, derrière, le noir n'est qu'un bloc; on croit se mouvoir dans une matière molle, la vue est un sens superflu; toute l'énergie se concentre sur la faculté d'écouter; on ferme les yeux pour mieux entendre.

— Ça tape tout près, vous entendez, mon lieutenant? dit Flament, qui suit l'officier.

Ah! la terrible obsession du toc toc du pic ennemi, elle remplit toujours le cerveau du mineur comme un pouls formidable. Il faut la chasser d'un grand coup de volonté, sinon elle vous clouerait ici, immobile, silencieux, haletant, à écouter indéfiniment sans jamais être certain si c'est la réalité ou une illusion qui vous affole ainsi... En effet, peut-être le mineur ennemi, absent tout à l'heure, est-il revenu dans sa galerie et a repris son travail... Mais non... aucun bruit.

Enfin, le lieutenant Montazeau arrive à l'extrémité de la galerie, il tâte, oui, voici bien un trou de cinquante centimètres; tout doucement il y passe la tête, il regarde et écoute... rien que les ténèbres et le silence... La lampe électrique révèle la galerie.

— Allez vite dire qu'on apporte une charge, nous allons poser un camouflet. Je reste ici.

L'ordre a été le réflexe du bon sapeur : une galerie ennemie est-elle découverte ? vite, on doit y pratiquer une chambre de mine, un mur de sacs à terre devant, la charge d'explosifs appuyée à ce mur, puis un bon bourrage de sacs à terre en arrière, un cordon de mélinite qui remonte jusqu'en haut du puits, une mise de feu : voilà une galerie ennemie camouflée, c'est-à-dire écroulée.

Mais ce n'est pas opération rapide ; pendant que les soldats remontent chercher la charge, les sacs à terre, le lieutenant reste là ; la tête émergeant dans la galerie ennemie, il observe attentivement... très ému. Quelle chance ! mais aussi, quel risque ! Il n'est pas possible que les Boches restent longtemps sans s'apercevoir qu'on a débouché dans leur galerie... des rondes fréquentes doivent se faire.

Une heure se passe... le lieutenant écoute, il regarde aussi, car il se pourrait qu'une lumière apparaisse. Tiens ! Qu'est ceci ? Des ronds lumineux dansent dans le noir ; simple hallucination ? il suffit de se frotter les yeux... mais ça recommence ..

Cette fois, c'est bien vrai ; là, à dix mètres peut-être, une lumière a passé au bout de la

galerie, des formes humaines rampaient. C'est la ronde du sous-officier boche. Il va visiter ce rameau où le lieutenant écoute... En effet, la lumière, qui paraissait s'éloigner dans une galerie transversale, revient. Une discussion. Vont-ils venir ici? Oui? Non?

C'est oui. Maintenant le lieutenant voit la lumière se diriger vers lui, bientôt il discerne le visage de l'Allemand, rougi par la lueur de la lampe, ruisselant de sueur — car il fait chaud là-dedans. Le lieutenant aussi a chaud, il a passé un bras par le trou et il tient son revolver braqué dans la direction de l'ennemi, la crosse appuyée sur la terre. Le Boche s'avance encore; derrière lui suivent deux hommes. Il faut tirer. C'est atroce de tuer un homme comme ça; voilà dix-huit mois que le lieutenant fait la guerre de mines, on ne le dirait pas, il tremble presque... Sa tête se confond avec la paroi du rameau... encore cinquante centimètres d'avance et le Boche le verra. Lui aussi a un revolver.

Au-dessus, quarante mètres plus haut, c'était jour calme, pas de grenades, pas de crapouillots. Du fond de la tranchée, les fantassins suivaient des yeux les hirondelles qui évoluaient gracieusement dans le soleil. Pas une n'interrompit sa joie de vivre...

En dessous, le Boche râlait ; les deux hommes qui le suivaient fuyaient en trottant comme des rats et le lieutenant hurlait des ordres :

— Dépêchez-vous d'apporter les sacs de cheddite ! il n'y en a que six... tant pis, c'est assez, allez ! bourrez !

Et les sacs d'explosifs précipitamment s'engouffraient dans la galerie ennemie, à côté du Boche qui continuait à gémir. Vivement le cordeau fut placé, à la sortie du puits ; quarante mètres plus haut, un sous-officier mit le feu, pendant que le lieutenant s'épongeait le front comme s'il sortait d'un mauvais rêve.

On ne sentit même pas de secousse, le fourneau était si petit ! Il fallait même un effort d'imagination pour croire que, là-dessous, le corps d'un homme s'incrustait solidement dans le sol pour y dormir durant des siècles... à moins qu'une prochaine explosion de mine ne vienne le triturer et le mélanger encore plus étroitement à la terre.

II

UN SAUVETAGE

Le capitaine du génie Laignier était dans son abri de commandement quand la secousse se produisit. Une mine venait d'exploser. Ne croyez pas qu'on entende une détonation formidable, non, aucun bruit ne se perçoit dans les grottes creusées à dix mètres sous terre. On voit seulement les parois de la caverne se balancer comme celles d'un navire secoué par la tempête ; les étais de soutènement gémissent, craquent, tout semble s'écrouler, mais à peine a-t-on le temps de penser : « Je suis perdu » que déjà la colline a repris son immobilité.

Laignier se précipite dehors. Toutes les galeries souterraines de la position sont son domaine ; puisqu'il avait ordonné une mise de feu à l'un de nos fourneaux, c'était donc une mine boche qui venait d'exploser. Arrivé en première ligne, il fut tout de suite renseigné par un sapeur de garde :

— Pas d'effets extérieurs, mon capitaine.

Ce qui veut dire : rien n'a jailli à la surface du sol. C'est un simple camouflet à l'intérieur du réseau souterrain, mais où s'est-il produit ?

Laignier connaît toutes les entrées de puits qui sont numérotées P^1, P^2, E^1, E^3. etc., il court de l'une à l'autre. A P^7 le sapeur renseigne :

— Ça doit être du côté de P^{10}, à la 5/51.

En effet, au moment où le capitaine arrivait à P^{10}, on sortait du puits un caporal à demi évanoui. Pas besoin de grands efforts pour s'imaginer ce qui s'est passé. L'ennemi a camouflé une de nos galeries ; les gaz, effondrant une paroi, se sont répandus dans les rameaux et le puits. Malheur à ceux qui ont été surpris, les gaz nitrés assomment un homme en trois bouffées.

Les sapeurs en connaissent bien les effets depuis dix-huit mois qu'ils font la guerre de mines ici : une asphyxie, parfois assez lente à provoquer la mort, mais qui engourdit les membres et laisse le malheureux mineur inerte, comme un paquet de chiffons au fond de la galerie où il travaille. Ceux qu'on a sauvés racontent plus tard qu'à cet instant le cerveau conserve une certaine lucidité : toute la volonté se tend pour commander aux muscles les mouvements de fuite, c'est en vain ; on a l'illusion

d'être enlisé, bloqué dans le rameau où l'on étouffe en criant « au secours ». Vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas de perdre de temps si l'on veut sauver les camarades qui râlent en bas, à trente ou quarante mètres sous terre. Aussi les sapeurs n'hésitent jamais. Dès qu'à l'entrée d'un puits on signale qu'un soldat est resté dans une galerie, il se passe des scènes de dévouement qui, plus tard, feront pleurer d'admiration nos petits-fils...

Imaginez bien le décor. C'est sous un abri que s'ouvre le puits, mince percée de quatre-vingts centimètres de diamètre qui s'enfonce verticalement dans la terre. On y descend par une échelle de corde. Quand vous, profane, dans une minute de calme, vous vous inclinez sur ce puits et qu'une bougie brille au fond, toute petite lueur tremblotante dans les ténèbres du gouffre, vous ne pouvez maîtriser un instinctif mouvement de recul, tellement l'angoisse sort de là à pleines bouffées. Lorsqu'il y a eu un camouflet, c'est plus que de l'angoisse morale qui jaillit; les gaz nitrés s'échappent en souffles légers et parfois, rien qu'en se penchant sur l'ouverture, des hommes ont aspiré la mort.

Qu'importe ! le premier sapeur arrivé n'hésite pas; il s'attache autour du corps une corde dont

le soldat de garde tient l'extrémité et descend. Souvent, après quelques mètres, se sentant défaillir, il tire sur la corde pour avertir qu'il n'en peut plus. On le remonte et un autre recommence l'expérience.

C'était justement ce qui venait de se passer lorsque Laignier arriva à P[10]. Trois sapeurs étaient déjà descendus, il avait fallu les ramener à moitié asphyxiés. Etendus à côté de l'entrée du puits, ils vomissaient, se débattaient sous l'emprise du terrible poison.

— Mon capitaine, renseigna immédiatement un soldat, c'est le lieutenant R... et le sergent C... qui sont restés au fond ; on les entend râler.

Admirez la puissance de l'instinct de dévouement quand il se déclenche dans une âme de brave. Ce capitaine, chef de service, connaît tellement bien le danger d'une opération de sauvetage qu'il a interdit à quiconque de descendre dans un puits — en pareil cas — sans être attaché et sans appareil à oxygène, et il punit lourdement ceux qui enfreignent cet ordre. Eh bien, avant que les assistants aient le temps de s'interposer, Laignier a enlevé sa tunique qui pourrait gêner ses mouvements, et, sans appareil, sans corde autour des reins, sans dire un mot, il descend dans le puits.

— C'est fou ! mon capitaine, arrêtez-vous, lui crie-t-on d'en haut.

L'officier n'entend pas.

Que se passa-t-il au fond de la galerie? En employant des ruses de conversation qu'il ne me reprochera pas — car je sais que ce soldat actif n'a jamais le temps de lire un livre — je crois pouvoir reconstituer la scène.

Au fond du puits s'ouvre une galerie horizontale, où l'on ne peut marcher qu'en rampant. Pas une clarté ne vient jusqu'ici, naturellement. Laignier avance dans le noir, luttant contre la suffocation; une masse lui barre le passage, un corps d'homme gros et lourd; c'est le sergent sans doute, puisque le sous-lieutenant est maigre et fluet. L'asphyxié a senti qu'on vient le secourir : « j'étouffe, j'étouffe » murmure-t-il. Laignier, assis et s'arqueboutant avec ses jambes se meut à reculons en traînant le corps du sergent. Tout à coup celui-ci se réveillant à moitié, mû par l'instinct si souvent signalé chez les noyés, s'accroche désespérément à un bras du capitaine qu'il immobilise. La situation est critique, tous les deux peuvent être perdus; il n'y a pas à hésiter, Laignier suit le conseil qu'on donne toujours en pareil cas au sauveteur, d'un coup de poing il étourdit le sergent, qui lâche prise.

Arrivé au fond du puits, le capitaine attache rapidement le corps inerte à une corde, que les autres avaient jetée du haut du puits et commande : « montez-le ».

Mais à peine le sergent avait-il été hissé de deux mètres, que la corde casse... une chute, nouvel arrimage du corps, nouvelle montée ; cette fois-ci, ça va.

Pour sauver le sous-lieutenant, une autre difficulté se présentait. Il était resté accroché à l'entrée du deuxième puits, qui s'ouvre à l'extrémité de la première galerie, à vingt mètres sous terre ; ses jambes pendaient dans le vide, ses bras raidis enlaçaient une planche de coffrage. Heureusement, c'était un petit gringalet, pas lourd ; pour Laignier, qui est un athlète, le décrochage fut facile, mais les tempes du capitaine battaient fort, ses yeux se troublaient, ses muscles devenaient mous ; plusieurs fois dans la galerie, il s'arrêta ; il lui semblait qu'une ouate épaisse remplissait tout l'espace autour de lui...

— Avez-vous pensé à la mort ? demandai-je.

— Oh ! moi, vous savez, me répondit-il, quand je suis occupé, je ne perds pas mon temps à penser à ça, j'ai simplement l'idée de finir ma besogne le mieux possible.

Les deux hommes furent sauvés.

Mais le plus fort de l'histoire, me dit le commandant du génie avec qui je cause de cet exploit, c'est que moi, chef direct du capitaine Laignier, trois semaines après, je l'ignorais encore. Le capitaine avait interdit qu'on parlât de cet incident, banal, disait-il. Le hasard me le révéla et, comme j'annonçais à Laignier qu'il était proposé pour une sixième citation, il me répondit :

— Si vous voulez, mon commandant, mais à condition que vous me mettiez huit jours d'arrêts de rigueur, en même temps, pour ne m'être pas servi d'appareil à oxygène. Il faut être juste, quand un homme enfreint mes ordres à ce sujet, je lui colle toujours huit jours de prison.

III

UN CAMOUFLET

Le sapeur Delattre, en vrai parigot dégourdi, a parfaitement compris la situation tactique. Elle est simple d'ailleurs. Ces jours derniers, dans une de nos galeries de mines, à trente mètres sous terre, on a entendu des bruits lointains du côté boche. Le capitaine Laignier est venu, il a écouté au géophone, griffonné des lignes et des chiffres sur un calepin et finalement a déclaré :

— Oui, les Boches creusent en avançant perpendiculairement à cette galerie.

Comment riposter ? Avez-vous vu deux fox attaquer un chat ? l'un le tient en arrêt en avant, pendant que l'autre, sans bruit, fait un crochet et tombe sur le matou par derrière. Tout l'art de la guerre est là, qu'elle soit sur terre, sur mer, dans l'air ou dans un réseau de mines. Il fut décidé qu'on appliquerait ce principe une fois de plus. Justement une de nos anciennes galeries,

non repérée par l'adversaire, s'en allait dans une direction à peu près parallèle au rameau que l'ennemi devait creuser. Il n'y avait qu'à la continuer en se rabattant à droite ; à proximité de la galerie boche, on ferait sauter ; les mineurs ennemis seraient coupés, emmurés, et tout leur travail de plusieurs semaines deviendrait ainsi inutile.

Mais, vous le comprenez bien, de même que le chat peut sauter aux yeux du premier chien avant que le second l'ait terrassé, de même le mineur boche peut à un moment donné juger que les circonstances sont propices et c'est lui qui vous camoufle.

Delattre vous expliquerait cela mieux que moi, mais en ce moment il n'a pas le temps de parler, car le sergent lui a dit :

— Va donc faire l'écoute.

Et il écoute... Ma foi, c'est un métier qui ne déplaît pas aux paresseux : on se tient couché là, au fond de la galerie où le bruit du pic ennemi a été repéré, on met son oreille sur une poutre et on attend...

Si vous écoutiez, vous n'entendriez rien et la terre ne vous semblerait qu'une grosse bête de matière inerte, mais pour un bon mineur la terre est vivante : de son sein il monte mille rumeurs qui en témoignent.

Tenez, ici, il y a quinze jours, on entendait des « toc, toc » lointains, amortis comme les pas du voleur qui marchait l'autre nuit — vous l'auriez juré — dans le grenier du vieux château où vous passez vos vacances, vous vous souvenez? Bah! avez-vous pensé, il y a tant de craquements dans une vieille demeure! Delattre a eu le même état d'esprit que vous à cet instant : « Est-ce bien les Boches qu'on entend? » Dans cette colline de calcaire, il se trouve d'immenses fissures de plusieurs centaines de mètres de longueur, elles amplifient les bruits lointains et il est arrivé qu'on s'émût de coups — étranges, croyait-on — et qui, en réalité, étaient donnés par des camarades travaillant à deux cents mètres de là.

Mais huit jours après, Delattre n'a plus eu de doute; les « toc-toc » étaient distincts, les Boches avançaient. Oh! il ne s'en est pas affolé, simplement il a confié à son camarade Minard :

— Y a pas d'erreur, « ils » sont là.

Les jours ont passé, les Boches travaillent ferme. Un matin, Delattre, après avoir écouté pendant cinq minutes, s'est relevé tout pâle :

— Mais ils sont tout près... à deux mètres!

C'était peut-être inexact; il y a des jours où, parce qu'on a mal dormi ou mal digéré, on apprécie « court », d'autres fois on apprécie

« long ». Ça dépend des vagues de pessimisme ou d'optimisme qui passent alternativement dans nos pauvres âmes d'homme.

Le sapeur se comporta comme vous, dans votre vieux château, quand après avoir entendu un bruit insolite, vous avez appelé votre raison à la rescousse en vous disant : « Voyons, examinons froidement la situation... c'est une porte qui claque ». Delattre, lui, appela un officier qui, après vérification scientifique, déclara au sapeur en lui tapant sur l'épaule :

— Mon vieux, je te garantis qu'ils sont encore à six mètres.

Pendant ce temps, les camarades creusaient la galerie en crochet.

Aujourd'hui, Delattre écoute attentivement, car un indice plus terrible que le bruit lui-même s'est révélé : c'est le silence. Cela signifie peut-être que les Boches ont jugé leur avance suffisante et qu'ils « chargent », accumulant là, à quatre mètres, des caisses de wesphalite. On n'en est pas sûr d'ailleurs ; quand on pratique cette opération, on entend le raclement des caisses traînées sur le coffrage des galeries. Or, aujourd'hui on n'entend rien, mais il peut se faire que les Boches aient soigneusement entouré leurs caisses de torchons pour éviter le bruit.

Depuis douze heures, le silence continue... Que supposer ? C'est angoissant, exactement comme quand vous supposez que l'assassin, chaussé d'espadrilles, s'avance doucement dans l'ombre de votre chambre, le couteau à la main, prêt à bondir.

Dix-huit heures, vingt-quatre heures se passent ; toujours le silence, le silence absolu. Que font les Boches ? Est-ce une interruption accidentelle de travail, ou chargent-ils ? On va peut-être sauter d'une minute à l'autre. Les sapeurs ont compris que l'instant est critique. La galerie qui fait le crochet par derrière est terminée, l'officier décide de charger le fourneau qui coupera la retraite aux Boches. Il s'agit d'apporter de l'abri aux poudres — situé à deux kilomètres, — huit ou neuf cents kilogrammes de cheddite.

Delattre, l'oreille collée à la poutre, reste aux aguets. A chaque instant, un camarade demande :

— Est-ce qu'ils travaillent ?

Quel soulagement ce serait ! Cela prouverait que leur fourneau n'est pas encore prêt. Tout à coup, Delattre a un cri de joie, il vient d'entendre « toc-toc ». Il écoute encore plus attentivement ; ce « toc-toc » là est étrange, il se produit régulièrement comme un mouvement d'horlo-

gerie, ce n'est pas le bruit du pic qui, tantôt rencontre de la terre molle, tantôt un caillou. Le sapeur a compris; les Boches, se sentant écoutés, ont attaché un pic au fond de leur galerie, qu'ils font mouvoir d'en haut, avec une corde et un système de poulies, pour donner l'illusion qu'on travaille encore. Truc banal et classique, mais aussi terrible symptôme : c'est que le camouflet boche est prêt.

— Eh ! dites donc, les copains, dit le sapeur à ses camarades, faudrait voir à en mettre, pour apporter vos sacs de cheddite !

En effet, à ce moment-là, il ne s'agit pas pour les sapeurs de rester stupides, interdits, comme le pauvre homme qui, glacé d'effroi dans son lit, n'ose pas chercher son revolver dans son tiroir de table de nuit, par crainte de précipiter les mouvements de l'assassin... Voyez-les bien, ces sapeurs, rampant dans leur étroite galerie de quatre-vingts centimètres de diamètre, traînant leurs sacs de cheddite à 30 mètres sous terre, avec l'idée que, d'une seconde à l'autre, le fourneau de mine allemand peut faire éclater la paroi à côté d'eux. Ce qui se produirait alors? Oh ! c'est bien simple. Les gaz de l'explosion se précipiteraient avec violence dans la galerie, qui ferait alors l'office de tube de canon ; les hommes

seraient des projectiles qui iraient s'aplatir comme des boules de papier mâché sur une paroi quelconque... A moins que la pression des gaz ne se fasse sentir sans crever la terre : dans ce cas, la galerie « se couche », c'est-à-dire que la paroi supérieure vient rejoindre celle d'en bas, comme celles d'un carton à chapeau quand vous vous asseyez dessus. Vous devinez ce que deviennent les mineurs dans cette deuxième hypothèse. Il y en a aussi une troisième, c'est l'infiltration lente des gaz qui, alors, vous étouffent sournoisement en quelques secondes au fond de votre trou...

Ce jour-là, ce furent les Boches qui furent camouflés et nous ne savons pas encore celle de ces trois hypothèses qui pour eux se réalisa.

IV

BLOQUÉS SOUS TERRE

Bien qu'ils fussent au fond d'une galerie de mine, loin sous terre, les sapeurs Vaslin et Jollivet se préoccupaient de ce qui se passait à la surface du sol.

— Je te dis, affirmait Jollivet, qu'il y a là-haut en ce moment un crapouillotage pas ordinaire.

— T'en occupe donc pas, répondait Vaslin, notre boulot, à nous, c'est de faire quarante centimètres d'avancement dans la galerie; les crapouillotages ça regarde les gens du dessus.

Et Vaslin, piocheur de tête, se remettait au travail. Il s'est créé ainsi sur cette position deux catégories de combattants bien distinctes, ceux de l'air libre et ceux des mines; ainsi l'exige le fameux principe industriel de la division du travail, qu'on est bien obligé d'appliquer dans cette guerre qui ressemble à une besogne d'usine.

Mais aujourd'hui, vraiment, il est difficile de se désintéresser de ce qui se passe là-haut. Quelle diable de vie mènent donc les fantassins, bombardiers, artilleurs et crapouilloteurs? La terre tremble, les planches de coffrage qui tapissent les galeries gémissent sous des pesées lointaines. Sûrement qu'en ce moment, Français et Boches doivent se « balancer » des torpilles de deux cents kilos, comme si c'étaient de simples grenades; ça doit éclater et péter de partout : la colline en tressaille comme l'âme d'un pauvre homme secouée par la douleur.

— Tout de même, dit Vaslin à Jollivet, va donc voir au premier puits s'il n'y a rien de neuf.

C'est par le puits que le mineur est rattaché au reste de l'humanité; de même que l'orgueilleux matelot, lancé sur les vastes espaces marins, doit bien penser au petit port qui l'abritera un jour, de même le mineur enfoncé dans l'épaisse matière qu'il dompte doit, lui aussi, se préoccuper constamment du puits par lequel il se hisse jusqu'à la lumière du soleil.

Ne vous représentez pas ce puits comme une seule plongée rectiligne dans la terre; non, on procède « par cascade »; d'abord, un puits de quatre mètres, puis une galerie de vingt mètres,

au bout de laquelle s'ouvre un nouveau puits de dix-sept mètres, et ainsi de suite. Si on fendait la colline en deux, vous verriez les cheminements souterrains des sapeurs sous la forme d'un escalier gigantesque qui s'enfonce dans la terre et dans la direction de l'ennemi.

Au fur et à mesure que Jollivet, grimpant aux échelles de corde des puits, rampant dans les galeries, se rapprochait de la surface du sol, les explosions s'entendaient plus distinctement. Une poussière flottait dans l'air, indice si redoutable que plusieurs fois une pensée terrible arrête le soldat dans son trajet : l'entrée du puits est peut-être bouchée! Cette idée lui tombait dessus comme un pan de galerie et le laissait quelques secondes inerte, vidé d'énergie par l'angoisse.

En arrivant au fond du premier puits de quatre mètres, Jollivet comprend la situation ; l'abri de rondins, qui en protège l'ouverture contre les bombardements extérieurs, est écroulé, démoli par un obus, sans doute. Mais il n'y a pas grand péril puisqu'on voit encore le jour filtrer à travers les madriers disjoints.

*
* *

Vaslin est venu rejoindre Jollivet. Les deux

soldats, accroupis dans la galerie, tout près du puits, attendent que le crapouillotage soit fini : après ils essaieront de sortir de là. On viendra peut-être les aider à se frayer un passage parmi les madriers écroulés. Mais le bombardement continue, quels nouveaux dégâts va-t-il faire? A chaque explosion de torpille ou de 210, les soldats tendent la tête et regardent en haut pour s'assurer si la mince lueur du jour apparaît encore.

Soudain le sol tremble, comme si le globe terrestre tout entier était pris de terreur; un gros obus, enfoncé profondément dans le sol, venait d'éclater tout près des soldats et les vibrations de l'explosion se propageaient en ondes dans la terre. L'homme qui sent ainsi la matière remuée jusque dans ses profondeurs éprouve un désarroi mental étrange. Pensez donc! des siècles d'expérience ont inscrit dans nos fibres cette certitude que, dans l'univers mouvant des êtres, de l'air et des eaux, une chose au moins paraît fixe : le sol que nous foulons. Pour tous nos sens il est un point de repère stable; or voici que cette assise immuable semble prise dans l'universel tourbillon; tout notre équilibre mental s'écroule.

Les gaz avaient envahi la galerie. Vaslin et

Jollivet restèrent quelques instants étourdis. Quand ils purent assembler leurs idées, les ténèbres autour d'eux étaient si épaisses, qu'ils durent se chercher à tâtons pour se retrouver. La poussière devait être intense, on avait l'impression d'en avaler à chaque aspiration. Leurs mains tâtaient les parois de la galerie. Mais où donc est le puits? Partout on ne rencontre que des blocs de terre. L'évidence leur apparaît bientôt. Sous l'influence de l'explosion, les parois du puits s'étaient rapprochées, collées, les mineurs étaient bloqués à quatre mètres sous terre.

Je pourrais faire appel aux grands mots pour vous dépeindre l'angoisse de ces deux hommes menacés d'une mort horrible, et je sais bien que votre sensibilité ne marchanderait pas sa sympathie à ces soldats de France, que le devoir a conduits à cet étouffement sans gloire; mais, je dois vous le dire en toute sincérité, c'est en vain que j'ai essayé de découvrir, en une longue conversation, les traces de terreur qu'auraient pu laisser dans l'âme de Vaslin ces instants tragiques.

Quand je lui demande :

— Vous avez dû avoir un moment de désespoir terrible?

— Oh, non, me répond-il, avec une simplicité profonde, vous comprenez, moi, je n'ai ni femme, ni enfant.

Il énonce ça comme un axiome indiscutable, une vérité première ; il lui semble infiniment naturel qu'un homme ne doive redouter la mort qu'au cas où elle peut avoir des conséquences désagréables pour les autres. Cette conviction est, chez lui, forte comme un instinct.

— Aussi, ajoute-t-il, je consolais de mon mieux Jollivet qui a des enfants et qui répétait : « Mes pauvres petits, mes pauvres petits. » Pleure pas, lui ai-je dit, on va essayer de se tirer de là.

Pour tous deux cependant, il y eut une minute d'anxiété tragique; l'explosion leur avait fait perdre la notion de la direction. Avez-vous quelquefois eu, dans un tunnel, l'impression subite de ne plus savoir dans quel sens le train marche? Rappelez-vous ce vertige, cette angoisse, la sueur qui subitement baigne le front, l'envie de vomir... Ce fut ce malaise qu'éprouvèrent les sapeurs. Dans quelle direction faut-il piocher pour se sauver de là? Au hasard Vaslin, qui avait emporté son pic, attaqua la paroi de la galerie; derrière lui Jollivet débarrassait le boyau de la terre arrachée. Ils se relayaient dans

leur tâche. Heureusement, les couches de terre, sur cette position, ont été tellement secouées, à trois ou quatre mètres de profondeur, que l'argile se fendille, se désagrège facilement sous l'action du pic. Plus on avance vers la surface, plus le sol n'est qu'une couche de gravats. Comme le boyau creusé par les hommes était fortement incliné, les débris tombaient d'eux-mêmes dans la galerie.

Tout à coup, le pic de Vaslin s'enfonce profondément, un jet de lumière arrive jusqu'à l'homme; où débouchait-il? Le soldat écoute. Aucun bruit sur la position; la séance de crapouillotage est terminée, mais il faut faire attention; l'endroit d'où il va émerger est peut-être vu par une sentinelle ennemie.

Avec précaution, Vaslin agrandit le trou et regarde. Ils sont dans un entonnoir de mine; figurez-vous un trou de trois à quatre mètres de profondeur au fond duquel le soldat surgit.

Soudain, il rentre précipitamment la tête. A droite, là au-dessus, il a reconnu les sacs à terre de couleur bleue, qu'emploient les Boches pour faire leurs parapets. Malheur! ils ont débouché dans les lignes ennemies. Accroupis dans leur étroite galerie les deux sapeurs eurent une minute de profond découragement... car ils la

connaissent bien la colline de Vauquois; ils savent bien que toute silhouette humaine qui se profile sur un parapet reçoit instantanément cent coups de fusil. Et puis il y a peut-être une sentinelle boche à quelques mètres d'eux, derrière les sacs à terre.

C'est Jollivet qui se décide le premier à sortir, Vaslin le suit. Tous les deux grimpent le long de la paroi de l'entonnoir; sous leurs pieds et leurs mains, les éboulis de cailloux cèdent, il faut recommencer l'escalade plusieurs fois. Ça fait du bruit.

Ils arrivent aux sacs bleus; miracle, il n'y a pas de Boche! Les soldats franchissent le parapet, culbutent dans un trou, se relèvent, des coups de fusil partent, des balles sifflent. Comme des sangliers, ils foncent droit devant eux... Pas de réseau de fil de fer sur cette position où les lignes adverses sont à vingt ou trente mètres l'une de l'autre, voici la tranchée de chez nous... le crapouillotage a abattu le parapet...

Courant, bondissant, roulant sur les pentes des entonnoirs, les deux sapeurs se retrouvent dans la tranchée française. Heureusement que c'était cet endormi de Maflou qui était de garde au créneau, un autre eût pu tirer dessus, les prenant pour des Boches. Maflou, complètement

ahuri quand il les eut reconnus, ne cessait dans son émotion de leur répéter :

— Ah! non, mais d'où que vous venez? c'est pas des tours à faire. Si les types du génie rappliquent par ici maintenant... qu'on nous prévienne, au moins ! En voilà une! ah! non...

V

LA MINE DU 23 MARS 1916

Tous les sapeurs savaient quel était l'objectif : faire sauter le réduit boche. Ah ! ce réduit, depuis des mois il était le cauchemar des défenseurs de la colline. Une saillie au-dessus de la ligne ennemie : de là les Boches observaient à l'aise dans toute notre vallée ; parfois on voyait leurs périscopes dépasser ; ça leur donnait également la supériorité de la position dominante dans les combats à la grenade ; de plus, ils avaient installé, de chaque côté du réduit, des mitrailleuses qui flanquaient toutes leurs lignes. A chaque affaire, ces mitrailleuses prenaient nos tranchées d'enfilade sous leurs feux mortels. Il fallait que ce réduit sautât. Le capitaine du génie Laignier l'avait juré et ses sapeurs, ratifiant le serment de leur chef, l'avaient promis à leurs camarades fantassins.

Mais ce n'était pas une petite affaire. Un puits

de dix mètres, une galerie dans la direction de l'ennemi et un autre puits de dix mètres avaient été creusés et s'enfonçaient en terre comme un escalier gigantesque à vingt-cinq mètres du sol. On creusait maintenant une grande galerie qui devait avoir quarante mètres. Quel travail ! jour et nuit, depuis un mois, un piocheur de tête remplacé toutes les douze heures était dans cette galerie de quatre-vingts centimètres de côté et, accroupi, grattait le sol sans arrêt ; derrière lui un pelleteur râclait la terre arrachée, la mettait dans des sacs qui étaient traînés par d'autres et remontés jusqu'en haut du puits.

Moreaux, quand il était piocheur de tête, parfois s'arrêtait de travailler, s'épongeait le front et confiait à son ami Boitier, qui était pelleteur à son côté :

— Y a pas à dire, ça sera joli... j'ai entendu causer le capitaine, il paraît que maintenant nous avons passé par-dessous le réduit, nous sommes presque sous les abris-cavernes de la seconde ligne boche, tu parles d'un effet que ça produira !

— Allons, blague pas tant et au boulot, répondait Boitier, tu sais qu'il faut que nous ayons avancé de cinquante centimètres dans nos douze heures.

Mais au fur et à mesure qu'on s'avançait dans la direction de l'ennemi, une inquiétude grandissait, celle d'être entendu par les Boches qui avaient peut-être poussé jusqu'ici des rameaux d'écoute ; en trois secondes un camouflet ennemi peut écrouler la galerie et vous asphyxier.

La chance nous favorisait, on n'entendait rien. Le capitaine Laignier descendait tous les jours au fond du trou, écoutait, examinait le sol à la lueur de la bougie et paraissait satisfait. Ça mettait tout le monde de bonne humeur, on avait pleine confiance en lui, car depuis dix-huit mois qu'il dirige la guerre de mines dans la colline, on dirait qu'il a acquis un sens spécial grâce auquel il devine les travaux souterrains ennemis.

Mais cette chance-là ne peut durer, tout le monde le sent. Chaque jour les camouflets ébranlent le sol dans d'autres points de la colline. Quel dommage si pareil accident allait arriver ici ! Il faut avoir été comme Boitier, piocheur de tête pendant plus d'un mois dans la même galerie, pour sentir quel crève-cœur ce serait d'être découvert. Ce pauvre Boitier n'en ose plus piocher fort et pourtant il faut bien taper ferme dans cette gaize, une argile dure comme de la pierre.

— C'est bien, dit un jour le capitaine, il faut

se dépêcher, nous allons avancer à la foreuse pneumatique.

La machine marche, troue la terre pendant des jours, presque en silence — pas de bruit boche.

L'instant est venu de faire la chambre de compression, car il ne s'agit pas de bourrer une petite mine de rien du tout, un de ces camouflets dont les effets restent localisés dans l'intérieur de la terre, et crèvent tout simplement une galerie ennemie, non, cette fois-ci, à vingt mètres au-dessus de nous, une compagnie allemande se tient tranquillement dans son abri-caverne ; des hommes lisent, d'autres dorment, d'autres encore nettoient leurs fusils, plusieurs rêvent à leurs Gretchen qui, là-bas, dans le Brandebourgeois ou dans le Hessois, s'enorgueillissent de savoir que leur fiancé occupe si solidement la terre de France ; les officiers se prélassent dans de belles chambres de repos tapissées d'étoffes volées aux villages français environnants. Des mitrailleuses sont là, abritées par de solides murailles de béton, prêtes à cracher sur les Français ; il y a aussi de petits canons de tranchées, mille objets, et des sentinelles qui, par le créneau, surveillent attentivement nos lignes. C'est tout ça qui doit sauter, un nid grouillant

de bêtes haineuses qui ont foré leur repaire dans la vieille colline d'Argonne, chez nous.

Par conséquent, nous n'allons pas ménager la cheddite, dix mille, quinze mille, vingt mille kilos, on en mettra tant qu'on pourra.. Mais ça tient de la place quinze tonnes de poudre; il faut faire la chambre de mine, une excavation grande comme votre chambre à coucher. La creuser avec le pic? ça demanderait trop de temps. Il va falloir employer un moyen plus scientifique. Cette gaize dans laquelle nous piochons, si dure qu'elle soit, elle est tout de même compressible, profitons-en. Plaçons une centaine de kilos de cheddite, pas plus, bourrons-la bien en arrière avec des sacs à terre pour que les gaz ne fuient pas. Profitons d'un moment où une mine voisine explose pour faire exploser ce fourneau sans que les Boches s'en aperçoivent... Là, le tour est joué... A l'intérieur du sol, les gaz des cent kilos de cheddite ont refoulé le sol, la chambre de compression est faite; les Boches qui n'ont entendu qu'une seule détonation ne se doutent de rien.

Mais il faut débourrer, enlever les sacs à terre qui empêchaient les gaz de se répandre dans la galerie; le ventilateur doit fonctionner sans arrêt pendant deux jours avant qu'on puisse

pénétrer dans la chambre de compression.

Lorsqu'on y alla, ce fut la consternation. Au-dessus, pas très loin, on entendait le « toc toc » du pic allemand. Les Boches poussaient un rameau de notre côté.

A partir de ce moment ce fut la fièvre de travail. Jour et nuit les sapeurs allaient chercher les caisses de cheddite, à deux kilomètres de là et les descendaient dans le fourneau. Dans le puits et les galeries de quatre-vingts centimètres les hommes grimpaient les échelles de cordes, rampaient, descendaient, remontaient sans arrêt.

Pas un bruit, pas une parole pendant ce travail. Pensez donc, si les Boches s'aperçoivent de quelque chose, c'est le camouflet; aussi on marche pieds nus pour éviter le raclement des souliers contre les planches quand on rampe. Après trois jours, il y avait sept mille kilos de cheddite dans la chambre, mais les coups de pioche se rapprochaient de plus en plus. Voyez bien un instant cette scène : le capitaine Laignier est descendu dans la chambre de compression; là, on peut se tenir debout; des bougies fumantes éclairent la caverne aux parois noires, les sapeurs sont là, les jambes et le torse nus, car on étouffe de chaleur. On se parle à voix basse. La situation est périlleuse : les Boches sont à

un ou deux mètres au-dessus de nous, s'ils nous découvrent ils n'ont qu'à placer dans leur galerie quelques kilos d'explosifs ; le plafond de notre chambre de compression qu'on n'a pas eu le temps d'étayer s'écroulera, l'explosion se communiquera à nos sept mille kilos de poudre et, dans nos galeries, ce sera une tempête de gaz qui écroulera tout, tuera tout.

Faut-il continuer à amener de la cheddite au risque de se faire découvrir ou bien faut-il se contenter d'une mine médiocre en faisant exploser la poudre déjà emmagasinée ? Imaginez ce terrible problème qui se pose pour le chef.

Continuer à charger, c'est s'exposer au camouflage, faire tuer des hommes et — s'il en réchappe lui-même — avoir la honte de la non réussite, mais aussi ça peut être la gloire du plus beau feu d'artifices qu'on ait vu à Vauquois. Ordonner la mise de feu immédiate, c'est la garantie contre le risque du camouflage et du blâme, mais c'est aussi l'acceptation du résultat piteux.

Mais ce problème, c'est moi qui le pose, parce qu'en ce moment je suis là devant mon papier et que l'action ne me commande pas. Mais en réalité, le capitaine Laignier était résolu, avant même que son esprit eût examiné les inconvé-

nients de sa décision. Entre la demi-action prudente et l'élan en plein risque, il y a longtemps que ce sapeur a choisi. D'un ton calme, en se promenant dans la chambre, il dit de sa petite voix de tête :

— Oui, mes amis, continuez à charger, il n'y a pas de danger.

Et, pour le prouver, il reste là, longuement. En haut, le pic allemand tape toujours.

Deux jours après, la chambre de compression était pleine de caisses d'explosifs. Il fallut bourrer dans la galerie des sacs à terre, sur une longueur d'au moins vingt mètres, afin d'avoir la certitude que la mine chasserait vers l'extérieur.

A 9 h. 15, par un matin froid du mois de mars, à l'entrée du puits, le capitaine mettait le feu à la mèche lente. Dans une minute la mine sauterait. C'était justement l'heure où les officiers supérieurs boches ont l'habitude de visiter les abris-cavernes, passent l'inspection de leurs hommes, en leur célébrant la supériorité allemande dans la guerre scientifique moderne.

De la colline en face, nous vîmes des blocs de terre gros comme des wagons s'élever dans le ciel. La volonté et la science française parlaient...

APPENDICE

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DE GUERRE A VAUQUOIS

Vauquois est un des points du front où la guerre a revêtu un caractère particulièrement terrible. Ici, pas d'accalmie, les communiqués officiels, où le nom de ce village est fréquemment cité, en témoignent.

La position est constituée par une colline allongée de l'est à l'ouest, qui s'élève à une soixantaine de mètres au-dessus des vallées environnantes. A l'ouest coule l'Aire, rivière qui partage le massif de l'Argonne en deux. Tout autour, le paysage est essentiellement montagneux et forestier; au delà de l'Aire, l'Argonne proprement dite; au sud la forêt de Hesse; à l'est des ondulations boisées qui, comme une houle, déferlent jusqu'aux confins de l'horizon. Derrière le rempart formé par cette hauteur est la petite ville de Varennes, actuellement occupée par les Allemands.

Avant la guerre, Vauquois était un petit village pittoresque, très vieux, dont les premiers constructeurs furent sans doute des féodaux séduits par cette position dominante. De là, on pouvait facilement défier l'ennemi : au nord, la pente est presque à pic, la pente sud est très raide. Le clocher de Vauquois régnait orgueilleusement sur trente kilomètres de pays.

Après la bataille de la Marne, les troupes du 5e *corps d'armée se trouvaient parmi celles qui poursuivaient l'armée du Kronprinz, en retraite vers Montfaucon. Ce fut dans la région de Vauquois que se produisirent ces grands mouvements d'oscillation, où les deux adversaires, tantôt avançant, tantôt reculant, cherchaient à fixer une ligne où s'établirait l'équilibre de leurs forces.*

A la fin de septembre 1914, *cette ligne — le front — passait au bas des pentes sud de la colline de Vauquois. Tout de suite le commandement français comprit qu'on ne pouvait rester là, dominés entièrement par la colline occupée par les Allemands. De cette position, l'ennemi avait des vues magnifiques sur toute la vallée de l'Aire et pouvait pratiquer des tirs d'artillerie à longue distance, par observation directe.*

Plusieurs fois on essaya de conquérir la colline, entre autres, le 30 *octobre et le* 8 *décembre*

1914. Mais malgré la bravoure des troupes, l'opération ne réussit pas, car les Allemands s'étaient retranchés formidablement sur la hauteur et les assaillants étaient, par la nature même du terrain, en des conditions très désavantageuses. Tout l'hiver se passa ainsi.

Vers le 20 janvier 1915, la 10ᵉ division, sous le commandement du général Valdant, vint occuper le secteur qu'elle avait déjà tenu jusqu'au 7 novembre 1914. C'est là que cette division devait s'illustrer en enlevant la position et en restant accrochée au sommet de la colline, dans des conditions invraisemblables, pendant près de deux ans.

Une première tentative d'assaut fut faite le 17 février. L'entrain des troupes (31ᵉ et 76ᵉ d'infanterie) fut remarquable. Le bataillon Cuny, du 31ᵉ d'infanterie, entra superbement dans Vauquois et s'y maintint pendant plusieurs heures. Mais on devait, ce jour-là, acquérir la cruelle expérience de la puissance des mitrailleuses. Plusieurs de ces engins, qui n'avaient pas été détruits par la préparation d'artillerie, fauchèrent nos hommes sur le plateau. C'est en vain que les fantassins essayèrent d'attaquer les réduits blindés de ces mitrailleuses, ils furent obligés d'abandonner la position.

Après ce nouvel échec, la prise de Vauquois apparaissait encore plus comme une tâche formidable. Et pourtant elle s'imposait tellement que le soir même de cet essai infructueux, le général de division, refoulant les larmes qui lui étaient venues aux yeux, au moment où il voyait ses soldats fauchés devant lui par les mitrailleuses, déclara avec une énergie farouche : « Nous recommencerons ! »

Le 28 février, l'attaque recommençait en effet, ordonnée par le général Valdant, commandant la division, et en présence du général Micheler, commandant le corps d'armée, et du général Sarrail, commandant l'armée.

Vers midi, les effets du canon de 270, amené spécialement pour préparer l'attaque, paraissent considérables ; le village n'est plus qu'un tas de ruines. A 13 h. 15 les troupes désignées se portent bravement en avant ; à 13 h. 45 le général commandant la 19e brigade rend compte que trois de ses bataillons sont entrés dans Vauquois. A 14 heures, une contre-attaque allemande force notre gauche à se replier, des feux de flanc venant de Cheppy obligent notre droite à en faire autant. Du haut de la colline, on se trouvait en effet dans une position absolument en flèche par rapport au reste du front, avantage

considérable pour les Allemands. A 15 *h.* 15, *le* 89[e] *d'infanterie reprend l'attaque avec vigueur et réoccupe Vauquois. Le bataillon Clémenson, du* 46[e] *d'infanterie, reprend les tranchées allemandes et s'y maintient avec ténacité. A* 17 *heures, un bombardement terrible accable la position et oblige les troupes à revenir dans leur position initiale.*

Le 1[er] *mars, l'attaque est reprise par le* 31[e], *appuyé par le* 46[e] *et le* 89[e], *dans les zones affectées à chacun de ces régiments pour l'attaque du* 28. *Le général Bassenne commandant la brigade coordonne l'action de ces divers régiments. A* 11 *heures, préparation d'artillerie, à* 14 *heures, l'assaut est mené, malgré le feu violent de l'artillerie, avec le même entrain que la veille. A* 14 *h.* 45, *le* 31[e] *d'infanterie, commandé par le lieutenant-colonel Cuny, pénètre dans Vauquois, le* 46[e] *atteint la lisière est, le* 89[e], *commandé par le lieutenant-colonel Le Vannier, s'organise dans Vauquois de concert avec le* 31[e]. *A* 15 *h.* 15 *deux contre-attaques allemandes, venues de l'est, sont brillamment repoussées à la baïonnette, avec la coopération des pièces de montagne.*

A 16 *heures, devant la résistance de l'ennemi, le dernier bataillon du* 46[e], *conservé en réserve de brigade, est envoyé à Vauquois. A* 17 *h.* 30, *une*

tentative allemande pour déboucher du bois de Cheppy est enrayée par le tir de notre artillerie.

A 18 heures, notre ligne de résistance s'installe au bord de la rue transversale du sud. Le colonel Simon, du 46e, entreprend immédiatement de rétablir l'ordre dans les unités mélangées et le capitaine du génie Laignier commence l'organisation du terrain conquis. Dans la nuit, le 46e tente deux attaques pour s'emparer de l'église. Une pièce de montagne est montée à Vauquois.

Vauquois était à nous.

Les semaines qui suivirent furent extrêmement dures. Les deux adversaires occupaient chacun un des versants de la colline. Au sommet les lignes adverses se trouvaient à une distance variant de cinq à trente mètres. Mais les tranchées françaises, encore peu profondes, se trouvaient prises d'enfilade, à l'est, par l'artillerie de Cheppy, à l'ouest, par celle de l'Argonne.

Tout de suite les engins de tranchées prirent un rôle important. Les bombardements, appelés crapouillotages par les hommes, survenaient plusieurs fois par jour; c'était un jet continuel de projectiles de toutes sortes et l'on n'avait pas encore eu le temps de creuser des abris. La guerre de mines commença aussitôt.

Dans cette période, les pertes furent sensibles.

Comme il était utile d'élargir les gains réalisés le 1er mars, plusieurs attaques furent ordonnées. Le 15 mars, le 76e gagne cinquante mètres avec un entrain merveilleux, le 16 mars, il repousse une contre-attaque allemande, soutenu dans cette opération par le 42e colonial et des bataillons du 31e. Les mortiers de tranchées et les grenades à main prouvèrent ce jour leur efficacité.

Les régiments se relèvent sur les positions, chacun met son point d'honneur à obtenir un avantage sur l'ennemi; les attaques, les coups de mains se multiplient, les luttes à la grenade sont vives et les épisodes de bravoure, d'endurance abondent. Le 19 mars, trois hommes du 76e rentrent dans nos lignes, après avoir passé trois jours dans une cave au milieu des Allemands.

Le 22 mars 1915, vers minuit, les Allemands arrosent nos tranchées de liquides enflammés. Surpris par ce nouveau procédé de combat, nous nous replions. Le 23 mars, à neuf heures du matin, les 46e et 89e régiments d'infanterie reprennent avec brio la tranchée perdue.

Chaque jour les engins se perfectionnent de part et d'autre, les mortiers de tranchées augmentent de calibre. En avril, les Allemands lancent un nouveau type de grenades à tige pour

fusil, que les hommes appellent « queues de rat » et qui produit des effets puissants.

Les 5 et 6 avril, attaque du V de Vauquois — une partie de la colline d'où l'ennemi a encore des vues — l'assaut est mené par le 42e colonial et le 89e régiment d'infanterie : travail terrible des mitrailleuses de part et d'autre. Dans les jours qui suivent, bombardements si violents qu'il n'existe plus de réseaux de fil de fer entre les lignes, les ruines du village se fondent peu à peu avec le reste de la colline.

Les cantonnements à l'arrière ne sont pas épargnés, Aubréville et Courcelles sont détruits par le feu de l'artillerie ennemie. Les régiments non en ligne vivent dans des abris construits dans les bois. A chaque instant, l'ennemi déclenche un tir sur zone, en un point quelconque de la forêt ; tous les cheminements sont dangereux, la mort surprend souvent les hommes de corvées, les cuisiniers, les travailleurs de toutes sortes qui circulent dans le secteur, jusqu'à cinq ou six kilomètres en arrière de la ligne de feu. En mai, le combat continue sans arrêt sur la position : bombardements, crapouillotages, mines, obus incendiaires, grenades, etc.

En juin, par représailles, nous lançons des liquides enflammés. Un dépôt de munitions

allemand prend feu et explose avec un bruit formidable. Les innombrables morceaux de bois qui encombraient la position, poutres, rondins, gabions, claies, débris de toute espèce prennent feu. La colline semble une immense torche. Mais le vent contrarie l'opération, qui ne réussit pas pleinement.

Les 13 *et* 14 *juillet, l'ennemi prononce de furieuses attaques sur la cote* 263, *à quatre kilomètres à l'ouest de Vauquois. Par contre-coup, le secteur est violemment bombardé, particulièrement le point appelé la Barricade où étaient installées les cuisines.*

Le 30 *juillet, des avions allemands lancent des bombes. Le* 31 *juillet, bombardement intense des postes de commandement des généraux de brigade et de division.*

Depuis des mois, la guerre de mines est constante ; il ne se passe pas de semaine sans qu'une mine n'explose.

Les duels d'artillerie deviennent de plus en plus fréquents ; quant aux combats à la grenade, à la torpille aérienne, aux crapouillots, ils prennent un véritable caractère d'acharnement. On creuse des sapes très profondes sous terre, où les hommes se tiennent en dehors des heures de service.

A chaque instant, on voit le général Hallouin, commandant le corps d'armée, venir sur le terrain conférer avec le général de division pour établir de nouvelles lignes de défense, combiner de nouveaux emplacements de batteries. Grâce à la haute compétence technique de ces officiers, tous les soldats ont l'impression que l'organisation établie dans le secteur est inviolable.

Les mois se succèdent ainsi... L'hiver arrive sans diminuer l'ardeur des combattants, les sapes sont pleines d'eau, les tranchées à l'ouest de la colline, dans le secteur de Bourreuilles, ne sont plus qu'un cloaque où l'on enfonce dans la boue et l'eau jusqu'au ventre. Des hommes même se sont noyés. Pas un pouce de terrain n'est cependant abandonné. Le général de brigade Bassenne, mettant en œuvre ses connaissances d'officier du génie, invente des types d'abris qui apportent des améliorations à la vie matérielle des hommes. Il y réussit souvent, à la grande satisfaction de tous.

Le printemps de 1916 *vient. Les troupes de la* 10e *Division sont encore là; le séjour de Vauquois est de plus en plus dangereux, les explosions de mines deviennent journalières et surtout plus importantes : c'est ainsi que, le* 23 *mars, nous faisons exploser un fourneau de vingt mille*

kilos de cheddite. L'intervalle compris entre les deux lignes n'est plus qu'une succession d'entonnoirs qui se touchent, montent les uns sur les autres, formant un ravin continu.

Certains de ces trous ont jusqu'à trente mètres de profondeur, avec des parois à pic si difficiles à grimper que des déserteurs allemands, qui une fois y étaient descendus, ne purent pas remonter; les gravats s'éboulaient sous leurs pieds et leurs mains.

Quant au sol de la colline, ce n'est plus qu'un amas de débris et de cailloux; il n'y a plus de tranchées régulières, on se contente d'élever chaque nuit un parapet de sacs à terre derrière lesquels se placent les guetteurs. Pendant la journée, ce parapet est pulvérisé par le bombardement ou les explosions de mines; on le relève à la tombée de la nuit. A ce moment, la guerre à coups de fusil n'existe plus, on tire par le créneau de temps en temps, mais simplement pour faire voir qu'on est là.

Au moment de l'attaque allemande sur Verdun, Vauquois, qui se trouve à vingt kilomètres de cette ville, en ressent de puissants contre-coups. Le moment est critique; les commandants de brigade, général Bassenne et colonel Pinoteau, veillent sans arrêt. Le bombardement est régulier et

constant comme une pluie diluvienne, mais ce sont des 210, *des torpilles de cent kilos, qui tombent continuellement. A partir de ce moment, il devient impossible de vivre en dehors des sapes, seuls les guetteurs sont en première ligne, les autres troupes restent dans l'abri, prêtes à sortir au premier signal. Cette vie de sape où, pendant quinze jours et quinze nuits, on reste avec la menace permanente de la mort, prête à tomber du ciel ou à jaillir des entrailles de la terre, est infiniment pénible.*

Et pourtant, le moral reste admirable, la Division a fini par aimer malgré tout son coin glorieux. Depuis si longtemps qu'on est là, le secteur s'est transformé en une petite patrie, on en connaît familièrement tous les sentiers, les principaux chefs sont restés les mêmes depuis les jours fameux de l'attaque ; on les aime. La bonhomie, l'humeur toujours égale, souriante, et l'énergie tempérée par une grande bonté, ont fait une véritable popularité au général de division. Quand il passe dans les tranchées, après avoir causé familièrement avec les soldats, on entend invariablement exprimer cette opinion : « Quel chic type, tout de même ! »

Sans doute, plus d'une fois, les soldats ont « grinché », il faudrait être bien ignorant de la

nature humaine pour croire le contraire ; mais il faut juger les hommes sur leurs actes et non sur leurs paroles ; or, les soldats de Vauquois en ont accompli de tels qu'ils apparaîtront dans une magnifique auréole de gloire, lorsque l'Histoire impartiale aura dit leurs hauts faits.

Après vingt-deux mois de séjour à Vauquois, la 10ᵉ Division quittait le secteur pour aller vers d'autres destinées.

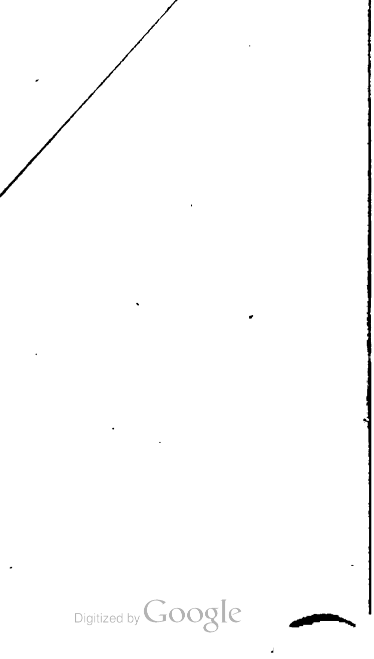
TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DE MINES

ÉVREUX
IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY
4, RUE DE LA BANQUE



Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.